ESSAI HISTORIQUE

SUR LES

EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE

MUSEUM LESSIANUM

PUBLICATIONS

dirigées par

des Pères de la Compagnie de Jésus

LOUVAIN

SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE
SECTION THÉOLOGIQUE
SECTION PHILOSOPHIQUE
SECTION MISSIOLOGIQUE

Direction : Museum Lessianum, *11, rue des Récollets, Louvain*
Dépositaire : *É. Desbarax, Libraire, 24, rue de Namur, Louvain*
Voir à la fin du livre la liste des publications du Museum Lessianum

MUSEUM LESSIANUM
SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE N° 21

ESSAI HISTORIQUE

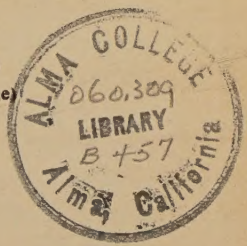
SUR LES

EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE

depuis la conversion d'Ignace (1521) jusqu'à la publication du Directoire (1599)

PAR

Henri BERNARD, S. J.
des Hautes Études de Tientsin (Chine)



ÉDITIONS DU MUSEUM LESSIANUM
É. DESBARAX, 24, rue de Namur, LOUVAIN
PARIS : A. GIRAUDON, 56, rue N.-D. des Champs. — CASTERMAN, 66, rue Bonaparte
BRUXELLES : A. DEWIT, 53, rue Royale
— 1926 —

23977

PRÉFACE

En Chine, la vie sociale et politique repose si bien sur la famille que le traducteur de la *Perfection chrétienne* de RODRIGUEZ n'a pas osé troubler la conscience des chrétiens dont l'idéal est à la perfection, en leur soumettant les conseils évangéliques sur le détachement vis-à-vis des parents ; et de même, des jésuites bien authentiques ont pu faire le plus sérieusement du monde les Exercices Spirituels de saint Ignace, sans être un instant séduits par l'appel du Règne et des Deux Étendards, parce que dans leur pays la profession militaire s'identifie pratiquement avec le métier de brigand et ne jouit d'aucune considération !

Ces exemples nous aident à comprendre comment le message d'Ignace de Loyola a pu s'adapter aux diverses époques de sa vie et de la longue existence de la Compagnie : histoire souverainement passionnante dont les matériaux gisaient jusqu'à ces derniers temps épars ou ignorés ! Je voudrais en retracer seulement la première partie, celle qui court depuis la conversion d'Ignace (1521) jusqu'à l'année 1599 : alors en effet le quatrième successeur d'Ignace, Aquaviva, promulgua définitivement le Directoire officiel : tous

les jésuites y puiseraient les directives devenues de plus en plus nécessaires pour l'efficacité de cette arme spirituelle. Et encore, de ce fragment d'histoire, je ne pourrai écrire qu'un Essai ou une esquisse qui établisse clairement l'enchaînement des faits les plus essentiels, mais qui devra être amplement retouchée lorsque des travaux de détail auront permis d'édifier le commentaire historique des Exercices.

Cette étude était à peu près rédigée lorsque son auteur a gagné l'Extrême-Orient : déjà elle s'abstenait systématiquement de prendre parti parmi les défenseurs d'une thèse déterminée au sujet de la nature des Exercices ; l'éloignement qui empêche de consulter librement les sources manuscrites procure au moins cet avantage de pouvoir s'abstraire entièrement des controverses actuelles sur la spiritualité d'Ignace. J'ai voulu ne faire œuvre que d'historien : les partisans des diverses opinions trouveront ici et des arguments pour leur sentiment et des faits qui les chagrineront ; le nombre de Notes de cet Essai aurait pu facilement être doublé ou triplé, du moins j'espère qu'il indiquera aux érudits la provenance et la valeur des matériaux dont il a été fait usage.

Aux fervents des Exercices Spirituels, cet Essai et les Notes donneront un nouveau moyen de « rajeunir » leur compréhension du livret de

saint Ignace, et par là, je l'espère, de participer un peu plus à son esprit. Tous n'éprouveront pas cette impression d'un de ses plus anciens compagnons et fidèles disciples qui, après la mort d'Ignace, sentit un jour que « le P. Ignace, suavement et tranquillement, s'insinuait dans son âme et l'embrassait en quelque sorte », *P. Ignatius, quasi osculans animam, et illi se insinuans suaviter et tranquille* (1) ; du moins je serais heureux qu'ils reçoivent un peu de « cette clarté qui remplit l'âme et la dirige dans le Christ », *Spiritus Societatis, claritas in Christo occupans ac dirigens proprietate quadam spiritus in unione charitatis perfectae atque Ecclesiae et summi pontificis obedientia* (2).

Tientsin, Hautes Études, 14 décembre 1925.

---

(1) *Epistolae Hieronymi Nadal*, 4, p. 720.
(2) *Ibid.*, p. 618 et 690.

BRÈVE INTRODUCTION

A L'ÉTUDE HISTORIQUE SUR LES

EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE

M. Menendez y Pelayo a parfaitement défini les conditions du travail historique lorsque, il y a quarante ans, il déplorait l'état des études de spiritualité en Espagne (1).

« Presque tout ce qui a été écrit au sujet de la sublime école spirituelle du siècle d'or (le XVI^e^ siècle) manque de rigueur et de précision ; cela doit être tenu pour un essai louable, — quand ce n'est pas un effort plus ou moins heureux de divination, — plutôt que pour une science réelle et directe du sujet. La base fait défaut pour porter des jugements parce que la plus grande partie des monuments littéraires demeurent cachés et inconnus aux critiques, et parce que ceux-ci ne se résignent pas au labeur ingrat et peu glorieux, mais si nécessaire, d'examiner nos livres de dévotion un à un, dans l'ordre chronologique où ils apparurent, seul moyen d'établir la filiation intellectuelle des auteurs et des systèmes, et de les réduire à des classes ou à des groupes. Quand ce travail, certainement immense, aura été terminé, nous pourrons, en entière connaissance

---

(1) *Historia de las Ideas esteticas,* t. II, 1884, vol. I, p. 117-119.

de cause, avec une pleine sincérité et un entier désintéressement, sans enthousiasmes prématurés et irréfléchis, apprécier l'ensemble du cadre et mettre en sa place chacun des multiples détails. Il est précieuxd'examiner de près beaucoup d'auteurs qu'aujourd'hui nous ne connaissons que de nom, et d'autres dont le nom même ne vit plus, car il n'est pas mentionné dans les pages de notre grand dictionnaire bibliographique. Il faut ranimer toutes ces physionomies qui à un certain moment furent vivantes, et au lieu de les identifier en une admiration irraisonnée, se garder soigneusement de confondre en une seule teinte monotone ces vénérables figures qui, durant leur vie, montrèrent tant de diversité et d'énergie, non pas seulement comme écrivains, mais aussi comme penseurs. »

Aujourd'hui, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, le bienheureux Jean d'Avila, pour ne citer que les plus illustres, ont été en quelque sorte ressuscités grâce au « labeur ingrat et peu glorieux » des éditeurs critiques ; saint Ignace de Loyola ne peut certes se plaindre d'avoir été oublié, et je me demande même si aucun fondateur d'ordre nous est aussi facilement connu que lui. Les jésuites espagnols ont exhumé un nombre pour ainsi dire infini de documents concernant Ignace et ses premiers compagnons, ils les ont classés, ils les ont pourvus de préfaces savantes, si bien qu'à leur suite les historiens ont pu renouveler nos connaissances sur la Compagnie naissante. C'est grâce à eux, grâce à leur travail magnifique, je le reconnais bien volontiers, que

j'ose écrire cet Essai historique sur les Exercices ou cette espèce d'Introduction à un commentaire historique des Exercices.

Parmi leurs 58 gros volumes (ceux qui regardent les Constitutions n'ont pas encore été édités), il y en a un dont la lecture attentive s'impose désormais à celui qui veut parler ou écrire au sujet des Exercices ; c'est le tome unique de la *Series secunda* des *Monumenta Ignatiana,* où sont groupés et les divers textes des Exercices et les Directoires qui ont précédé le Directoire définitif de 1599. Mais l'on se tromperait étrangement si l'on croyait pouvoir se dispenser d'étudier les autres volumes de la collection ; dans tous ces livres on rencontre des renseignements précieux, quelques-uns sont particulièrement riches comme celui qui publie les *Monumenta Fabri.*

Bientôt l'on se trouve en présence d'une moisson de documents si abondante qu'on ne sait plus comment les classer. A cela, il ne semble pas qu'il y ait d'autre remède que d'essayer de les rapporter aux divers passages des Exercices. Mais là même l'embarras est extrême, car nous avons recueilli de nos Pères plusieurs textes qu'il faut soigneusement collationner et entre lesquels il faut choisir ; des nécessités matérielles d'ordre infime, mais très importantes pour la progression méthodique des études, obligent à

instituer un jeu de références simple et commode. Dans les Exercices, tous les paragraphes, tous les titres, tous les mots même sont souvent chargés de sens, et ils doivent devenir maniables, transportables en quelque sorte, pour que l'on établisse des comparaisons ou des antithèses suggestives. Dès lors se pose une question d'apparence secondaire qui contraint absolument à prendre position dans une discussion importante où tous les avis sont encore loin d'être concordants.

Quel texte choisir pour établir la numérotation type à laquelle pourront recourir tous les fervents des Exercices lorsqu'ils voudront indiquer sobrement le passage auquel ils font allusion? Personne ne propose le *Codex Reginensis,* et pour cause, puisque ce manuel de l'élève est si incomplet ; on ne songe guère à la *Versio prima,* d'un latin trop grossier et inusitée jusqu'à ce jour. Reste donc l'*Autographe espagnol* et sa *traduction littérale* par le P. Roothaan d'une part, et d'autre part la *Vulgate* approuvée par le Pape en 1548. Actuellement la préférence se porterait plus volontiers vers l'Autographe, et même vers la traduction du P. Roothaan. Je crois cependant que la raison de cette préférence vient de ce que l'Autographe est plus ancien que la Vulgate : il émane directement de saint Ignace, ajoute-t-on, tandis que la Vulgate est l'œuvre de

Frusius qui ne s'est pas privé d'y modifier le texte original. En fait, la traduction du P. Roothaan participe aux infériorités de l'Autographe, en y ajoutant celle de sa modernité : les éditeurs espagnols ont longtemps hésité à l'insérer dans leur édition définitive. Quant à l'Autographe, nous avons vu que son texte écrit par le secrétaire de la Compagnie, Ferrao, est contemporain ou presque contemporain de la Vulgate ; et même s'il était plus antique, il devrait être écarté parce qu'il est moins complet, et surtout parce qu'Ignace lui-même l'a écarté. En effet la Vulgate est ce que l'on pourrait appeler l'édition « définitive » des Exercices, celle à laquelle personne n'a plus le droit de toucher parce qu'elle a été approuvée par Rome et canonisée par Ignace : libre au critique littéraire de juger que les premières éditions des œuvres d'un grand écrivain ont plus de suc que celles qui ont suivi, mais le jour où il veut entreprendre une étude scientifiquement historique, il ne peut absolument pas s'appuyer sur elles de préférence à ce que l'auteur a consacré de son approbation formelle. C'est pour ces raisons que je propose une numérotation des Exercices d'après la Vulgate.

Cette numérotation s'applique non seulement à chaque paragraphe, mais aussi à chaque titre. Les divers exemplaires de la Vulgate diffèrent entre eux, et son manuscrit ne présente que des

divisions informes : pour couper court à toute difficulté ultérieure et afin de m'appuyer sur une base constante et solide, j'ai adopté le texte tel qu'il a été imprimé par les Pères espagnols (*Series Secunda* des *Monumenta Ignatiana,* Madrid 1919) et dans les pages suivantes j'ai mentionné en regard de chaque numéro les deux premiers mots du paragraphe ou du titre auxquels ils correspondent afin que l'on puisse sans hésitation les reporter sur les éditions de la Vulgate qui ont fractionné si capricieusement le premier texte.

Numérotation des titres et paragraphes des Exercices Spirituels d'après la Vulgate

(Réédition critique de Madrid, 1918-1919)

0 IHS
1 Annotationes
2 Prima est
3 Secunda est
4 Tertia est
5 Quarta est
6 Quinta est
7 Sexta est
8 Septima est
9 Octava est
10 Nona est
11 Decima est
12 Undecima est
13 Duodecima est
14 Decima tertia
15 Decima quarta
16 Decima quinta
17 Decima sexta
18 Decima septima
19 Decima octava
20 Decima nona
21 Dictandae quoque
22 Vigesima est
23 Exercitia quaedam
24 Imprimis, ut
25 Principium sive
26 Creatus est
27 Examen particulare
28 Primum tempus
29 Additiones quatuor
30 Prima est
31 Secunda est

32 Tertia est
33 Quarta, ut
34 Item notandum
35 (Tractus)
36 Examen conscientiae
37 Pro comperto
38 De cogitatione
39 Duobus modis
40 Secundo, quando
41 Peccat autem
42 Mortale vero
43 Secundo, quando
44 De loquela
45 Verbo etiam
46 Sciendum est
47 Primo quia
48 Secundo, eo
49 Tertio, quia
50 Vitandum est
51 Sunt etiam
52 Possent inter
53 De opere
54 Propositis ante
55 Examinis generalis
56 Primum punctum
57 Secundum, quod
58 Tertium, de
59 Quartum, poscere
60 Quintum, proponere
61 Confessionis generalis
62 Ex confessione
63 Primum, quod
64 Secundum, quoniam
65 Tertium, quia
66 Primum exercitium
67 Oratio praeparatoria
68 Primum praeludium
69 Secundum erit
70 Notandum ad
71 Primum punctum
72 Secundum est
73 Tertium est
74 Colloquium fiet
75 Secundum exercitium
76 Praeparatoria oratio
77 Prius praeludium
78 Posterius vero
79 Punctum primum
80 Secundum est
81 Tertium est
82 Quartum est
83 Quintum : in
84 Terminanda demum
85 Tertium exercitium
86 Post praeparatoriam
87 Colloquium primum
88 Secundum colloquium
89 Tertium eodem
90 Quartum exercitium
91 Ponitur repetitio
92 Quintum exercitium
93 Oratio praeparatoria
94 Prius praeludium
95 Posterius vero
96 Punctum primum
97 Secundum, audire
98 Tertium, imaginario
99 Quartum, gustare
100 Quintum, tangere
101 Colloquendo interim
102 Si visum
103 Exercitiorum vero
104 Additiones ad
105 Prima est
106 Secunda. Ut
107 Tertia ut
108 Quarta est
109 Quinta, ut
110 Sexta, ut
111 Septima, ut
112 Octava, ut
113 Nona, ut
114 Decima, ut
115 Primo, circa
116 Secundo circa
117 Tertio circa

118 In quibus
119 Notanda sunt
120 Secundum, quod
121 Tertium, quod
122 Quartum, quod
123 Secunda hebdomada
124 Contemplatio regni
125 Oratio praeparatoria
126 Praeludium primum
127 Secundum ad
128 Punctum primum
129 Secundum est
130 Tertium est
131 Pars secunda
132 Primo sic
133 Secundo
134 Tertio iudicandum
135 En, o
136 Fiet bis
137 In hac
138 Primae diei
139 Oratio praeparatoria
140 Praeludium primum
141 Secundum pertinet
142 Secundum continet
143 Notandum hic
144 Punctum primum
145 Deinde
146 Postea Virginem
147 Secundum punctum
148 Tertium consequenter
149 Colloquium postremo
150 Recitabitur in
151 Secunda contemplatio
152 Oratio praeparatoria
153 Praeludium primum
154 Secundum vero
155 Tertium a
156 Punctum primum
157 Secundum conficitur
158 Tertium ex
159 Haec demum
160 Tertia contemplatio
161 Pro tertio
162 Notandum, eumdem
163 Quarta contemplatio
164 Quinta contemplatio
165 Post orationem
166 Punctum primum
167 Secundum, velut
168 Tertium, interiore
169 Quartum, per
170 Huic erit
171 Notanda insuper
172 Primum, quod
173 Secundum, quod
174 Tertium, quod
175 Quartum, quod
176 In secunda
177 In sexta
178 In septima
179 In decima
180 Quintum est
181 In secunda
182 Super duabus
183 Notandum quod
184 Die vero
185 Fient item
186 Praeludium quoddam
187 Cum supra
188 Ad hoc
189 Quarta die
190 Oratio praeparatoria
191 Praeludium primum
192 Secundum est
193 Tertium, ad
194 Punctum primum
195 Secundum est
196 Tertium, attendere
197 Atque ita
198 Similiter ex
199 Punctum primum
200 Secundum autem
201 Tertium, auscultare
202 Colloquium postea
203 Terminabitur primum

204 Secundum
205 Tertium ad
206 Transigetur hoc
207 Meditatio eodem
208 Oratio praeparatoria
209 Praeludium primum
210 Secundum est
211 Tertium est
212 Prima igitur
213 Secunda itidem
214 Tertia postremo
215 Colloquia tria
216 Notandum ad
217 Quinta die
218 Fiet tam
219 Examen autem
220 Sexta deinceps
221 Septima quomodo
222 Octava quomodo
223 Nona quomodo
224 Decima quomodo
225 Undecima de
226 Duodecima de
227 Notanda hoc
228 Primo, quod
229 Secundo, quod
230 Tertio, quod
231 Primus humilitatis
232 Secundus maioris
233 Tertius est
234 Porro ad
235 Praeludium ad
236 Ad bene
237 Introductio ad
238 Primum punctum
239 Secundum, quod
240 Tertium, quod
241 Quartum, quod
242 Notandum autem
243 De tempore
244 Tempus primum
245 Secundum est
246 Tertium est
247 Porro tranquillitas
248 Itaque nisi
249 Modus prior
250 Punctum primum
251 Secundum est
252 Tertium obsecrare
253 Quartum, perpendere
254 Quintum, his
255 Sextum, electione
256 Modus posterior
257 Regula prima
258 Secunda est
259 Tertia, mecum
260 Quarta, prospicere
261 Adnotandum est
262 De emendatione
263 Imprimis
264 Debet igitur
265 Tertia hebdomada
266 Prima contemplatio
267 Oratio praeparatoria
268 Praeludium primum
269 Secundum, ex
270 Tertium, ex
271 Punctum primum
272 Secundum, eosdem
273 Tertium, attendere
274 Quartum, advertere
275 Quintum, meditari
276 Sextum, cogitare
277 Colloquium ad
278 In colloquiis
279 Secunda
280 Oratio praeparatoria
281 Praeludium primum
282 Secundum est
283 Tertium, pro
284 Notanda simul
285 Primum, quod
286 Secundum, quod
287 Tertium, quod
288 Quoad sextam
289 Quartum, quod

290 In secunda
291 Deinde repetitiones
292 In tertia die
293 Die quarta
294 Die quinta
295 Die sexta
296 Die septima
297 Subnotandum est
298 Ad haec
299 E contrario
300 Regulae aliquot
301 Prima est
302 Secunda, quod
303 Tertia, quod
304 Quarta est
305 Quinta, quod
306 Sexta, quod
307 Septima, quod
308 Octava est
309 Quarta hebdomada
310 Contemplatio prima
311 Oratio praeparatoria
312 Praeludium primum
313 Secundum, pro
314 Tertium continebit
315 Punctum primum
316 Quartum, vero
317 Quintum, aestimare
318 Colloquio uno
319 Notandum porro
320 Secundo notandum
321 Tertio, quod
322 Quarto denique
323 In secunda
324 In sexta
325 In septima
326 In decima
327 Contemplatio ad
328 In primis
329 Primum, quod
330 Secundum, quod
331 Oratio praemittitur
332 Praeludium primum
333 Secundum, ut
334 Punctum primum
335 Secundum erit
336 Tertium est
337 Quartum prospicere
338 Addenda superest
339 Colloquium etiam
340 Modi tres
341 Primus orandi
342 Prius itaque
343 Oratio praeparatoria
344 Primo ergo
345 Notandum tamen
346 Completo de
347 Secundo, similem
348 Sciendum est
349 Tertio, circa
350 Quarto, circa
351 Ubi subnotandum
352 Secundus orandi
353 Additio eadem
354 Oratio praeparatoria
355 Secundus orandi
356 Regulae tres
357 Prima, ut
358 Secunda est
359 Tertia, ut
360 Post excussam
361 Ad haec
362 Tertius orandi
363 Additio ab
364 Oratio praeparatoria
365 Tertius hic
366 Regulae duae
367 Prior ut
368 Posterior ut
369 Vitae Domini
370 Notandum est
371 De annuntiata
372 Primo, quomodo
373 Secundo, confirmat
374 Tertio, respondit
375 De Maria

376 Primo, quomodo
377 Secundo, beata
378 Tertio « Mansit
379 De Christi
380 Primo, beata
381 Secundo « Peperit
382 Tertio, eo
383 De Pastoribus
384 Primo, Pastoribus
385 Secundo, Pastores
386 Tertio « reversi
387 De Circuncisione
388 Primo, circuncisus
389 Secundo « Vocatum
390 Tertio, redditus
391 De tribus
392 Primo, tres
393 Secundo « Procidentes
394 Tertio « Responso
395 De Purificatione
396 Primo, detulerunt
397 Secundo, Simeon
398 Tertio, Anna
399 De fuga
400 Primo, volens
401 Secundo, iter
402 Tertio « Et
403 De reditu
404 Primo, admonetur
405 Secundo « Surgens
406 Tertio, eo
407 De vita
408 Primo, quomodo
409 Secundo « Proficiebat
410 Tertio, videtur
411 De ascensu
412 Primo, natus
413 Secundo, remansit
414 Tertio, post
415 De baptismo
416 Primo, Matri
417 Secundo, baptizatus
418 Tertio descendit
419 De tentatione
420 Primo, post
421 Secundo, ter
422 Tertio « Accesserunt
423 De Apostolorum
424 Primo, videntur
425 Secundo, vocavit
426 Tertio, vocati
427 Tria hic
428 De primo
429 Primo, invitatus
430 Secundo deficere
431 Tertio, aquam
432 De fugatis
433 Primo, eiecit
434 Secundo
435 Tertio, vendentibus
436 De sermone
437 Primo ad
438 Secundo, eos
439 Tertio, ostendit
440 De sedata
441 Prima, dormiente
442 Secundo, excitarunt
443 Tertio, ventis
444 De ambulatione
445 Primo, cum
446 Secundo, cum
447 Tertio, postquam
448 De missis
449 Primo, discipulis
450 Secundo, prudentiam
451 Tertio, profectionis
452 De conversione
453 Primo, Christo
454 Secundo, stans
455 Tertio, criminatam
456 De quinque
457 Primo, rogabant
458 Secundo, ipse
459 Tertio, comederunt
460 De transfiguratione
461 Primo, assumptis

462 Secundo, loquebatur
463 Tertio, rogante
464 De Lazari
465 Primo, audito
466 Secundo, antequam
467 Tertio, collachrimatus
468 De coena
469 Primo, coenabat
470 Secundo, effudit
471 Tertio, obmurmurat
472 De die
473 Primo, praecepit
474 Secundo, asinam
475 Tertio, excepturus
476 De praedicatione
477 Primo, docebat
478 Secundo, finita
479 De coena
480 Primo, comedit
481 Secundo, lavit
482 Tertio, sanctissimum
483 De mysteriis
484 Primo, peracta
485 Secundo, ductis
486 Tertio, cum
487 De comprehensione
488 Primo, permisit
489 Secundo, servum
490 Tertio, captus
491 De gestis
492 Primo, abducitur
493 Secundo, permansit
494 Tertio, circumstantes
495 De Christi
496 Primo, traducitur
497 Secundo, es
498 Tertio, Barabbae
499 De transmisso
500 Primo, transmisit
501 Secundo, Herodi
502 Tertio, ab
503 De reversione
504 Primo, Christum
505 Secundo, Jesum
506 Tertio, ita
507 De condemnatione
508 Primo, sedens
509 Secundo, bajulavit
510 Tertio, inter
511 De mysteriis
512 Primo, blasphemias
513 Secundo, effatus
514 Tertio, sol
515 De mysterio
516 Primo, de
517 Secundo, delatum
518 Tertio, adhibiti
519 De Christi
520 Primum, apparuit
521 De secunda
522 Primo, summo
523 Secundo, viderunt
524 Tertio, apparuit
525 De apparitione
526 Primo redibant
527 Secundo, apparens
528 Tertio, affatus
529 De apparitione
530 Primo, audita
531 Secundo, introgressus
532 Tertio, cogitanti
533 De apparitione
534 Primo, duobus
535 Secundo, redarguit
536 Tertio, rogatus
537 De apparitione
538 Primo, Discipuli
539 Secundo, ingressus
540 Tertio, Spiritum
541 De apparitione
542 Primo, Sanctus
543 Secundo, post
544 Tertio, exclamavit
545 De apparitione
546 Primo, palam
547 Secundo, per

548 Tertio, dedit
549 De apparitione
550 Primo, ex
551 Secundo, iis
552 Tertio, mittens
553 De apparitione
554 Deinde visus
555 De apparitione
556 Apparuit deinde
557 De apparitione
558 Apparuisse Christum
559 De apparitione
560 Apparuit et
561 Apparuit etiam
562 Denique, resumpto
563 De ascensione
564 Postquam iam
565 Secunda, eduxit
566 Tertio, eisdem
567 Regulae aliquot
568 Prima regula
569 Secunda quod
570 Tertia quod
571 Quarta quod
572 Quinta quod
573 Sexta quod
574 Septima quod
575 Octava quod
576 Nona quod
577 Decima quod
578 Undecima ut
579 Duodecima quod
580 Decima tertia
581 Decima quarta
582 Regulae aliae
583 Prima est
584 Secunda, solius
585 Tertia, quoties
586 Quarta, id
587 Quinta, saedulo
588 Sexta, quoties
589 Septima, eorum
590 Octava, quoties
591 Regulae nonnullae
592 Prima, si
593 Secunda, ut
594 Tertia, ut
595 Quarta, ut
596 Quinta, ut
597 Sexta, quamvis
598 Septima, propter
599 Quaedam notatu
600 Primum vulgo
601 Secundum, scrupulus
602 Tertium prior
603 Quartum callide
604 Quintum, ut
605 Sextum
606 Regulae aliquot
607 Prima : sublato
608 Secunda : laudare
609 Tertia : commendare
610 Quarta : laudare
611 Quinta : comprobare
612 Sexta : laudare
613 Septima : extollere
614 Octava : laudare
615 Nona : confirmare
616 Decima : Patrum
617 Undecima : doctrinam
618 Duodecima
619 Decima tertia
620 Decima quarta
621 Decima quinta
622 Decima sexta
623 Decima septima
624 Decima octava

Une fois qu'on a établi la numérotation des Exercices, on peut instituer la comparaison minutieuse des divers

textes, et le meilleur procédé est peut-être d'adopter la méthode des éditeurs espagnols en disposant sur sept colonnes parallèles non seulement l'*Autographe,* la *Versio prima,* la *Vulgate* et la *traduction* du P. ROOTHAAN, mais aussi, à côté de la Versio prima, le *Codex Reginensis* et le *Codex Fabri,* et à côté de la Vulgate, le *résumé* de POLANCO qui est imprimé à la suite de son Directoire. La simple comparaison des rédactions est souvent très suggestive, et si l'on y ajoute les variantes et la concordance des endroits parallèles des Exercices ou des Directoires, l'on voit se dessiner des conclusions importantes.

Qu'à cela on ajoute l'apport des copieuses sources qui sont maintenant parfaitement accessibles ; même si l'on n'a pas le bonheur de pouvoir consulter les documents manuscrits, les dossiers s'enflent vite si bien que l'on peut rêver d'atteindre à une exactitude historique assez rigoureuse. Je donne ici la liste des livres que j'ai constamment utilisés et des abréviations sous lesquelles ils figureront dans ces Notes.

Bibliographie sommaire

Un chiffre tout seul, p. ex. 47 = *Exercitia spiritualia,* n° 47, d'après la numérotation qui a été établie plus haut.

I suivi de deux chiffres, p. ex. I, 3, 457 = *Monumenta Ignatiana, Series 1a,* t. 3, p. 457 : c'est la Correspondance d'Ignace.

II suivi d'un chiffre, p. ex. II, 201 = *Monumenta Ignatiana, Series 2a,* p. 201 : c'est l'édition critique des Exercices et des Directoires en un seul tome.

III n'existe pas encore et sera la 3^{me} série des *Monumenta Ignatiana,* portant sur les Constitutions de la Compagnie de Jésus.

IV suivi de deux chiffres, p. ex. IV, 2, 20 = *Monumenta Ignatiana, Series 4a,* t. 2, p. 20 : *Scripta de Sancto Ignatio* en deux tomes.

A suivi de deux chiffres, p. ex. A, 3, 37 = Astrain, *Historia de la Compañia de Jesús en la Assistencia de España,* t. 3, p. 37 ; le tome 1er a été réédité en 1912 et pourvu d'une longue Introduction : c'est cette édition que je cite.

Alvarez = *Vie du P. Balthasar Alvarez,* traduite de l'espagnol du P. du Pont, par Maistre René Gaultier, Paris 1618 ; je donne toujours le n° du chapitre : ainsi la citation peut être retrouvée dans l'édition critique du P. de la Torre, s. j., Madrid 1880 et dans ses traductions ; on sait que le P. Bouix a pris de grandes libertés avec le texte espagnol.

B suivi d'un seul chiffre, p. ex. B, 102 = *Bobadillae Monumenta,* p. 102.

B suivi de deux chiffres, p. ex. B, 2, 145 = *S. Francisci de Borgia Monumenta,* t. 2, p. 145.

Brémond = Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France :* le 1er chiffre indique le tome, le 2d la page.

Brou = Brou, s. j., *Exercices spirituels de saint Ignace.*

C suivi d'un chiffre, p. ex. C, 384 = *Constitutiones S. J., hispanice et latine,* éditées par le P. de la Torre, s. j., Madrid 1892, p. 384.

CBE = *Collection de la Bibliothèque des Exercices,* Enghien, Belgique.

Ch suivis de deux chiffres = *Chronicon Societatis Jesu* du P. Polanco.

Col = Colunga, o. p. Les numéros 1 à 20 se réfèrent aux pages de l'article : *Los Alumbrados españoles,* tiré à part de la *Basilica Teresiana,* Salamanque 1919. Les autres numéros se réfèrent aux articles *Intelectualistas y*

místicos en la teología española en el siglo XVI qui ont paru dans *Ciencia Tomista,* 1914 : Mayo-Junio, p. 209-221 ; Julio-Agosto, p. 377-394; Novembro-Decembre, p. 223-242.

Const. = *Constitutiones Societatis Jesu.*

Dir. = *Directorium Exercitiorum.*

Duhr = Duhr, s. j., *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge im XVI Jahrhundert,* t. I, Fribourg 1907.

F = *Fabri Monumenta.*

K = *Canisii epistulae et acta,* édités par le P. Braunsberger.

L = *Lainii Monumenta.*

M = *Epistolae mixtae.*

N = *Epistolae Hieronymi Nadal.*

P avec un seul numéro = *Monumenta Paedagogica.*

P avec deux numéros = *Polanci Complementa.*

Pel = *Récit du Pèlerin* ou *Mémorial du P. Gonzalez de Camara* qui a été publié dans IV, I, 31-98 et traduit par le P. Thibaut, s. j., au *Museum Lessianum,* Louvain ; le chiffre qui suit indique le n° et non la page, et permet de retrouver la référence dans les *Monumenta* comme dans les traductions de diverses langues.

Q = *Litterae Quadrimestres.*

R avec un chiffre = *Epistolae Broetii, Jaii, Coduri et Rodericii.*

R avec deux chiffres = *Monumenta Petri de Ribadeneira.*

RAM = *Revue d'ascétique et de mystique.*

S = *Epistolae Salmeronis.*

Ste Thérèse = *Œuvres complètes de sainte Thérèse,* traduction des Carmélites de Paris avec Mgr Polit, Paris 1907-1909.

Suau = Suau, s. j., *S. François de Borgia.*

= Tacchi Venturi, s. j., *Storia della Compagnia di Gesù in Italia.*

= *Monumenta Xaveriana.*

Peut-être jugera-t-on que cette liste est singulièrement limitée et qu'elle n'approche même pas du catalogue copieux de la *Collection de la Bibliothèque des Exercices ?* C'est parfaitement exact; mais j'ajoute que la plupart des livres de la C B E. sont inutiles à un commentaire historique des Exercices.

Tout d'abord il va de soi qu'aucun des ouvrages qui étudient le XVI^e^ siècle au point de vue religieux, théologique, philosophique, littéraire, artistique, ne peut être indifférent à celui qui essaie de reconstituer la physionomie primitive des Exercices : je ne les ai pas tous lus, et je n'ai pas même cité en note tous ceux où j'ai trouvé quelque idée intéressante ; les listes de références du P. Watrigant n'en contiennent elles-mêmes qu'une faible partie.

Mais peut-on omettre les ouvrages qui traitent spécialement des Exercices, les commentaires qui s'échelonnent tout le long de l'histoire déjà longue de la Compagnie ?

Distinguons soigneusement les diverses classes de ces écrits.

1° Ceux qui contiennent un écho, si affaibli soit-il, des traditions primitives. De ceux-là rien

n'est négligeable, il faut même ne point se borne à recueillir ici et là quelques indications éparse dans les auteurs spirituels de la Compagnie a XVI[e] siècle, mais en constituer une sorte de *Cor pus* aussi complet que possible, et ensuite porte des conclusions définitives sur les Exercices e leurs diverses parties. Mais précisément ce amas d'écrits est une sorte de brousse dan laquelle la lumière a peine à se frayer une voie qu'on en consulte donc d'abord tout ce qu'o peut bonnement atteindre, puis qu'on s'essaie tracer la ligne de démarcation qui aidera à dis cerner les écoles et les tendances.

Je crois qu'une étude du genre de celle qu j'esquisse aujourd'hui peut aider à éclaircir l situation, pourvu qu'il soit bien entendu qu'ell cédera la place à un édifice définitif le jour o cette exploration aura été terminée.

2° On peut assigner à peu près la date d publication du *Directoire officiel* (1599) comm la limite au delà de laquelle on n'entend plu d'échos des traditions anciennes : cette dat n'est pas une limite définitive, puisque La Palm par exemple qui nous transmet bien des souve nirs du P. Ribadeneira écrit en 1625. Mais Sua rez (1605) est déjà un représentant éminent d la seconde catégorie de commentaires : la conti nuité est bien assurée avec les prédécesseurs pa le fait que ces écrivains appartiennent à l'ordr

qui est la création d'Ignace et qui vit de son esprit en même temps qu'il est assisté de la grâce d'en haut ; mais leur originalité ne vient plus de ce qu'il nous révèlent de nouveaux détails sur les pensées d'Ignace et de ses premiers compagnons. Ils sont des témoins de la fécondité pour ainsi dire inépuisable du message d'Ignace, ils n'en sont plus la transcription : tout au plus, nous suggèrent-ils de relire les textes anciens pour y retrouver en germe ce qui s'épanouit ensuite dans les siècles suivants. Je crois même qu'il est dangereux de les prendre pour points de départ d'une étude historique, car cette méthode d'exégèse affective et pieuse peut bien, à la rigueur, éveiller notre curiosité quand nous interrogeons les anciens documents ; elle ne saurait nous guider sûrement lorsque nous voulons en préciser le sens. Même ceux qui satisferaient le plus aux exigences du sens critique se bornent à transcrire — je pense en ce moment spécialement au P. DIERTINS et à son *Historia Exercitiorum* — les grands historiens de la Compagnie, Orlandini, Sacchini,... dont la documentation est infiniment moins riche que celle qui nous est offerte libéralement aujourd'hui. Autant ces commentaires du 2^{d} et du 3^{me} siècles de la Compagnie nous sont de peu d'utilité pour savoir ce qu'Ignace a réellement pensé, autant ils nous sont précieux pour déterminer ce que les jésuites de tel pays

et de tel temps ont pensé, et une histoire de la spiritualité de la Compagnie ne possède pas de renseignements plus authentiquement assurés, si j'excepte les lettres des Pères généraux.

3° Le P. Roothaan, un des premiers généraux de la Compagnie restaurée, a inauguré une nouvelle méthode : aux intuitions du cœur et aux inspirations de la prière, il ajoutait l'appoint d'une intelligence formée à l'étude des langues anciennes et modernes.

« Il y a plus de vingt ans, écrit-il en 1835, qu'étudiant le livre des Exercices dans la Version latine, dite Vulgate, j'éprouvais souvent le désir de voir le manuscrit espagnol lui-même écrit par notre Père, à cause de mon respect et de ma dévotion toutes spéciales envers celui-ci et envers toutes ses œuvres. Aussi, quand après beaucoup de recherches, je finis par rencontrer l'exemplaire espagnol, je commençai à m'en servir et à le lire avec le plus grand empressement et avec la plus grande attention. Autour de moi, l'on jugea que d'un tel trésor, les nôtres ne devaient pas perdre les miettes, si petites et pourtant si précieuses, qui semblaient être tombées à terre dans la Version Vulgate et s'être pour ainsi dire perdues. J'en vins à me décider enfin à préparer une version aussi littérale que possible de tout le livre, afin que l'on pût percevoir, au moins d'une certaine manière, la simplicité native et l'onction dont s'ornent d'ordinaire et les pensées et les expressions mêmes des saints. » (1)

---

(1) II, 173-174.

S'il y réussit, de bons juges nous le disent : « Cette version du P. Roothaan tient lieu de l'Autographe pour ceux qui ignorent l'espagnol ; elle sert beaucoup à l'intelligence du texte de notre Père ; elle est hautement appréciée et à juste titre par les récents interprètes des Exercices ; enfin elle a pour auteur celui qui est comme le second père de la Compagnie restaurée et qui l'emporte de beaucoup sur tous les autres par son souci de favoriser l'étude et l'usage des Exercices (1) ». Les Pères espagnols ont encore publié une édition manuelle de cette version ; ils se sont contentés de supprimer les doublets proposés par le P. Roothaan, et ils ne se sont crus obligés à introduire que quelques corrections : *Exercitia spiritualia S. P. Ignatii de Loyola, Versio litteralis Autographi hispani...* Madrid 1920, Blass et Cie. La correction la plus importante, p. 40, exclut du mot espagnol *traer* l'idée de violence (2) : « ce mot quoique dérivé du latin *trahere,* ne signifie pas *inducere* mais seulement *ducere* ou appliquer ». Y a-t-il beaucoup de traductions qui aient résisté aussi bien au temps et qui, après un siècle, satisfassent encore les critiques les plus judicieux ?

Cette traduction était pourvue de notes qui

(1) II, 137.
(2) 71, 72...

formaient une sorte de commentaire continu. Celui-ci fut imité, et perfectionné par beaucoup d'esprits remarquables, dont l'un des plus distingués est le P. Nonell (1) qui ne nous a pas seulement donné ses pensées personnelles, mais a réédité les excellents commentaires de La Palma et Ferrussola. Je ne crois pas exagérer en disant que tous les jésuites d'aujourd'hui ont été formés à l'école des Exercices par le P. Roothaan.

Le XIX^e^ siècle a été une période d'intenses recherches historiques, et, à mesure que les sources d'information se multipliaient, on élargit le cercle des préoccupations : bien des problèmes se posèrent que ne soupçonnait pas le P. Roothaan. L'un des centres les plus actifs de travail fut assurément cette *Collection de la Bibliothèque des Exercices* où le P. Watrigant, bibliophile avisé et propagateur inconfusible des retraites, a accumulé ses riches trouvailles.

Les controverses retentissantes autour de la « spiritualité ignatienne », n'ont presque rien ajouté à notre connaissance des Exercices, mais elles ont provoqué un vif désir d'en voir reprendre toute l'étude par la base, et elles ont été l'occasion de comparaisons suggestives avec

(1) J. NONELL, *Analyse des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola,* trad. de l'espagnol par Eug. THIBAUT, S. J., 2^e^ éd., 1925. Louvain, Museum Lessianum.

.'autres « spiritualités » : je songe par exemple ux pages brillantes d'Henri BRÉMOND dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France,* t plus particulièrement au tome III.

Dans ces conditions, les Commentaires du P. Roothaan lui-même et de ses successeurs ne peuvent plus suffir à nos besoins ; j'oserais même dire que pour l'étude historique des Exercices, l convient de s'en défier parce qu'ils reposent ur une information trop incomplète et parce que e document sur lequel ils fondent la plupart de eurs inférences, l'Autographe espagnol, reste ans doute inappréciable, mais n'est plus qu' « un » locument entre beaucoup d'autres, et non plus le » document. « Nous sommes des nains monés sur les épaules des géants » : c'est le cas de épéter cette parole, en étant bien persuadés que outes nos synthèses historiques préparent la oie à d'autres écrits qui les rendront démodés.

Autant la littérature historique, concernant la ie d'Ignace et l'histoire de la Compagnie, s'est romptement renouvelée au contact des sources ouvelles, autant tarde ce même travail pour histoire des Constitutions et de leur élaboration ; our les Exercices, il est déjà commencé. Sous direction du P. Watrigant, plusieurs brochures e la *Collection de la Bibliothèque des Exercices* nt scruté les dépendances littérales des Exerices vis-à-vis de plusieurs prédécesseurs, les

Frères de la Vie Commune entre autres, et les éditeurs espagnols des *Monumenta* les ont enrichies d'études très fouillées. Le P. Brou a fait ressortir le parallélisme entre les Exercices Spirituels et la vie intérieure d'Ignace. Quelques travaux de détail ont démontré le profit qui découle de cette méthode nouvelle d'investigation pour la connaissance de la « méditation fondamentale » (Bouvier) ou de l'application des sens (Maréchal) : enfin un article brillant du P. de Grandmaison a résumé à grands traits les premiers résultats de cet effort (1).

La voie est tracée : il suffit de la suivre persévéramment pour aboutir à de nouveaux et intéressants résultats, mais les travaux d'approche doivent se mêler et se compénétrer ; en même temps que l'on démêle la filière ininterrompue qui relie entre eux les écrivains de la Compagnie, on doit récrire l'exégèse des Exercices tels que les a pensés saint Ignace. Cet Essai historique ne s'explique et ne se justifie pleinement que parce qu'il ouvre l'accès à de nombreux travaux de détail. Que, par la porte du chantier entrebaillée, on veuille bien apercevoir les matériaux, les ébauches de construction dont l'Essai groupe pour la première fois le plan d'ensemble.

---

(1) de Grandmaison, *Recherches de science religieuse*, 1920, p. 391-408.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES

Exercices de Saint Ignace

CHAPITRE PREMIER

L'Élaboration du Livre des Exercices Spirituels

I. — Clerc et capitaine
(1491 ?-1521)

La vie mondaine d'Ignace de Loyola ne peut être comprise par celui qui ignore tout de l'Espagne religieuse à la fin du XV^e^ et au début du XVI^e^ siècle (1). Quoique son état moral ne fût pas aussi corrompu que celui du reste de l'Europe, il ne laissait pas d'être déplorable : témoin les scandales que provoquaient les personnages les plus illustres du clergé. Les évêques ne

(1) A, I, LXXII-C : je résume à grands traits cette introduction qui n'a point paru dans la première édition du P. Astrain.

résidaient pas dans leurs diocèses et ne se préoccupaient trop souvent de leurs ouailles que pour en obtenir des subsides. L'on est effrayé quand on lit les descriptions qui nous ont été laissées au sujet du clergé séculier ; il était corrompu par une accumulation énorme de richesses : en 1557, par exemple, les rentes de l'archevêché de Tolède montaient à 250.000 ducats. Les cadets des grandes familles qui n'embrassaient pas la carrière militaire suivaient la carrière ecclésiastique : de là un afflux de gens inutiles, ignorants et paresseux. L'évêché de Calahorra comptait à certains moments jusqu'à 18.000 clercs qui, presque tous, étaient jeunes et dépourvus de toute autre occupation : on avait établi pour leur police spéciale un alcade dont l'emploi valait 1500 ducats ! En certaines paroisses, les habitants étaient moins nombreux que les ecclésiastiques.

Quant au clergé régulier, il ne s'était pas relevé des suites de la peste 1348 : ce fléau, qui avait dévasté l'Europe entière, engendra dans les communautés religieuses un relâchement monstrueux que les saints appellent la « *claustra* », « monstre composé de beaucoup de monstres, destruction du bon esprit, sépulture de la pauvreté évangélique... ». A partir de 1494, le grand archevêque Cisneros entreprit résolument la réforme des couvents, mais il resta encore tant

d'abus qu'au concile de Trente le vénérable Barthélemy des Martyrs s'écriait avec d'autres : « Il faut exterminer les religieux qui vivent mal *(exterminandi sunt)* ». L'on conçoit qu'avec de tels exemples la conduite du peuple des laïcs ne fût pas exemplaire : blasphème (1), licence des mœurs, immoralité des œuvres littéraires (2), violentes rivalités qu'exagérait souvent un point d'honneur méticuleux...

A côté de ces défauts, la foi restait extrêmement vivace et provoqua une étonnante renaissance de la religion : la seule institution de l'Inquisition en est un sûr indice. En face du danger juif et more qui ne restait pas illusoire, on s'attacha avec une âpreté presque maladive à ce qu'on appelait « la pauvreté du sang » (3), c'est-à-dire à l'absence d'ancêtre de leur race.

---

(1) On créa des confréries du Saint Nom de Dieu semblables aux associations antialcooliques de nos jours : Dom. de Soto, *Contra el abuso de los juramentos*. CBE, 92, 30.

(2) Menendez y Pelayo, *Origines de la Novela*, p. CLXXII, CLXVII, fait remarquer l'extraordinaire immoralité des ouvrages imprimés durant le premier tiers du XVI^e^ siècle : en 1519 et 1521 parurent les deux écrits les plus licencieux de la littérature espagnole.

(3) Ni Lainez ni certains autres jésuites n'avaient cette « limpieze de sangre » : ce fut la source d'interminables discussions après la mort d'Ignace.

Avec la culture littéraire, les idées protestantes tentèrent bien de s'infiltrer, mais elles ne purent s'implanter. Ce furent les efforts de l'austère archevêque de Tolède Cisneros et du patient évêque de Grenade Talavera qui contribuèrent le plus au développement de la religion sous les Rois catholiques. Au début du XVI[e] siècle, la réforme progressa : des évêques zélés se dévouèrent à leurs diocèses, par exemple le bienheureux Jean de Ribera, si dévot au saint Sacrement, et saint Thomas de Villeneuve, si doux et si charitable. Les dominicains, les carmes, les disciples de saint Jean d'Avila jetèrent un éclat brillant. Si on lit attentivement les livres de cette époque, on voit que chaque saint et chaque monastère est entouré d'un cercle plus ou moins étendu de pieux séculiers : à certains moments, ce ne sont plus seulement quelques personnes isolées, c'est la population tout entière qui pratique certaines bonnes œuvres, et si l'esprit religieux n'était pas toujours très éclairé — les ambassadeurs vénitiens nous ont laissé beaucoup de descriptions de ce qu'ils traitent de superstition — il était toujours animé d'une foi vive. Ajoutez à cela la franchise du caractère, l'esprit d'entreprise et de magnanimité, la prospérité d'une nation qui vient de s'unifier et de conquérir d'immenses territoires, le caractère catholique de la politique contre

les musulmans d'Afrique et contre les Turcs : vous aurez ainsi composé un fond de tableau sur lequel peut se détacher la personne d'Ignace.

Sa province — la Biscaye — est restée inébranlablement fidèle à l'antique foi : elle n'a connu ni les Juifs ni les Maures, et elle a gardé les traditions bonnes et mauvaises du passé. Sa famille n'est ni meilleure ni pire que les autres. Beaucoup d'enfants légitimes, sans compter les autres : cinq sœurs, dont on parle à peine ; sept frères, tous soldats ou clercs : le premier et le troisième meurent pendant la campagne de Naples ; le cinquième passe aux Indes Occidentales pour la conquête et périt sur la terre ferme ; le second ne devient chef de famille qu'après avoir été soldat — c'est Martin Garcia, celui qui « sua » tant plus tard à faire les Exercices ; quant au sixième, mieux eût valu sans doute qu'il suivit l'exemple de ses frères, car, tout prêtre qu'il devient, il ne mène pas une vie moins brutale que les autres (1). Ignace, né le dernier, — en 1591 ou 1595 — fut destiné lui aussi à se pourvoir d'un bénéfice et il reçut la tonsure ! L'étrange candidat à la tonsure : « son esprit est tout de feu » (2), et bien vite il s'engage comme

(5) T, 2, 9, note 2 ; cf. Ch, 1, 501 : testament de Martin Garcia où sont cités ses enfants naturels.

(6) Ch, 1, 517.

page d'un officier des rois catholiques. En 1515, il se souviendra bien qu'il est clerc, mais uniquement pour se couvrir de l'immunité ecclésiastique contre les poursuites judiciaires que lui ont méritées ses frasques : n'a-t-il pas, en effet, commis des « violences et délits énormes pendant la nuit du mardi gras » en soutenant, les armes à la main, le parti de son frère le prêtre contre le curé d'Azpeitia ! Peut-on prendre au sérieux ce prétendu clerc qui « depuis plusieurs années est revêtu de tout l'attirail militaire, la tête découverte, les cheveux et la barbe longue (1) ? C'est à cette période de sa vie que doivent surtout s'appliquer les mots brefs, mais significatifs des premiers témoins :

« Son éducation fut plus conforme à l'esprit du monde qu'à celui de Dieu. Jusqu'à 26 ans, quoiqu'il fût attaché à la foi, il ne vivait aucunement en conformité avec elle, et il n'évitait pas les péchés ; mais il était spécialement adonné aux jeux et aux choses de femmes, aux batailles et aux choses de guerre (2). »

Comme son contemporain, le courtisan Antonio de Guevara qui devint ensuite frère mineur et se fit connaître par ses lettres de politesse

(1) T, 2, 9 ; pièces du procès dans IV, 1, 580-597.

(2) La rédaction espagnole de Polanco, A, 1, 14 est plus énergique que sa traduction latine, Ch, 1,10.

distinguée, il pouvait alors confesser : « J'ai gaspillé bien du temps à faire sentinelle le long des rues, à guetter des fenêtres, à écrire des lettres, à courtiser des dames, à faire des promesses, à offrir mes services et à faire bien des cadeaux » (1). Ce galant gentilhomme est surtout un fougueux soldat et l'on se rappela plus tard que « un jour, à Pampelune, tandis qu'il passait dans la rue, il se heurta à une file d'hommes qui le rejetèrent contre le mur ; aussitôt de mettre la main à l'épée et de se frayer un chemin : si on ne s'était interposé, ou bien il aurait tué quelqu'un, ou bien il aurait été accablé sous le nombre » (2).

Pourtant, à partir de 1517 environ, on le vit manifester de rares qualités de force d'âme et de courage, quand il dut réduire la ville de Najora qui s'était révoltée contre son duc : il refusa de participer au pillage. Alors, il se faisait remarquer par sa haine du blasphème et son inclination à pardonner ; sa foi était sincère ainsi que sa dévotion pour la Vierge et saint Pierre (3). En somme, si l'on veut connaître son idéal, il suffit de relire les hauts faits de son héros préféré, « la

(1) Antonio de Guevara par René Costes, dans le *Bulletin Hispanique*, 1923, t. 25, p. 312.

(2) A, 1, 16.

(3) T, 2, 5-12 cite les références.

fleur et le miroir des chevaliers errants » (1), le très sympathique Amadis de Gaule :

« L'idéal des romans de la Table Ronde apparaît affiné, purifié et annobli. Sans le vertige amoureux de Tristan, sans la passion adultère de Lancelot, sans le mysticisme équivoque des héros du saint Graal, Amadis est le type du parfait chevalier, le miroir de valeur et de courtoisie, le modèle des vassaux loyaux et des amants constants, le bouclier et le rempart des faibles et des pauvres, le bras armé au service de l'ordre moral et de la justice. Ses légères faiblesses démontrent qu'il est homme, mais ne ternissent pas la splendeur de ses admirables vertus. Il est pieux sans mièvrerie, amoureux sans mignardise, quoique un peu pleurard, vaillant sans cruauté ni jactance, toujours poli et discret, fidèle et inébranlable dans l'amitié et dans l'amour. Aux qualités des personnages historiques des romans de geste, il joint la tendresse de cœur, la délicatesse de sentiment, l'humeur affable et humaine, et tous ces traits sont entièrement modernes... Le caractère d'Amadis est noble et digne d'admiration si on le considère en abstrait, mais ses entreprises portent le sceau du chimérique, son activité pratique se gaspille inutilement presque toujours, elle surprend plus qu'elle n'intéresse. »

Ainsi parle le meilleur critique espagnol, Menendez y Pelayo (2), et à ces appréciations

(1) *Bulletin Hispanique,* 1921, t. 23, p. 149 : recension du livre de Henry Thomas, *Spanish and Portuguese Romances of Chivalry,* 1920.

(2) Menendez y Pelayo, *Origines de la Novela,* t. I, § V, p. CCXXIV-CCXXV.

font écho ces paroles d'un écrivain français (4) : « Une fusion se fait de l'honneur chevaleresque et du désir de la gloire... Il y a dans Amadis une fantasmagorie d'héroïsme, des héros occis, des géants pourfendus, des chevaliers vaincus par deux et trois à la fois, des hommes d'armes par huit ou dix, des soldats par milliers sur le champ de bataille, un seul preux pour toutes ces besognes... Amadis est sanguin, ardent, colère, un vrai « gendarme » des guerres d'Italie. Montluc l'avouerait, quand il retourna d'un coup de pied le lit ou gît un vieux coquin, en l'envoyant à tous les diables. »

Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'il est d'Espagne et de l'Espagne du XV^e^ siècle, toute dévouée à son Roi :

« Les poèmes de la Table Ronde avaient été essentiellement féodaux, et le roi Artus n'était rien de plus que le premier parmi ses pairs. De même les gestes carolingiennes qui exaltent si souvent et choisissent pour héros les vassaux rebelles et puissants. Rien de cela n'a passé dans l'Amadis, écrit en terre castillane ou portugaise, où l'état féodal n'a pas pris racine. C'est un livre plein d'un esprit monarchique, où l'institution royale apparaît entourée de tout pouvoir et de toute majesté, servant de clef de voûte à l'édifice social, et où les devoirs du bon vassal s'inculquent avec une prédilection spéciale. Amadis est fidèle à son roi dans l'adversité et dans la prospérité, qu'il

(4) LANSON, *Littérature française,* Tome I, p. 242-243.

en reçoive des faveurs ou qu'il en soit rebuté. Il y a antithèse évidente entre cet organisme politique, représenté par le roi Lisuarte et ses sages conseillers d'une part, et d'autre part, la chevalerie errante dont la caractéristique est l'expansion folle de la force individuelle. Sur ce point, comme en d'autres, l'Amadis marque la dissolution de l'idéal chevaleresque et l'avènement d'un état nouveau, la monarchie de la Renaissance. » (1)

Toutes ces caractéristiques apparaissent dans la vie d'Ignace après sa conversion, même ce « donquichottisme » idéaliste que corrigera l'expérience ; toutes, sauf une seule où il n'adoptera pas l'attitude indulgente de ces littérateurs. Car, il ne faut pas l'oublier, ces romans de chevalerie étaient considérés par les moralistes comme des bréviaires de péchés. Brantôme disait qu'il voudrait avoir autant de centaines d'écus qu'il y a eu de femmes, tant du monde que religieuses, que la lecture de l'Amadis a perdues (2). Les amours du roi Lisuarte comme ceux du Beau Ténébreux ne restent pas platoniques et marchent à leur conclusion lestement, à la hussarde (3), Ignace les appellera par leur nom dans ses Exercices : c'est le type du péché

(1) Menendez y Pelayo, *op. cit.*, p. CCXXVII.

(2) Brantome, *Dames galantes*, éd. Lalanne, t. 9. p. 573.

(3) Émile Besch, Les adaptations en prose des chansons de geste, *Revue du XVI^e siècle*, 1915, p. 177.

mortel (1) ; mais en même temps — et je n'oserais pas établir cette assimilation inconvenante si elle n'était expressément affirmée par ses compagnons de la première heure qui l'attribuent à son extrême ignorance des choses spirituelles (1) — il transposa et purifia cette passion amoureuse qui est « le principe le plus noble de nos actions, comme la source de nos vertus (3) » en choisissant pour dame de ses pensées, non pas une créature quelconque de chair et de boue, mais la Mère de Dieu elle-même.

II. — La caballeria a lo divino : (4) Loyola, Manrèse, Jérusalem

(Mai 1521 — Septembre 1523)

Tandis qu'à Pampelune, Ignace se battait pour son roi contre les Français, la dame au service de laquelle il rêvait d'accomplir des prouesses n'était certes pas Notre-Dame, mais

---

(1) 43 : Autographe, mais non Vulgate.

(2) IV, 1, 101 ; Ch, 1, 8.

(3) Gustave Reynier, *Le roman sentimental avant l'Astrée*, 1908, p. 200; Menendez y Pelayo, *op. cit.*, p. CCXXVI.

(4) Expression empruntée au *Bulletin hispanique*, 1921, t. 23, p. 150.

une personne qui « n'était pas de noblesse commune, ni comtesse, ni duchesse, au-dessus de tout cela (1) ». La défense de la ville fut ce qu'on pouvait attendre de ce « caballero » : « alors que tous ses compagnons étaient d'avis de se rendre si on leur garantissait la vie, car ils voyaient clairement que le succès était impossible, lui cependant, il apporta tant de raisons au gouverneur, qu'il lui persuada enfin de continuer la résistance... Lorsqu'arriva le jour où l'on attendait l'attaque de l'artillerie, il fit sa confession à un frère d'armes ; après une assez longue lutte, une pièce d'artillerie l'atteignit à la jambe et la lui brisa toute entière (2) ». Son « grand et vain désir de l'honneur mondain » était satisfait, et les vainqueurs se firent un devoir de le traiter en toute civilité. La jambe se remit peu à peu, mais, hélas, elle était devenue trop courte et « telle était la proéminence de l'os que l'aspect en était déplaisant (3) » : comment celui qui autrefois voulait s'enterrer dans un désert parce qu'il souffrait d'une affection désagréable du nez, pourrait-il consentir à ce qu'une « difformité nuise à sa personne » et l'empêche de chausser

(1) Pel, 6. Je reprends ce qu'a dit Brou, 1-36 sans prétendre le remplacer ; cf. T, 2, 13-42.

(2) Pel, 1.

(3) Pel, 4.

les bottes à la mode (1)? Il se condamna au martyre d'une seconde opération.

C'est là que Dieu l'attendait ; il le prit par son faible. Dans le petit et très inconfortable château de Loyola, les jours de la convalescence s'écoulaient lentement, et même après avoir rêvé « trois et quatre heures sans s'en apercevoir aux exploits qu'il lui faudrait accomplir au service d'une certaine dame, les moyens qu'il prendrait pour parvenir dans la terre qu'elle habitait, les devises et les expressions emblématiques (*motes*), les paroles qu'il lui adresserait (2) », il ne lui restait que trop de temps pour s'ennuyer. Il réclama ses romans favoris de chevalerie : lorsque nous avons la fantaisie de rouvrir l'*Amadis des Gaules,* ou l'*Histoire du très courageux chevalier Esplandian,* ou les *Hauts faits d'armes de Lisuarte de Grèce,* nous nous expliquons avec peine que ces suites interminables d'événements fantastiques distillent ce savoureux poison duquel les Vivès ou les Mexia, les Guevara ou les Granada s'efforcèrent à l'envi d'écarter les lèvres (3). Nous sommes d'un autre temps, mais Ignace, tout comme sainte Thérèse jeune fille, y découvraient un intérêt analogue à celui qui captive

(1) Détail conservé par RIBADENEIRA dans sa *Vie d'Ignace.*
(2) Pel, 6.
(3) *Bulletin Hispanique,* 1921, t. 23, p. 149.

l'écolier se délectant dans un récit scientifique d'aventures ou l'industriel se délassant à suivre le fil d'une enquête policière.

Quoi qu'il en soit, Ignace ne put se procurer aucun de ces récits : on lui apporta une *Vie du Christ* composée par LUDOLPHE LE CHARTREUX (1) et « un livre de la vie des saints écrit en langue vulgaire (2) ». Faute de mieux, il y fit de fréquentes lectures « et il en concevait un certain attrait pour ce qui était raconté ». Après tout, saint François, saint Dominique n'étaient-ils pas en leur genre des « chevaliers » ? « Il se mettait en imagination quantité de choses qui lui paraissaient bonnes et il se représentait toujours des choses difficiles et pénibles... ils ont fait ceci et cela, et donc moi aussi je le ferai (3) ». A ces rêveries en succédaient d'autres concernant la dame de ses pensées, et ainsi passait-il les journées dans un va-et-vient de projets.

Ici commence, à proprement parler, ce que

---

(1) Était-ce la traduction d'Ambrosio DE MONTESINO, comme le veut II, 51-94 ? ou bien celle de Pedro DE VEGA comme le voudrait CREIXELL, *San Ignacio de Loyola,* Barcelona 1922, t. 1, p. 14-25 ? T, 2, 18-19, note, préfère la 1re hypothèse.

(2) T, 2, 19, note, adopte l'opinion du P. TOURNIER d'après laquelle ce serait la version de la *Légende dorée* de Jacques DE VORAGINE.

(3) Pel, 7.

l'on peut appeler la « retraite » d'Ignace et elle commence par le discernement des divers esprits : dans le courant de la vie quotidienne, il n'y prenait pas plus garde qu'aux lois du langage qui régissent la conversation ; mais séparé qu'il était du monde et de ses occupations habituelles, il s'analysait plus intimement : la consolation qui accompagnait les choses de Dieu et la désolation qui suivait les pensées mondaines ne lui devinrent conscientes que « le jour où ses yeux s'ouvrirent quelque peu ; il fut alors pris d'étonnement... et peu à peu il se rendit compte (1) ».

Dès lors, ce n'est plus tant l'émulation qui le porte à « se rendre nu-pieds à Jérusalem, à se nourrir d'herbes, à se livrer à toutes les rigueurs de la pénitence », mais le désir d'expier sa vie passée et « la nécessité qu'elle lui imposait de faire pénitence (2) ». Les songeries d'autrefois s'en vont dans l'oubli et un don éminent de chasteté abolit de son âme « toutes les *species* mauvaises qui y étaient imprimées ». De plus en plus, la lecture pieuse l'absorbe, et, quand il commence à se lever, il « se met à extraire, par manière de résumé, les choses les plus importantes de la vie

(1) Pel, 8.
(2) Pel, 9.

du Christ et des Saints... il écrit sur un livre les paroles du Christ à l'encre rouge, celles de la Vierge à l'encre bleue », et — dira-t-il plus tard à son confident — « le papier était lisse et rayé, et tout était bien écrit, car il avait une très bonne écriture (1) ». L'autre partie de son temps, il la passa à prier : « son plus grand plaisir est de regarder le ciel et les étoiles, et il le fait souvent et longuement, car, par là, il sent un très grand élan vers le service de Notre-Seigneur. (2) »

Ne concluons pas de ces dernières paroles que sa « retraite » était dès lors achevée ; elle ne faisait que commencer :

« A ce moment, il ne savait pas même ce qu'était l'humilité, ni la charité, ni la patience, ni la discrétion qui règle et mesure ces vertus, mais tout son but était de faire de ces grandes œuvres extérieures parce qu'ainsi avaient fait les saints pour la gloire de Dieu, et sans s'inquiéter de quelque autre circonstance particulière. » (3)

Jusqu'à ce moment, Dieu seul est intervenu ; dès qu'Ignace a perçu clairement son appel, il quitte sa maison pour Jérusalem, chevalier errant

---

(1) Pel, 11 : ces souvenirs se retrouveraient dans les Mysteria vitae Christi, 475 : II, 70.

(2) Pel, 11.

(3) Pel, 14.

au service de Notre-Dame. Son but immédiat est le sanctuaire de Montserrat, et, sur le chemin, il ne lui manque même pas l'épreuve classique où l'on doit soutenir l'honneur de celle dont on porte les livrées : un Maure blasphème la virginité de Marie, et le nouveau « saint » ne sait pas trop s'il ne doit pas pourfendre en toute vérité l'impudent agresseur ! En chemin encore, il fait vœu de chasteté à Marie et « son esprit est tout plein de choses telles qu'*Amadis de Gaule* et semblables livres ».

Il a trouvé enfin un conseiller, le bénédictin français, dom Jean Chava qui lui donne trois jours pour préparer sa confession générale, cette confession qu'il répètera plus tard aux pénitents que la honte rend muets, afin de les encourager par le spectacle de ses propres fautes. « Il se compare en pensée à un caballero paraissant devant son roi et toute la cour, rougissant d'avoir offensé son bienfaiteur ; ou bien à un accusé devant son juge, les fers aux mains, déjà tenu pour condamné à mort (1) », et ce pénitent que n'effraie pas la mort et sa séparation, découvre dans cette honte et cette confusion la meilleure disposition pour obtenir de Dieu par le sacrement de pénitence le rajeunissement de son âme et comme un second baptême.

(1) Brou, 8.

Le séjour de Montserrat dure du 1er au 25 mars 1522, et dom Chava lui communique les trésors de spiritualité que possède le couvent (1), ainsi qu'en témoigne cette phrase d'un très ancien compagnon d'Ignace (2) :

« Après être sorti de son pays, de sa famille et de sa maison, tandis qu'Ignace se préparait à effacer ses péchés par la contrition et la confession, il écrivait sur un petit livret les méditations qui l'y aidaient puissamment. Ensuite, quand il méditait sur la vie de Jésus-Christ, il en agissait encore ainsi ; mais, en même temps, à son confesseur qui était un homme de piété et de savoir, il manifestait très soigneusement et très fidèlement non seulement tout ce qu'il écrivait alors, mais toutes les pensées qui lui semblaient venir de l'esprit, afin que son ignorance ne l'exposât pas à un danger. »

La nuit du 24 au 25 mars, « veillée d'armes » traditionnelle (3) devant l'autel de Notre-Dame ;

---

(1) La bibliographie de l'interminable discussion au sujet des dépendances littéraires des Exercices est donnée dans CBE, 92, 30-43 ; pour ce qui regarde l'*Exercitatorium* de l'abbé Cisneros, II, 94-123, minimise plutôt les emprunts, mais les raisons invoquées vaudraient tout aussi bien contre l'Imitation pour laquelle aucun doute n'est possible !

(2) N, 4, 825 cité et discuté par T, 2, 27, et note 2.

(3) Creixell, *op. cit.*, p. 50-53, renvoie aux 7 *Partidas* d'Alphonse X le Sage, part. II, lib. XXII : la veillée est souvent racontée dans les romans de chevalerie, par

. abandonne ses vêtements pour « les armes de ésus-Christ (1) », c'est-à-dire des haillons ; puis, ouveau Chevalier de la Roche pauvre, il va se acher à Manrèse pour y satisfaire sa passion e pénitences avant d'entreprendre le voyage de érusalem.

Cette seconde étape du « pèlerin », qui ne evait être qu'une halte, se prolongea durant six u sept mois et fut marquée par les faveurs pirituelles les plus insignes, ce fut son « Église rimitive » (2).

Tout d'abord, avec une sorte de fureur sacrée, -se livra aux pénitences les plus rigoureuses : ie d'un chartreux qui veut expier sa mondanité 'autrefois, mais sans la discrète mesure de la ègle qui aurait modéré « toute la haine qu'il vait conçue contre lui-même (3) ». En même emps, il continuait à se délivrer des habitudes lus ou moins grossières de sa vie de soldat, par xemple des jurons, grâce à la méthode expédi- ve de l'examen particulier qui lui permettait de onstater s'il y avait amendement de semaine en

---

xemple *Le Premier livre d'Amadis de Gaule,* traduction Herberay des Essarts, rééditée par Vaganay, Hachette 18.

(1) IV, 1, 102.

(2) Expression rapportée par Laynez : IV, 1, 127.

(3) Pel, 12.

semaine, de jour en jour, de demi-journée en demi-journée (1). Sa lecture favorite était une traduction espagnole de l'*Imitation de Jésus-Christ* ou le *Gerzoncito*, et par elle il continuait à bénéficier de cette « dévotion moderne » qui s'était introduite en Espagne avec la civilisation des Pays-Bas et dont il avait reçu un premier secours à Montserrat.

De jour en jour il comprenait mieux à quels « rets et chaînes » du démon il avait échappé en s'éloignant de ces courtisans que pénétrait l'esprit nouveau de la Renaissance. Pour eux, l'homme désormais se suffit à lui-même et aspire à être un Dieu. L'idée d'une chute, d'une déchéance de l'être humain ne se présente même plus à l'esprit : faire de l'homme un héros rayonnant de force et de beauté, échappant aux fatalités de la race pour s'élever jusqu'au type, ignorant la douleur, la compassion, la résignation, tous les sentiments qui diminuent (2) — voilà bien (avec toutes sortes de nuances) l'idéal qui, de l'Italie, se transmet à beaucoup d'États euro-

---

(1) La corde dont il se ceignait portait une cordelette où l'on voyait « tantôt plus de nœuds, tantôt moins de nœuds et parfois plus du tout, et l'on croyait qu'il le faisait pour se souvenir de quelque scrupule » : IV, 2, 362.

(2) Mâle, *Art religieux à la fin du moyen âge*, Paris 1908, ch. V, p. 526.

péens ; voilà bien « l'erreur de Satan et de tous ceux qui sont sous son étendard : la ruse du diable consiste en ce qu'il repaît les hommes de la petite volupté du moment, de la douceur des richesses et des honneurs, sans mentionner ni les peines éternelles ni la brièveté de la vie humaine, et souvent il ne tient pas ses promesses... ces aveugles ne considèrent plus ni ne recherchent l'honneur éternel, ils ne pensent pas à la gloire céleste ou à l'autre vie ; et ils jugeront malheureux ceux qui servent le Christ par le vrai chemin, tout en se croyant heureux eux seuls qui triomphent en ce monde, sans songer aux supplices futurs. Après cela ils en arrivent à un orgueil arrogant (1) ».

A cet enivrement du « faux honneur mondain », le moyen âge chrétien opposait tous les côtés humbles de l'âme : souffrance, tristesse, résignation, acceptation de la souffrance ; les saints, la Vierge, le Christ lui-même, souvent chétifs, apparentés au pauvre peuple, n'ont pas d'autre rayonnement que celui de l'âme (2). La campagne à laquelle convie le Roi éternel, ce ne sont plus

(1) Variante importante des Deux Étendards dans le *Cod. Regin.*, II, 637-638 ; les Éditeurs impriment en italiques ce qui ne leur paraît pas d'Ignace, je ne sais comment ils justifient leurs exclusions.

(2) MALE, *op. cit.*, p. 525.

les exploits que commente superbement l'épitaphe des grands souverains d'Espagne dans Grenade conquise : « vainqueurs de la secte musulmane, exterminateurs de la perversité hérétique, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille qu'une voix unanime appelle les Rois catholiques » (1), mais c'est de « prendre l'offensive contre la sensualité, contre l'amour charnel et mondain » ; c'est d'arriver « à l'entière pauvreté de cœur et même à la pauvreté actuelle, et en second lieu au désir de souffrir pour le Christ des injures, des afflictions et des opprobres, d'où naît le mépris de soi, l'humilité » (2).

Quatre mois s'écoulent dans ces pénitences et ces réflexions, et pourtant « il ne connaissait pour ainsi dire rien des choses de Dieu » (3). La crise s'ouvrit par une violente tempête de scrupules qui le conduisit presque au désespoir absolu et « d'où le Seigneur permit qu'il s'éveillât comme d'un rêve » (4) pour le traiter ensuite « de la même manière qu'un maître d'école traite un enfant qu'il instruit » (5). Des illusions, des

(1) Émile Bertaux, dans l'*Histoire de l'Art,* d'André Michel, Colin, 1911, t. 4, 2de partie, liv. XIII, p. 820.
(2) Deux Étendards, *Cod. Reg.,* II, 638.
(3) IV, 1, 102.
(4) Pel, 25, commenté par T, 2, 35 et n. 3.
(5) Pel, 27.

tentations de vaine gloire lui permettent d'acquérir un « plus grand discernement des esprits » avant le grand rapt au bord du Cardener, en août 1522. Tous connaissent ce récit : « Pendant qu'il était assis là, les yeux de son esprit commencèrent à s'ouvrir ; ce ne fut pas une vision, mais il comprit et connut beaucoup de choses aussi bien des choses spirituelles que des choses de la foi et de la science » (1). Ces connaissances infuses s'accrurent admirablement par les visions et les grâces mystiques de toute nature qui lui furent prodiguées durant la fin de l'année 1522.

Ce qui nous intéresse le plus dans ces quelques mois, ce n'est pas tant la nature extraordinaire de l'oraison d'Ignace que le caractère tout particulier de son inspiration. Jusqu'ici en effet, le chevalier de l'amour divin ne vivait que pour la gloire de Dieu ; à partir d'aujourd'hui, il doit y associer le salut des âmes, et pour ce motif il est contraint d'abandonner ses pratiques extrêmes de pénitence : il se taille les ongles et les cheveux, il mange de la viande, il est avide de parler de choses spirituelles et de trouver des personnes qui en soient capables (2). Date mémorable où se dessinent les premiers linéaments de ce qui sera la « Compagnie de Jésus » : celui qui

(1) Pel, 30.
(2) Pel, 34.

a médité les Contemplations du Règne et des deux Étendards (1) n'a plus le droit de songer à lui seul, il doit considérer comme une tentation toute pensée de devenir chartreux, car il est convié à conquérir avec le Christ « le monde entier, à vaincre tous ses ennemis pour entrer avec lui dans la gloire du Père » (2).

De cet apostolat, le premier instrument c'est précisément ce livre où il prend sans cesse des notes, qu'il porte avec le plus grand soin et où il trouve grande consolation; et ses premiers disciples sont des femmes dévotes de Manrèse à qui il enseigne « ce que par expérience il a appris lui être utile ». Peut-on préciser le contenu de ces papiers ? Je crois que nous devons nous en tenir à la formule délibérément vague du premier historien d'Ignace : « Parmi les autres choses que lui apprit celui qui enseigne aux hommes la science, furent les méditations que nous appe-

(1) MANARE, *Exhortationes*. Bruxelles, 1912, p. 344 : « praecipue duobus exercitiis vacabat ». — NADAL : « Hic (Manresae) Deus illi Exercitia communicavit, qua via illum ita gubernavit, ut se totum Dei gloriae et hominum saluti manciparet. Quam rem Ignatius duobus exercitiis, regis et vexillorum, maxime intellexit » : texte publié pour la 1re fois par le P. CODINA, *Beiträge zur Geschichte und Aszese des Exercitienbuches*, par HARRASSER, Innsbruck, p. 38, note 5.

(2) *Cod. Reg.*, II, 632.

lons les Exercices Spirituels et leur procédé, bien que plus tard l'usage et l'expérience de beaucoup de choses lui firent perfectionner davantage sa première invention » (1). D'aucuns se hasardent à détailler davantage les « feuilles » ou « papiers » qu'emportait Ignace de Manrèse : je crains qu'ils ne se hasardent trop vite à porter des conclusions.

Par exemple, durant la troisième étape de son pèlerinage, pendant le temps qu'il séjourna à Barcelone, « il recherchait, selon sa coutume, toutes les personnes spirituelles, bien qu'elles demeurassent en ermites loin de la ville, pour s'entretenir avec elles... ni à Barcelone, ni à Manrèse, il ne put trouver des personnes qui l'aidassent autant qu'il le désirait » (2) : ce fait

(1) « Entre otras cosas que le enseno aquel qui docet nomines scientias fueron las meditaciones que llamamos ejercicios espirituales y el modo dellos, bien que despues el uso y experiencia de muchas cosas le hizo mas perfeccionar su primera invencion » : texte inédit de Polanco, publié par le P. Codina, *op. cit.*, p. 39, note 12. L'espagnol est beaucoup plus sobre et plus exact que la traduction ou mieux l'adaptation latine de Ch, I, 21, d'après laquelle il semblerait que les Exercices au complet étaient déjà rédigés. Polanco, comme Ribadeneira, comme Frusius, était cicéronien, et la période latine empâte souvent la concision nerveuse et primesautière de l'original espagnol.

(2) Pel, 37.

est commenté curieusement par un témoin de la première heure (1) :

« Il cessa bien vite ces recherches, et parce qu'elles distrayaient son esprit plutôt qu'elles ne le repaissaient, et parce qu'il comprit que ceux-là étaient vraiment des hommes spirituels qui s'appliquent à exercer les vertus

(1) Cet auteur est le P. DE LA PALMA, *Via Spiritualis*, traduction NONELL, Barcelone 1887, lib. I, cap. III, et le témoin auquel il se réfère est Ribadeneira, « indubium est », p. 29. Il aide à résoudre un problème que j'ai souvent considéré, celui des rapports des Exercices et de l'Imitation. Les multiples ouvrages dont on peut trouver une liste dans CBE, 92, n'éclairent guère la question et je ne suis pas plus satisfait que II, 57-137, des dépendances textuelles qu'on essaie d'établir entre les Exercices et des écrits antérieurs. Pourtant il est indiscutable qu'Ignace était « l'Imitation en acte » sinon en paroles. Une note d'IMBART DE LA TOUR, *Origines de la Réforme*, t. 2, p. 430, où il suggère le contraste entre « Érasme et son idéal d'honnête homme chrétien contre l'ascétisme monacal » m'a mis sur la voie ; M. Mâle et les innombrables historiens de la Renaissance, Burckhardt entre autres, m'ont beaucoup éclairé, mais c'est encore le texte de la Palma qui m'a révélé ce que je crois être l'aspect par lequel on peut tenter une comparaison fructueuse entre l'Imitation et les Exercices. Ignace n'était pas si scrupuleux pour citer exactement ses sources que je ne puisse moi aussi reproduire au lieu d'une traduction de l'Imitation des extraits du *Livre de l'Internelle Consolation*, réédité par MOLAND. Jannet, Paris 1876 : le 3^{me} livre de l'Imitation y est devenu le 2^{d}.

solides. Il expérimenta ainsi ce que dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*(1). : « Aulcuns sont qui ne cheminent pas, c'est-à-dire ne vivent pas, nettement ou simplement devant moy, mais par une manière de curiosité et orgueil ou arrogance, veullent sçavoir mes secrets, et haultesses de Dieu et de la divinité comprendre, et ne leur chault de leur saulvement ». Et ailleurs : « Aulcuns portent et ont leur dévocion en livres tant seullement, les autres en ymages, les autres en signes et figures par dehors ». Et dans un autre chapitre : (2) « Et car se la personne n'est délivré de l'affection de toutes les créatures, elle ne pourra franchement soy eslever, ne entendre ès choses celestielles et divines. Et pour ceste cause trouve l'on peu de gens contemplatifz, car pou en a qui se saichent séparer des choses terriennes et qui faillent ou perissent ». Encore : (3) « Aulcuns voirement renoncent, mais ce n'est pas plainement ou nectement qu'ilz ne retiengnent alcunes choses ou de leurs propres voulentés ou aultrement ; car ilz n'ont pas vraye confiance en Dieu, et pource ilz se veulent pourvoir en aulcune manière. Les aultres sont qui au commencement tres bien renoncent à tout de bon cœur, mais tantost que aulcune temptacion leur vient ilz sont surmontés et vaincus, et ne resistent pas fort, ou ne demandent pas conseil, ou ne le veullent pas croire, et pour ce ne prouffitent pas en vertus. Et telz ne viennent pas à vraye liberté ou franchise de cueur, ne à celle douceur de cueur de ma familiarité, se ilz ne renoncent entierement et nectement, et mettent peyne d'eulx mortifier de jour en jour ; car sans ce ne peut-on parvenir à celle union et joyeuse fruition de moy qui est la joye et delectation souveraine sur toutes les autres. »

(1) *Imit.*, l. 3, c. 4 ; *Intern. Consol.*, p. 61-62.
(2) *Imit.*, l. 3, c. 31 ; *Intern. Consol.*, p. 134.
(3) *Imit.*, l 3, c, 37 ; *Intern. Consol.*, p. 149.

Toute la doctrine de l'*Imitation* s'appuie en quelque sorte sur ces deux pôles : que chacun se détache de lui-même et de toutes les choses créées, et qu'il adhère à Dieu par une union et un consentement parfait à la divine volonté. Aussi ajoute-t-elle ces paroles (1) :

« Je t'ay dit plusieurs fois, et encore de rechief je te l'afferme : delaisse-toi, et tu sentiras en toi grand paix interiere. Donne tout pour tout, c'est assavoyr donne toy tout pour moy tout. Ne requier aultre chose, ne demande aultre chose, et te tien tres purement et sans doubtance en moy et en ce propos, et tu me trouveras, et sera franc et delivre de cueur, et tenèbres ne te tiendront pas. A ce tu dois efforcer de parvenir, et de ce dois-tu prier Dieu, et ce desirer, et que tu puisses estre despouillé de toute proprieté, affin que tout nu puisses ensuyr Jesuchrist qui pour toy fut despouillé, et mourir à toy, et vivre en luy eternellement. »

Cette doctrine s'empara si bien de l'esprit d'Ignace et le livre s'adaptait si bien à son esprit qu'il lui parut un maître donné d'en haut. Et ce n'est pas sans raison que la vie d'Ignace était appelée un « *contemtus mundi* rendu vivant et animé ».

Je n'ai pas voulu abréger cette longue citation, et j'ai même employé la paraphrase savoureuse de l' « Internelle Consolation », non point seule-

(1) *Ibid.*

ment parce qu'elle éclaire un point capital, et, pour certains, le point capital des Exercices spirituels, mais parce qu'Ignace, en accomplissant ensuite le pèlerinage de Jérusalem (1), ne fit que réaliser littéralement et héroïquement cet idéal ; à la lettre, il a voulu suivre nu le Christ nu, et cela explique ses hésitations lorsque des amis, le Pape lui-même, lui offrent des biscuits, des provisions, de l'argent : n'était-ce pas faire affront à la Providence ? Il en fut récompensé et « en voyant la ville le pèlerin éprouva une grande consolation » (2).

« Sitôt que le chrétien a ouvert son Évangile à la recherche du salut, le voilà déjà pèlerin de Bethléem à la Croix. Mais à mesure qu'il s'applique au détail de son itinéraire, il sent bientôt le lointain, il sent le manque. Il se dit alors dans sa ferveur que ce serait un grand secours pour lui et une grâce délicieuse si, avant de voir la mort, il voyait Jérusalem. S'il la voyait de ses yeux : s'il mettait sa main dans le trou du rocher ou était la Croix. Afin que ses mains et ses yeux ne servent pas qu'à la vanité, mais qu'aussi il approche de la vérité avec son corps. »

---

(1) Le diaire de ce pèlerinage nous a été laissé par un Suisse, Füssli, et a été réédité par Henri Boehmer. *Studien zur Geschichte der Gesellschaft Jesu*, t. I, Bonn 1914 : il n'est intéressant que pour l'historien qui veut fixer des dates, mais ne nous apprend rien sur les sentiments intimes des dévots compagnons.

(2) Pel, 45.

Ainsi parle un de ceux (1) qui ont le mieux compris le « Sacrement de Jérusalem » et ce faisant il exprime au naturel ce que pouvait contenir la « composition de lieu » telle que la faisait Ignace. D'autre part, puisqu'il se trouve à Jérusalem, « la ville prédestinée au plus étonnant des commerces entre Dieu et l'homme » (2), pourquoi n'y passerait-il pas sa vie aux Lieux Saints, et pourquoi — il se le disait tout bas sans oser l'avouer à personne — pourquoi ne reprendrait-il pas le projet élaboré autrefois par saint François, le projet de la croisade d'apostolat parmi les infidèles ? N'était-ce pas l'idéal traditionnel de son peuple ? n'était-ce pas le terme prévu de cette *caballeria a lo divino ?* D'un mot, le provincial des Franciscains jeta à terre tous ces projets : sous peine d'excommunication, il dut repartir et tout de suite, vingt jours après son arrivée ; à peine eut-il le temps de braver le danger en retournant au Mont des Oliviers pour regarder « de quel côté se trouvait le pied droit du Christ ou de quel côté le pied gauche » lors de l'Ascension ! (3).

---

(1) Victor Pouvel, *Le Sacrement de Jérusalem,* Art catholique, Paris, p. 1-2.

(2) *ibid.*

(3) Pel, 47.

III. — Les alumbrados et les érasmiens : Barcelone, Alcala, Salamanque.

(Mars 1524 — Septembre 1527)

Si j'écrivais l'histoire — ou la préhistoire — des Constitutions de la Compagnie de Jésus, je soulignerais d'un trait rouge cette phrase du *Récit du pèlerin :* (1)

« Dès que le dit pèlerin eut compris que c'était la volonté de Dieu qu'il ne restât pas à Jérusalem, il allait souvent se demandant à lui-même ce qu'il devait faire ; en fin de compte il inclinait davantage à étudier pendant quelque temps pour pouvoir aider les âmes. »

Il ne parle plus de Chartreuse, ni de prière ou de pénitence, mais d'apostolat et, pour cet apostolat, d'étude ! Je ne puis dire qu'il y ait ici dans la vie d'Ignace une coupure : le zèle des âmes en fait l'unité ; mais du moins s'y produit-il comme un point de rebroussement : il croyait avoir quitté le monde pour jamais, il s'y replongeait maintenant. Nous pouvons ajouter que ses premiers pas y furent aussi peu assurés que ceux qu'il avait tracés après sa convalescence

(1) Pel, 50.

sur la route de Montserrat et de Manrèse ! Succès apparents, insuccès presque définitifs : voilà le bilan de ces années. Non point assurément qu'Ignace ait mal compris la situation de son pays. Bien au contraire : l'Espagne était alors agitée par une véritable fièvre de savoir (1) : on fondait partout des universités, plus de vingt en cent ans. Aucune n'égalait Salamanque et sa sœur cadette que l'illustre Cisneros venait de créer à Alcala ; les humanistes d'Alcala, de Salamanque et des petites universités satellites qui gravitaient autour de celles-ci mirent autant d'âpre curiosité à explorer les forêts de la science que les conquistadors à fouiller les forêts vierges du Mexique et les mines du Potosi. Barcelone n'avait pas échappé à cet engouement, et plus d'un ami d'Ignace s'enthousiasmait pour le prince de cette renaissance, pour Érasme ; mais le débutant de quarante ans ne rencontra pas l'enseignement qui lui convenait. Et puis, peut-être se surmenait-il par des excès de pénitence et dissipait-il son temps à mendier sa nourriture : instruit par cette mauvaise expérience, il voulut plus tard que les scolastiques de sa Compagnie soient délivrés de tous ces soucis matériels et modèrent leurs mortifications. Bref, quand après

(1) HOORNAERT, *Sainte Thérèse écrivain*, Desclée 1922, p. 51 sq.

deux ans ses directeurs intellectuels jugèrent qu'il pouvait aborder le cours des « Arts », il en savait assez pour reprendre avec fruit et par la base ses leçons de grammaire latine à l'Université de Paris.

Les Exercices Spirituels, ou plutôt les papiers qui servirent plus tard à rédiger les Exercices Spirituels, s'enrichirent-ils à Barcelone de nouvelles notes ? La réponse est assez malaisée, parce que nous avons peine à retracer l'histoire de sa vie spirituelle. A Manrèse, après quatre mois consacrés uniquement à l'oraison vocale, il avait joui des dons les plus élevés d'oraison : la sainte Trinité, non pas le Dieu des philosophes, ni même le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais le Dieu des chrétiens l'avait admis à sa « vie de famille » au point que, tout ignorant qu'il était, il avait commencé à écrire un livre à son sujet. Le pèlerinage de Palestine avait été marqué par des apparitions de Notre-Seigneur : l'une, très fréquente, le lui montrait sous la forme d'une « chose ronde et grande comme si elle était d'or » (1), l'autre plus rare lui représentait une scène de la vie du Christ (2) et ceci peut aider à comprendre ce qu'il appelle « l'application des sens ». A Barcelone, quand

(1) Pel, 29.
(2) Pel, 52.

il aborda les études, les consolations redoublèrent au point de paralyser son travail : il y reconnut enfin une ruse du démon, et dès lors succéda une sorte de sécheresse paisible qui ne l'empêchait pas de trouver Dieu en tout et qui dura jusqu'à sa prêtrise en Italie.

Au fond Ignace ne connaissait pas encore sa voie : « il se demandait si, après avoir étudié, il entrerait en religion ou s'il s'en irait dans le monde. Et quand il lui venait des idées d'entrer en religion, de suite lui venait le désir d'entrer dans une religion déchue et peu réformée, voulant entrer en religion pour pouvoir y souffrir davantage, et pensant ainsi que peut-être Dieu les aiderait par là ; et Dieu lui donnait une grande confiance qu'il pourrait bien souffrir » (1). Réformateur : vocation dangereuse et pénible, qui exige à la fois une grande liberté d'esprit vis-à-vis de ceux-là même qui semblent désignés pour le diriger et une grande docilité pour ne pas esquiver leur contrôle. Il comptait sur sa doctrine spirituelle pour renouveler par le fond les âmes sur lesquelles il aurait influence (2) ; et précisément c'est cette doctrine spirituelle qui lui attira les premiers ennuis de l'Inquisition d'Alcala. En effet, on commençait à parler mal

(1) Pel, 71.
(2) Pel, 57.

des personnes adonnées à la piété, surtout si elles n'étaient pas consacrées à la vie religieuse dans un couvent, et on les affublait de sobriquets, *alumbrados* en général (1).

L'origine des *alumbrados* remonte aux premières années du XVI^e^ siècle et même aux dernières du XV^e^. Ils ont une intime connexion avec la réforme des réguliers qu'entreprit Cisneros ; c'est dans la ferveur ardente de quelques couvents franciscains et de quelques béates, que se manifesta pour la première fois la manière de se comporter et de vivre qui donna le nom aux *alumbrados*. Francisca Hernandez faisait déjà profession de béate ou d'*alumbrada* en 1515. Isabelle de la Croix en 1512. Et si nous considérons comme appartenant à ce mouvement la béate de Piédrahita, Sœur Marie de Saint-Dominique, nous arrivons à 1508. Ajoutons que les religieux qui lui livraient la doctrine et approuvaient son esprit étaient déjà arrivés à l'âge de la maturité et avaient pratiqué cette vie mystique, et par eux nous atteignons sans doute le XV^e^ siècle.

Le nom de *alumbrados* veut dire que ces personnes étaient considérées comme douées d'une lumière spéciale du ciel, à cause de leur oraison et de leur vie de recueillement prolongé. On a coutume de les appeler dans les documents d'alors « spirituels, parfaits et abandonnés *(dejados)* » quoique, en rigueur, ce dernier nom ne convienne qu'à ceux qui défendirent et pratiquèrent l'abandon *(dejamiento)*. Antérieurement aux procès de 1529, il semble que le titre d'*alumbrado* n'avait rien de malsonnant : il était équivalent à « spirituel, mystique, menant la vie de recueillement » (2).

---

(1) Col, 4-5.

(2) Pourtant en 1527, à Alcala, Ignace semble avoir

« Ce nom d'*alumbrados,* déclare Marie Cazalla, le 17 mars 1533, s'applique à toute personne qui se distingue des autres par une vie un peu plus recueillie et qui s'abstient de rapports avec les pécheurs notoires ». Après les procès de 1529 et de 1530, le titre d'*alumbrados* commença à être pris en un sens défavorable, mais il est nécessaire de prendre garde à celui qui emploie ce qualificatif, parce que ceux qui se défiaient de la mystique ou lui étaient hostiles l'appliquèrent à toutes les personnes qui étaient adonnées à l'oraison, tandis que ceux qui étaient bien informés n'en usèrent qu'au sens strict. En son mauvais sens, *alumbrado* se dit de celui qui par illusion, vanité ou erreur se croit spécialement dirigé par les lumières reçues de l'Esprit Saint et, par conséquent, juge inutiles ou presque inutiles celles qu'il pourrait recevoir par les moyens humains.

Qu'Ignace se crût guidé par des inspirations d'en haut, c'est bien certain ; qu'il méprisât la « science acquise » ou le magistère de l'Église, ses études et sa conduite le démentent. Mais il avait réuni autour de lui un cercle de disciples et de béates, et des faits étranges s'y produisaient — pour ne point parler des racontars — qui donnaient fort à penser. Nous savons par lui-

---

été déjà affublé comme d'un « sambenito » (cagoule des pénitents de l'Inquisition), Col, 12. Ignace connaît les « parfaits » qu'il distingue des « imparfaits » (48), mais il semble ignorer les « dejados » : son « indifférence » fut confondue plus tard avec le « dejamiento, mais pas à ce moment probablement parce qu'elle ne faisait pas encore partie de son enseignement.

même qu'il n'eut jamais de rapports avec ceux que l'Inquisition devait condamner (1), mais ses amis les connurent ; par exemple les Eguia, imprimeurs d'Alcala « ont été avec Francesca Hernandez (2) ». Des béates, il en rencontra à Manrèse, comme cette femme qui lui souhaitait « que Jésus-Christ lui apparût (3) », il en rencontra aussi à Barcelone, il en rencontra surtout à Alcala, et, par trois fois, les Inquisiteurs de Tolède (4) instruisirent son procès : le 21 sep-

(1) Lettre d'Ignace au roi Jean III de Portugal. I, 1, 297, s'il a été souvent emprisonné ce ne fut jamais « por cosa alguna de cismáticos, de lutheranos ni de alumbrados, que á estos nunca los renversé ni los conocí » .

(2) F, 16 parle de Jacques de Eguia, futur confesseur d'Ignace. Une lettre de Jean de Vergara, 9 avril 1533, publiée dans *Rivista de Archivos y Bibliothecas,* t. 4, p. 911 dit de Michel de Eguia qu'il est l'objet d'un procès devant l'Inquisition.

(3) Pel, 21.

(4) Ces inquisiteurs étaient le docteur Carrasco et Alonso de Meija. Le P. Fita a publié dans le *Boletin de la Real Academia de Madrid* deux articles instructifs : le premier, octobre 1898, t. 33, p. 307-348 sur les judaïsants espagnols (1516-1520). Le second, janvier 1899, t. 34, p. 62-70 met en scène Alonso Meija dans « deux procès caractéristiques de sa sévérité » le 1er juillet 1532, Marie Guttierez est convaincue de blasphème pour avoir proféré que « en bonté et sainteté elle ne le cédait à personne, pas même à Dieu », et le 23 mai 1533 Francisco Gonzalez pour avoir affirmé,

tembre 1526, le 6 mars 1527 et le 19 avril 1527 (1).

Pourtant les « Exercices Spirituels » ne semblaient point anormaux : « expliquer les commandements, les péchés mortels, les cinq sens et les puissances de l'âme... dire de faire l'examen de sa conscience deux fois le jour en se rappelant ses fautes, conseiller de se confesser et de communier tous les huit jours », qu'y trouvait-on de répréhensible?(2) Une femme avait demandé à Ignace de lui « montrer le service de Dieu ». Ignace parla avec elle pendant un mois... lui expliqua les trois puissances... le mérite de la tentation, le péché véniel qui devient mortel, les dix commandements et leurs circonstances, et les cinq sens. Il lui enseigna l'examen de conscience et lui dit de le faire deux fois par jour, l'une après le repas du matin, l'autre après le repas du soir, en s'agenouillant et en disant : Mon Dieu, mon Père, mon Créateur. Je vous rends grâces et louanges pour tant de bienfaits que vous m'avez faits et que j'espère que vous me ferez. Je vous supplie par les mérites de votre

---

cinq ans plus tôt, qu'une de ses servantes était très vertueuse, « pure comme Notre-Dame » !

(1) Les procès d'Ignace à Alcala sont publiés tout au long dans IV, 1, 598-623 ; ils doivent être complétés par Pel, 57-63.

(2) IV, 1, 609-610.

passion de me donner grâce afin que je sache bien examiner ma conscience... Quand elle récite un Ave Maria, qu'elle prenne une respiration et contemple cette parole, puis *Ave Maria,* puis *gratia plena*... Et il lui dit de ne jurer en aucune manière ni de dire : « par mon salut, par ma vie » (1).

En tout cela, rien d'inquiétant, mais « plusieurs étaient agitées de diverses tentations : une femme par exemple qui, voulant se donner la discipline, ne pouvait le faire, comme si on lui retenait la main, et d'autres choses semblables » (2) que nous connaissons par les confidences d'Ignace et surtout par ses procès ; le vicaire ecclésiastique interroge celui-ci en prison, et Ignace ne fait aucune difficulté pour en convenir (3) :

« Question de l'interrogatoire : Parmi les personnes avec qui a eu rapport le dit Ignace, surtout parmi les femmes à qui il a donné son enseignement, le vicaire sait, a été informé et avisé que toutes, en général, ont coutume, après lui avoir parlé, de tomber en faiblesse et en évanouissement, comme si elles perdaient le sens et devenaient folles ; qu'il dise et déclare ce qui cause ces évanouissements et ces défaillances, et ce qui lui est arrivé à lui-même.

« Réponse d'Ignace : Cinq ou six femmes ont éprouvé

---

(1) IV, 1, 611.
(2) Pel, 57.
(3) IV, 1, 618-619

ces évanouissements, et la cause en était que, parce qu'elles adoptaient une vie meilleure et renonçaient à leurs habitudes coupables, les grandes tentations qui leur venaient soit du démon soit de leurs parents engendraient en elles une telle répugnance qu'elles en arrivaient à ces évanouissements; quant à lui, il les consolait quand il les voyait dans cet état, en leur disant de prendre courage dans leurs tentations et tourments, et en leur assurant que, si elles agissaient de cette manière, en moins de deux mois elle ne sentiraient plus de tentations; et s'il le disait, c'est parce que les tentations lui étaient bien connues par sa propre expérience, quoiqu'il n'ait jamais éprouvé ces évanouissements (1). »

A la vérité, c'est au moins bizarre ; et l'on comprendra — Ignace le comprenait tout le premier — que l'autorité ecclésiastique s'en soit émue, surtout quand on saura que ces femmes se roulaient sur le sol et vomissaient à plusieurs reprises, tant étaient grandes leurs souffrances ! Les inquisiteurs renvoyèrent Ignace avec une décision qui reconnaissait son innocence, mais en imposant à son zèle des restrictions. Il les remercia de leur bienveillance, tout en ne son-

(1) Les femmes tombaient par terre, vomissaient, se roulaient sur le sol : l'une d'elles passa par ces accidents plus de vingt fois, IV, 1, 615. RIBADENEIRA avait consigné dans son manuscrit de la *Vie d'Ignace* de violentes tentations que le démon avait infligé à celui-ci : il les a barrées ensuite, et elles ne sont pas mentionnées dans l'ouvrage imprimé, on ne sait pourquoi. *(Razon y fe)*.

geant plus qu'à se soustraire à leur juridiction, et sur le conseil de Fonseca, archevêque de Tolède, il partit pour l'université de Salamanque.

Celle-ci était à peine remise de formidables discussions qui avaient mis aux prises partisans et adversaires d'Érasme(1). Vers 1525, «l'Espagne savante et chrétienne avait adopté Érasme comme sien : « par exemple l'archevêque de Tolède Fonseca et son secrétaire Vergara, l'inquisiteur général Manrique et Luis Nunez Coronel, Luis Vives et bien d'autres. La plupart admirent en Érasme surtout le philologue, compilateur des Adages, traducteur de l'Iphigénie et d'Hécube, des opuscules moraux de Plutarque et de la Grammaire de Théodore de Gaza ; l'adversaire très ardent de la barbarie ; l'éducateur éminent, auteur de plans d'enseignement que seul surpasse Vivès, et de manuels élémentaires qui sont adoptés dans toutes les classes ; le savant helléniste, correcteur et traducteur du Nouveau Testament et de beaucoup d'œuvres

(1) L'histoire de l'influence d'Érasme en Espagne a été écrite par Menendez y Pelayo sur documents originaux, et pour ce motif garde une très grande valeur : *Historia de los heterodoxos,* t. II, l. IV, cap. I-III, p. 26-148. Je n'ai pu consulter l'ouvrage de Bonilla y san Martin sur Érasme en Espagne; quand M. Allen, en Angleterre, aura achevé de publier la correspondance d'Érasme on pourra écrire à nouveau toute l'histoire de cet épisode si suggestif.

des saints Pères, qui a bien mérité de l'érudition sacrée et profane pour ses gloses et ses commentaires ; le prosateur le plus souple et le plus fécond de cette époque. « Six ou sept mois auparavant, un admirateur passionné d'Érasme avait traduit en espagnol son *Enchiridion militis christiani* et du coup, avait porté sa réputation jusque dans les couvents de religieuses les plus reculés : l'Inquisiteur défendait d'écrire, et contre qui ? contre Érasme » (1).

Cependant la plupart des Dominicains, les Franciscains et en général ceux que leurs adversaires appelaient dédaigneusement les *frailes,* ne pouvaient pardonner à Érasme ses attaques contre les indulgences, l'invocation des saints, les cérémonies, jeûnes, etc., bref cet esprit frondeur qui refroidissait la dévotion et attiédissait la ferveur, comme Ignace en avait fait l'expérience (2). Malgré la défense de l'Inquisition, une

(1) Menendez y Pelayo, *op. cit.*, p. 44-45.

(2) Tous les historiens d'Ignace ont reproduit, après Ribadeneira, *Vie d'Ignace* en espagnol, l. I, cap. XIII et Ch, I, 33, l'épisode où Ignace essayant d'apprendre le latin, dans l'*Enchiridion militis christiani* d'Érasme, sent sa dévotion se refroidir et rejette le livre. Ce fut à Montaigu sans doute, auprès de Beda, qu'il acheva de se former son opinion sur l'humaniste : Ch, 1, 33, *Erasmi spiritu magis cognito*, et les Règles d'orthodoxie sont à la fois la critique d'Érasme et de certains alumbrados.

campagne violente fût menée contre Érasme, et le 1er mars 1527, s'ouvrirent des assemblées contradictoires pour juger sa doctrine : les discussions des 29 théologiens qu'avaient désignés les trois universités de Salamanque, Valladolid et Alcala tournèrent à la confusion des adversaires d'Érasme, et furent interrompues par une ordonnance de non-lieu à la fin de mai.

C'est le 20 juin qu'Ignace débarqua à Valladolid où il prit logement chez des partisans d'Érasme, puis il commença à enseigner la doctrine de ses « papiers » (1). Dix ou douze jours après sa venue, il est claustré au couvent des dominicains par le sous-prieur, Nicolas de Saint-Thomas (2) : « Aujourd'hui qu'il y a tant d'erreurs d'Érasme et de tant d'autres qui ont trompé le monde, vous ne voulez pas expliquer ce que vous dites? » (3). Au bachelier Frias, vicaire de l'évêque

(1) Pel, 63.

(2) Et non Pierre de Soto, comme on le dit ordinairement : ce que démentent les registres du couvent des dominicains de Salamanque. Menendez y Pelayo, *op. cit.*, 108, cite une lettre où l'on raconte qu'un prieur du sud de l'Espagne, fervent ami des manuscrits anciens, se lamente sur ce que les typographes et cacographes bouleversent tout, et annonce prophétiquement que les désordres causés par l'imprimerie augmenteront. Tous les moines s'indignent au seul nom d'Érasme dont aucune œuvre n'a jamais pénétré dans ce tabernacle de Cédar.

(3) Pel, 65.

de Salamanque, « le pèlerin donna tous ses papiers qui étaient les Exercices, pour qu'ils les examinassent » : interrogatoire serré, examen minutieux, emprisonnement rigoureux de vingt deux jours, enfin sentence de libération ; on lui défendait seulement de déterminer un point « qui s'y trouvait au début : quand une pensée est péché véniel, quand elle est péché mortel ». Cette restriction était trop gênante : « le pèlerin dit qu'il ferait tout ce que la sentence lui commandait tant qu'il se trouverait sous la juridiction de Salamanque, mais qu'il ne l'accepterait pas », et, dès lors, avec ses amis les humanistes, il organisa son départ pour Paris (1).

A première vue, on ne comprend pas qu'Ignace ait pu être ainsi solidarisé avec un écrivain dont il ne goûta jamais la doctrine théologique et dont il interdit même la lecture de tous les écrits littéraires après avoir constaté les conséquences désastreuses de ses moqueries. Comment associer l'auteur de l'*Éloge de la Folie* et celui qui a composé les *Règles pour sentir d'accord avec l'Église orthodoxe ?* Pourtant l'on peut s'expliquer les appréhensions des théologiens de Salamanque : qu'on relise à se sujet les remarques du manuel catholique d'histoire des religions *Christus :* ils établissent un parallèle entre Ignace et Luther :

(1) Pel, 66-71.

« Fils d'un même siècle, ils ont un principe commun, celui que beaucoup à leur époque réclamaient par réaction contre certaines tendances de l'époque précédente : c'est que la grâce n'est pas liée à telle ou telle pratique déterminée, ou, si l'on peut ainsi dire, à l'élément matériel des œuvres, sans préjudice, bien entendu, quand il s'agit d'Ignace, de ce qu'exige la doctrine catholique des sacrements.

Le moyen âge, assurément, n'avait pas ignoré que ce qui plaît à Dieu dans l'œuvre pie : ce n'est pas l'action en soi, mais l'intensité de l'amour qui l'anime. On ne peut nier cependant qu'il y ait eu parfois un attachement excessif au matériel de l'acte. L'importance attachée au moyen risquait d'étouffer la pensée de la fin, elle pouvait contredire pratiquement « la loi de liberté » proclamée par saint Paul, «*omnia vestra sunt*». Cette tendance alla jusqu'à l'hérésie..., mais ce littéralisme excessif n'est pas absent des meilleurs mystiques. Il semble qu'on en retrouve quelque chose jusque dans saint Bernard, quand il a l'air d'identifier la voie des conseils, c'est-à-dire, pratiquement, la voie monastique, avec la voie du salut. De même dans le monde franciscain : qu'on lise en ce genre l'opuscule de saint Bonaventure sur les *Sandales des apôtres*. Les controverses qui, si longtemps, ont divisé l'ordre séraphique, sur la façon d'entendre la pauvreté, ne s'inspiraient-elles pas du même littéralisme ? Prendre la lettre et oublier l'esprit, s'attacher au matériel de l'acte au risque de négliger l'âme, la tendance était assez forte pour qu'un jour ou l'autre se produisît une réaction » (1).

Cette réaction, elle porte un nom dans l'édition définitive des Exercices : c'est la théorie bien

(1) *Christus*, 1re édition, p. 900-901.

connue de « l'indifférence ». A Salamanque, Ignace ne se l'était pas encore définie, mais plus tard il devait provoquer des orages de la part de certains dominicains : l'humanisme chrétien devait être dissocié de la Réforme par Ignace et certaines pratiques monastiques du chœur et des pénitences seraient abandonnées par lui. Pour le moment, le résultat le plus immédiat, c'est qu'il ne pût assister au renouveau théologique qui s'annonçait à Salamanque et ailleurs (1). L'Espagne avait été la patrie de son âme et il y avait trouvé cette science infuse qui est consignée dans les Exercices et sans laquelle toutes les autres risquent de n'être que verbiage ; la France devait être la patrie de son intelligence et lui procurer cette science acquise sans laquelle beaucoup de ses dons surnaturels seraient restés méconnus et improductifs (2).

---

(1) De Scorraille. *François Suarez*, t. I, p. 67 et sq.

(2) Lettre bien connue, du 24 septembre 1539, I, 1, 148, où Ignace exhorte son frère à n'envoyer son neveu nulle part ailleurs qu'à Paris « parce que vous le mettrez en état d'acquérir en peu d'années ce qu'il n'obtiendrait qu'après beaucoup de temps dans toutes les autres ». Herman, s. j., *La pédagogie des jésuites au* XVI^e *siècle*, Louvain 1914, a étudié les rapports entre les méthodes d'enseignement de Paris et le Ratio studiorum, en particulier 1^re Partie, chap. 2, p. 57-77.

IV. — A la recherche de la « science acquise » : Paris

(2 Février 1528 - Avril 1535)

Même pour un ambassadeur vénitien qui avait parcouru l'Europe entière et séjourné dans toutes les capitales, Paris apparaissait en 1528 comme « une ville très belle, très grande, très riche, très prospère et très populeuse ; la seule, à mon jugement » — et c'est tout dire, car les patriciens des lagunes ont les premiers formulé l'adage nationaliste : *Siamo Veneziani, poi cristiani* — la seule qui peut se comparer à Venise ; mais elle est beaucoup plus populeuse, et renferme beaucoup plus de boutiques et de métiers que Venise. L'appréciation est significative sous la plume de ces ambassadeurs qui rédigent, au service de l'illustrissime Seigneurie, des rapports aussi minutieusement précis que ceux d'un consul anglais en Orient au XIX^e^ siècle. Ce même témoin ajoute : « J'y ai vu encore l'Université, qui compte un nombre infini d'étudiants. Si bien que Paris est la seule cité où la venue du roi avec toute sa cour ne produit pas plus d'impression qu'à l'ordinaire, et on ne sait même pas que la cour s'y trouve » : il pensait sans doute à Valladolid d'où il venait et qui se transformait en une

cité animée dès qu'arrivait le roi et sa suite » (1).

C'est aux collèges de Coqueret, de Montaigu et de Sainte-Barbe que se concentrait surtout et depuis longtemps la nombreuse colonie des étudiants espagnols (2). Ignace se dirigea tout droit vers Montaigu (3) où l'introduisaient les lettres de ses amis, les humanistes de Salamanque : là, il faillit, sans tarder, renouveler ses expériences décevantes : consolations illusoires qui détournent de l'étude, pauvreté trop absolue... Surtout, trois jeunes gens qui s'étaient décidés à suivre les Exercices sous sa conduite, changèrent radicalement de manière de vivre, mais ne parvinrent pas à persévérer, pas plus d'ailleurs que les premiers compagnons qu'il avait laissés en Espagne : l'Inquisiteur, maître Ori, se préoccupa

---

(1) Tommaseo, *Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au* XVI^e^ *siècle,* Paris 1838, t. I, p. 10.

(2) Godet, *La congrégation de Montaigu,* Paris 1912, parle surtout de Standonck ou de l'histoire extérieure du collège.

(3) J. Mathorez, Note sur la pénétration des Espagnols en France du XII^e^ au XVI^e^ siècle, *Bulletin hispanique,* 1922, t. 24, p. 41-66. Luis Vives est le plus célèbre de ces étudiants : il passa à Paris treize ans avant Ignace, mais celui-ci le retrouva à Bruges durant ses quêtes d'été. Luis Vivès est l'humaniste favori de Menendez y Pelayo. Bonilla y san Martin lui a consacré un ouvrage en 190 auquel la notice de Watson, *(Hispanic notes and Monographs,* IV, Oxford 1922), n'a rien ajouté.

de cette affaire, mais n'y donna pas suite. Dès lors, Ignace renonça, mais provisoirement seulement à cet apostolat direct « afin d'étudier avec plus de commodité » (1).

Je n'ai point à dire ici pour quels motifs Ignace apprécia si profondément « l'ordre et la manière de Paris » alors que tant de ses contemporains le critiquaient pour les études. « Les principales matières enseignées », dit un ambassadeur vénitien (2), « sont la théologie et les humanités dans toutes les trois langues, et d'excellents maîtres les professent avec grande promptitude et diligence. Il y a bien des philosophes, des médecins, des juristes, des canonistes et des mathématiciens ; mais, ou bien ils sont des espèces de surnuméraires, ou bien ils possèdent peu de science ». Des humanités, Ignace apprit — ou plutôt réapprit — l'indispensable, jusqu'au carême de 1533 où il passa la licence ès-arts ; puis il entreprit l'étude de la théologie tout en continuant ses études littéraires, mais il dut l'interrompre pour cause de maladie en avril 1535. Somme toute, il dut se contenter « d'une bonne moyenne » *(mediocres litteras)* en philosophie et théologie (3).

(1) Pel, 81.
(2) Tommaseo, *op. cit.*, p. 262.
(3) IV, 1, 110.

Il vécut cependant au milieu d'un cénacle extrêmement intéressant (1). Il n'était pas resté huit mois à Montaigu, probablement parce que le cours des arts y était moins bien enseigné que celui de la théologie, peut-être aussi parce que l'atmosphère intellectuelle y était beaucoup trop confinée ; et il était passé en octobre à la maison d'en face, le collège Sainte-Barbe, bien connue pour le libéralisme de ses opinions (2). C'est là qu'il s'attacha d'abord Le Fèvre et François

(1) Tant qu'Imbart de la Tour n'aura point publié le 4me tome de ses *Origines de la Réforme* sur Calvin il faut se contenter, pour fixer la physionomie ondoyante de cette époque, de la bibliographie de Renaudet, *Préréforme et humanisme* (l'ouvrage s'arrête à 1520) ou bien de Henri Hauser, *Sources de l'histoire de France,* t. VIII. Le même Henri Hauser a recueilli un excellent article « De l'humanisme et de la réforme en France » dans ses *Études sur la Réforme Française,* Paris 1909, et Abel Lefranc a condensé dans les préfaces de son édition de Rabelais, les meilleurs résultats de la *Revue du* XVIe *siècle* et du *Bulletin de la Société pour l'histoire du protestantisme français.*

(2) Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe,* tome I. Paris, 1860, reste indispensable. Noter p. 325-331 : Instruction pour l'établissement d'un collège dans le genre de Sainte Barbe ; bien des principes pédagogiques d'Ignace s'y trouvent. Plus en particulier, pour la grammaire et Mathurin Cordier, il convient de relire Buisson, *Sébastien Castellion,* t. I, p. 124-129 : on sait que cette monographie érudite a marqué un point de départ dans les études sur la Réforme (Paris 1892).

Xavier, puis tous ses autres compagnons. Il connut aussi plusieurs célébrités de l'époque : Frères Pierre Descornibus et Michel Foulon, mineurs ; F. Mathurin Orry, prieur du couvent des prêcheurs et les frères Thomas Laurency, Gilles Binet, Jehan Benoît, aussi dominicains, docteurs en la faculté de théologie ; Maître Le Picart, le collaborateur de Beda dans sa chasse contre les hérétiques ; Nicolas Psaume, le futur abbé de Saint-Paul et évêque de Verdun ; l'orientaliste Guillaume Postel, professeur au Collège de France, d'une imagination folle et d'un savoir disparate... Dans ce cercle, ce n'était pas le moins savant qui exerçait le moins d'influence : il avait une manière si particulière de redire les vérités les plus communes de la religion que les doctes s'en instruisaient et que les intelligences troublées retrouvaient la lumière : il réconcilia avec l'Inquisition beaucoup de ces sacramentaires qui troublèrent les années 1534-1535.

Milieu infiniment varié, où l'on rencontre toutes les espèces d'étudiants, depuis ceux qui comme Rabelais, « ont une défiance ironique des grandes chevauchées et rient des fous qui risquent leur peau pour faire du bruit » (1), ou,

(1) Lanson, *Histoire de la litt. française,* p. 250. Le *Pantagruel* de Rabelais parle d'un certain « frai Inigo », mais ce n'est pas d'Ignace qu'il doit s'agir : édition Lefranc, t. III, p. 88, note 131.

comme Marot, unissent à la verdeur de la poésie parisienne la nonchalance épicurienne de la Renaissance, jusqu'à ceux qui, avec Jean Major et Tateret, se perdent dans les subtilités du nominalisme, ou, à la suite de Calvin, s'essaient à constituer « une religion pour hommes seuls, une religion raisonnable, raisonnée, rationnelle » (1). Tous, les meilleurs comme les pires, sont guidés par deux passions : la passion des richesses, « bénéfices ou évêchés », et la passion des honneurs et des dignités.

J'ai dit : « même les meilleurs », et je pense à Le Fèvre et à François Xavier, pour qui fut perfectionnée la méthode des Exercices. Jusqu'à ce jour en effet, quand Ignace tentait une nouvelle conquête, il cherchait surtout à reconnaître, par derrière les « pensées propres » de celui qu'il abordait, les « pensées et mouvements » suggérées par les divers esprits (2) ; puis, hardiment il collaborait au travail intime de la grâce en « piquant la conscience de ceux qui allaient de péché mortel en péché mortel, par le remords et

(1) BRUNETIÈRE, *Discours de combat,* Nouvelle série L'œuvre de Calvin, p. 137. BOSSERT, *Calvin,* p. 53 dit que « Calvin est l'homme d'une seule idée et d'un seul livre Le livre, c'est la Bible ; l'idée, c'est la gloire de Dieu » curieuse identité de préoccupations avec celles d'Ignace

(2) 18.

par les reproches de la raison » (1) et en « donnant du courage et des forces à ceux qui se sont mis à servir Dieu en s'élevant du bien au mieux » (2) : de là ces « conversions brusques qui surprenaient tout le monde, et ceux-là mêmes qui en étaient le sujet à tel point que ces derniers, revenus à leurs occupations habituelles, éprouvaient de grandes difficultés à persévérer. Maintenant, il ne renonça pas sans doute à se faire l'auxiliaire visible de Dieu : par exemple, à Le Fèvre que tourmentaient les scrupules il apportait la paix de l'âme (3), et à François Xavier qui se laissait entraîner par la fascination de la bagatelle il rappelait avec une insistance lancinante le « *Quid prodest* » de l'Évangile (4) ; mais aussi il détachait peu à peu l'âme de toute « affection désordonnée » (5) afin qu'elle puisse se déterminer entièrement. C'est la considération de la fin dernière qui lui permit de sécher, pour

(1) 568.

(2) 569.

(3) F, 493-494.

(4) Le chapitre II de Bellesort, *Saint François Xavier*, p. 16-50, est excellent. Quand au « Quid prodest », on sait que Xavier recommandait plus tard au roi de Portugal de le méditer, mais il n'est rapporté expressément à la conversion de Xavier que par une tradition consignée en 1596 : T, 2, 139, note 4.

(5) 23.

ainsi dire, par la racine, les désirs inquiets de Le Fèvre et de François Xavier : « Je me réjouis beaucoup, écrivait un peu plus tard le premier aux jeunes étudiants de la Compagnie de Jésus à Paris, de ce que vous bénéficiez d'un si grand avantage par rapport à nous, ou tout au moins, par rapport à moi, en ce qu'avant de commencer vos études, vous ayez déterminé le but vers lequel vous dirigiez vos études » (1).

Ignace consacra près de cinq ans à pénétrer Le Fèvre de cette vérité fondamentale, et ne l'admit à la retraite qu'en hiver 1534 : Lainez avait fait les Exercices un peu auparavant et François Xavier devait s'y soumettre un peu après ; ainsi inaugurait-il par le dedans cette réforme que beaucoup ne tentaient que par le dehors et il ne tarda point à éprouver de nouveau les mêmes contradictions et à récolter les mêmes succès qu'autrefois, mais cette fois les contradictions furent éphémères et les succès durables. Un Espagnol qui devait plus tard, mais plus tard seulement, devenir un de ses collaborateurs les plus actifs lui disait bien en montrant le Nouveau Testament : « Je veux suivre ce livre ; de vous je ne sais où vous devez aller ; ne me faites plus de discours et ne vous mêlez plus de mes

(1) F, 103-104.

actions » (1). Mais entretemps d'autres étudiants s'unissaient à lui pour pratiquer un programme commun de perfection : « pendant un mois l'examen deux fois le jour ; confession et communion tous les huit jours ; une fois par jour contemplation, mi-partie en priant, mi-partie en contemplant ; rapports avec les gens les meilleurs et les plus spirituels, en s'écartant des autres qui vous contredisent » (2) et le 15 août 1534 prononçaient leurs vœux à Montmartre. Deux mois après, éclatait le scandale des placards et la répression terrible s'ensuivit dont l'écho parvint jusqu'en Espagne ; une fois de plus, Ignace était confondu avec les « mal sentants » (3) ; mais que lui importait maintenant puisqu'il avait fondé solidement le groupe de ceux qui comme lui se dévouaient au service du Roi éternel des siècles !

Pouvons-nous connaître le contenu du livret des Exercices à cette époque ? Oui, assurément, grâce à la découverte récente d'un manuscrit latin. Jusqu'alors, Ignace avait jeté sur des feuillets épars les notes que lui suggéraient l'esprit

(1) N, 1, 1-3.

(2) *Codex Reginensis*, II, 644.

(3) Xavier doit le défendre contre ses parents qui, à distance, confondent Ignace avec ceux que l'affaire des placards fait brûler sur la place Maubert en 1535 : X, 1, 204.

de Dieu et ses expériences. Basque de naissance et parlant basque (1), il écrit en un castillan grossier, incorrect et dense, où l'attention n'est excitée que de temps à autre par une certaine précision énergique avec laquelle il a frappé quelques idées en phrases concises et inoubliables : cette qualité est l'effet non pas de dons littéraires spéciaux, mais de cette faculté d'intuition avec laquelle il pénétrait les vérités de l'ordre moral (2). Un écrivain espagnol de premier mérite relève chez lui certains mots impropres ou inusités en espagnol, qui semblent inventés par un homme accommodant aux concepts de son esprit des mots latins en leur donnant une désinence espagnole (3). Orthographe anarchique comme chez tous ses contemporains, formes spéciales de style, par exemple emploi presque abusif des gérondifs qui donnent plus de rapidité à la phrase, et aide à ramasser devant les yeux tout l'ensemble de la pensée : « ceci n'étonnera pas chez un homme qui avait gravi les degrés les plus élevés de la prière, ceux où l'on contemple les

(1) II, 1277 corrigeant II, 179 cite deux expressions basques de la correspondance d'Ignace, M, 1, 197 et M, 5, 643.

(2) A, 1, 147-148.

(3) Cet écrivain est Ribadeneira, II, 179-180, qui donne en exemple dans 3, *illucidado*.

objets, non plus l'un après l'autre, mais tous ensemble en une seule intuition » (1).

Le manuscrit espagnol que nous possédons a été copié très tardivement par le secrétaire d'Ignace, entre octobre 1545 et mars 1547 (2), mais de très bonne heure il dut être traduit en latin pour les retraitants qui ne connaissaient pas l'espagnol. « Non seulement cette version est grossière et dépourvue d'élégance, mais elle sent extraordinairement l'espagnol. Personne ne sera surpris qu'on l'attribue à Ignace lui-même, car pour un soldat qui n'avait abordé l'étude du latin qu'à un âge avancé, c'était déjà un bel exploit d'avoir appris les règles difficiles des

(1) II, 184. On peut juger de cet embarras d'Ignace pour exprimer sa pensée par sa déposition au procès d'Alcala, IV, 1, 618-619. Comme on le voit encore dans certains brouillons des Constitutions. C, 303 sq., il ne se fatigue pas de corriger et de retoucher ses expressions, non point pour chercher des beautés littéraires — il n'y pensa jamais, — mais pour arriver à ce que ses paroles ne disent ni un peu plus ni un peu moins que ce qui est juste : A, 1, 150-151. Certains ont été si surpris de la perfection relative de certains passages, par exemple de la période de la 1re annotation, qu'ils ont voulu en faire honneur à un autre rédacteur qu'Ignace : ils proposent Polanco, mais celui-ci est entré dans la Compagnie cinq ans au moins après qu'ils ont été rédigés : II, 186.

(2) Ceci se prouve par l'examen de l'écriture de l'Autographe : II, 1276, p. 139-121. II, 161.

grammairiens et d'avoir su les observer ; et personne ne pourrait exiger de lui un style coulant et élégant (1) ».

De cette traduction que l'on appelle la *Versio prima,* il nous est parvenu divers exemplaires, et le plus ancien, celui dont nous parlons, date au plus tard de 1536 (2) : assurément il n'est pas complet, car il ne contient que ce qui était dicté au retraitant, mais à part cette restriction on ne voit pas pourquoi il ne correspondrait pas à la retraite qu'ont suivie Le Fèvre, Xavier et ensuite tous les premiers compagnons d'Ignace (3).

---

(1) II, 161.

(2) Découvert à la Bibliothèque Regina de Rome, de là son nom de *Codex Reginensis.* Il a été édité II, 624-648, mais les indications de II, 207-209 et II, 569-573, déjà corrigées II, 1280, p. 570, doivent être encore retouchées d'après les manuscrits du P. Tournier que reproduit T, 2, 87, note 2.

(3) Le P. Thurston, *The Month,* oct. 1923, tient cette opinion pour vraisemblable ; le P. Codina, *Beiträge zur Geschichte und Aszese des Exercitienbuches,* par Harrasser, Insbruck 1925, p. 30, en semble mécontent, mais du moment qu'on admet qu'Helyar n'a reçu que ce qui est donné au retraitant, et non ce qui est réservé au directeur, pourquoi ne serait-elle pas plus que vraisemblable ? Qu'il puisse y avoir une certaine confusion dans l'ordre des documents du *Codex Reginensis,* soit ; on peut à la rigueur expliquer l'omission de la *Contemplatio ad amorem* ou de certains mystères de la 2e semaine. Mais un fait reste sans explication dans l'hypothèse des éditeurs des *Monumenta :*

Très intéressant d'ailleurs pour ses variantes avec les éditions définitives.

Il est précédé par trois « préceptes utiles à ceux qui doivent entrer dans le stade des méditations spirituelles (1) ». Le premier demande qu'on « abandonne entre les mains de Dieu mémoire, intelligence, volonté et affection, bref l'âme toute entière et le corps avec tous ses membres et les autres biens » ; le second résume une dernière fois les considérations fondamentales par lesquelles le retraitant a été préparé à « l'indifférence envers les choses créées » ; le troisième rappelle qu'on doit faire confiance au directeur de la retraite sans condamner aussitôt une proposition malsonnante. Examen général, examen quotidien, et les cinq exercices de la première semaine. La seconde semaine commence par la vocation du Roi éternel : elle se continue par la contemplation de l'Incarnation

---

si le fondement avait eu dès lors (en 1534-1536) dans les Exercices le même relief que dans l'édition définitive, John Helyar n'en aurait pas de lui-même rabaissé l'importance : il ne l'aurait pas identifié à une simple annotation et placé entre celle qui demande au retraitant une grande générosité (5e annotation actuelle) et celle qui réclame de lui la disposition de juger en bonne part la proposition d'autrui (*Praesuppositum* qui suit actuellement le fondement).

(1) II, 624-625.

où l'on est invité, comme dans les Mystères dramatiques du temps, à considérer les trois personnes divines « qui regardent la terre par les fenêtres du ciel, ou qui sont assises sur le trône de la divine majesté (1) » ; la contemplation de la Nativité est suivie immédiatement par l'exercice des deux Étendards et celui des trois binaires d'hommes. Puis commence l'explication des trois modes d'élection auxquels sont entremêlés les trois degrés d'humilité et certaines règles du discernement des esprits. Contemplations de la Passion et de la Résurrection. Trois manières de prier. Résolutions après les Exercices. Du discernement des esprits. Examen particulier. Additions.

Ceux qui sont un peu familiarisés avec le texte classique des Exercices ne manqueront pas de noter tout ce qui manque à cette énumération, surtout en seconde semaine : mystères de la vie du Christ et théorie de l'élection. Mais que cela diffère déjà des Exercices tels que nous les entrevoyons à Alcala ! Il s'agit toujours, comme on l'a dit, « de mettre un homme, encore libre de disposer de sa vie et très bien doué pour l'apostolat, en état de discerner clairement et de suivre généreusement l'appel de Dieu... (2) ».

(1) II, 633-634.

(2) DE GRANDMAISON, *Recherches de science religieuse*, 1920,

Mais l'acquis en matière spirituelle n'est pas supposé très léger, et l'idée de la fin, affirmée au début, est redite avec insistance au moment capital de l'élection, établissant ainsi un lien solide entre les diverses pièces de la retraite et assurant à l'intelligence une plus entière sécurité.

On se tromperait grandement si l'on pensait que cette première édition satisferait Ignace — jamais celui-ci ne cessa de se corriger jusqu'à l'approbation définitive par le Saint-Siège en 1547. L'expérience lui apprit, par exemple, qu'il suffisait au retraitant d'apporter une grande libéralité d'âme sans qu'il détaillât son offrande, le don « de tout nous-mêmes tant à l'intérieur qu'à l'extérieur », bien loin d'être une Annotation préliminaire des Exercices en devint la conclusion dans la Contemplation *ad amorem*. La théorie de la fin et de l'indifférence fut remaniée et pénétra plus intimement l'ordonnance des Exercices (1).

Surtout un fait capital obligea Ignace à apporter de grands changements au livre des Exercices : Le Fèvre gagna à la Compagnie trois

p. 400 : dans l'ensemble je m'accorderais avec ce qu'il dit sauf que les Exercices, faits d'abord par Ignace, « soldat ignorant », ont été donnés d'abord à Le Fèvre et Xavier qu'on ne peut qualifier de débutants.

(1) Préludes de l'élection ; 3e mode.

nouveaux membres (1), et inaugura par là cet apostolat fécond des Exercices qui devint une des formes d'activité préférées par la Compagnie naissante. Dès lors, on devait pourvoir les Exercices d'une sorte de partie du maître pour les futurs directeurs de retraite et achever de leur donner une forme définitive. Ce dernier travail s'accomplit surtout en Italie. « Ignace, après avoir achevé ses études, réunit en un seul tout ces esquisses, il y ajouta beaucoup de points, il les ordonna (2). »

V. — Les œuvres de la Compagnie naissante en Italie : Venise, Rome

(1536-1541)

Ignace qui avait dû passer trois mois et plus en Espagne pour rétablir sa santé, eut le temps d'y donner les Exercices à quelques personnes, en particulier à son frère Martin Garcia ; puis il gagna le rendez-vous fixé pour s'embarquer vers

---

(1) X, 1, 122 : un Portugais, le médecin Serrao, fit aussi les Exercices avec Le Fèvre.

(2) « Post consummata studia congessit delibationes illas Exercitiorum primas, addidit multa, digessit omnia. » N, 4, 826.

la Terre sainte. Ses compagnons tardant, il commença son apostolat à Venise, ville merveilleuse de vie large et somptueuse, où confluaient de tous les points de l'Europe les personnages les plus remarquables.

«Peu d'autres cités d'Italie auraient pu lui offrir un champ plus vaste et plus noble d'activité. Sans doute il nourrissait l'intention de s'appliquer à l'étude privée de la théologie, mais il se proposait de ne pas moins donner satisfaction à l'ardeur intérieure dont il était embrasé pour aider les âmes. A Venise, les occasions ne manquaient pas de s'opposer aux novateurs cachés ou audacieusement découverts, et il pourrait facilement contracter amitié avec les nobles ecclésiastiques qui étaient désireux de perfection et de renouveau de vie chrétienne. Parmi ceux-ci, il y en avait de très grande renommée, comme Réginald Pole, Jean-Pierre Carafa,... et il ne semblait pas difficile de supposer qu'après avoir été attirés en de familières conversations, ils accepteraient de faire les Exercices où ils concevraient une plus grande ardeur pour le service divin (1). »

(1) T, 2, 86-87. Si persuadé que je sois des nombreuses transformations qu'Ignace apporta alors aux Exercices, je crois cependant qu'elles se rapportèrent surtout à l'ordonnance générale ou à la partie du maître : les détails ne furent guère modifiés que pour les harmoniser avec les besoins des nouveaux directeurs de retraites. La situation religieuse de l'Italie n'influa donc pas la rédaction des Exercices, alors qu'elle fut d'une importance extraordinaire pour les Constitutions du nouvel ordre : je le regrette un peu, parce que je ne puis ainsi exploiter le 1er tome de

A cette époque, Ignace était persuadé plus que jamais que « rien ne peut être plus utile que de se mettre pendant un mois aux exercices spirituels ». « Deux fois, trois fois, autant de fois que je le puis, pour le service de Dieu Notre-Seigneur, je vous le demande, écrit-il à son ancien confesseur de Paris (1) afin que dans la suite sa divine Majesté ne me reproche pas de ne point vous l'avoir demandé de toutes mes forces, car c'est ce que je puis sentir, penser et comprendre de meilleur en cette vie, aussi bien pour se perfectionner soi-même et porter des fruits, que pour aider et perfectionner beaucoup d'autres .»

En fait, cette conviction chaleureuse rencontra un écho parmi des hommes qui étaient souvent très occupés par leurs affaires et ne pouvaient consacrer qu'un temps limité à la prière (2). Jean Pierre Carafa, de la congrégation des théatins et plus tard pape sous le nom de Paul IV, se froissa de certains avis qu'Ignace lui donna à propos de la vie de ses clercs réguliers ; mais d'autres se mirent à l'école d'Ignace pour réformer leur vie : Pierre Contarini, neveu du célèbre cardinal, Gaspar de Dotti, auditeur du légat pon-

---

l'*Histoire* du P. Tacchi Venturi, si intéressant et si documenté.

(1) I, 1, 111-113.

(2) 20.

tifical, plusieurs Espagnols, un Anglais John Helyar. C'est ce dernier qui a transcrit l'exemplaire des Exercices qui a été analysé plus haut : le texte est perdu au milieu d'un farrago où voisinent des annotations sur la Genèse, des comptes d'hôtelier et de barbier, des traductions des Pères grecs, une lettre concernant des thèses disputées à Louvain, des citations sur l'oraison et un dystique grec en l'honneur d'Érasme (1) ! Image de la mêlée confuse de la Renaissance.

Les projets des associés d'Ignace commençaient à se réaliser : ils se retrouvent au complet le 8 janvier 1537 et obtiennent la bénédiction du Saint-Père. En mars la route de la Palestine étant fermée, tous se préparent au sacerdoce ; Ignace reçoit des faveurs spirituelles qui lui rappellent Manrèse, il est ordonné prêtre le 24 mai. De nouveau, il est dénoncé à l'Inquisition — c'est la septième fois — et il est absous le 13 octobre. Enfin, en novembre il entre à Rome avec Le Fèvre et Lainez : « Ici, la terre est stérile en bons fruits et féconde en mauvais. Je me donne tout entier à communiquer à d'autres les Exercices Spirituels aussi bien dans Rome qu'au dehors. Je le fais pour avoir quelques hommes instruits dans notre parti, je veux dire dans le

(1) II, 207-209.

parti de l'honneur et de la gloire de Dieu Notre-Seigneur ; car, après tout, nous n'avons pas d'autre but que la louange et le service de sa divine Majesté, et nous souhaitons de ne pas être autant contredits par le monde afin d'avoir plus de liberté pour prêcher la parole de Dieu » (1).

Le but n'a pas changé depuis sa conversion, mais l'expérience lui a appris à manier les esprits les plus distingués : Pierre Ortiz, l'agent de Charles-Quint, autrefois fort défiant, fait une retraite de quarante jours au mont Cassin et ne renonce à s'enrôler parmi ses compagnons qu'à cause de son embonpoint excessif ! Lazare Tolomei, ami de Vittoria Colonna et représentant de Sienne; le docteur Lopez, grand ami de Xavier ; le cardinal Contarini lui-même qui voulut transcrire de sa main une copie des Exercices ; Jeanne de Badajoz, demoiselle d'honneur de Jeanne d'Aragon. (2)

Encore une accusation auprès du délégué du Pape : elle émane de l'augustin Fra Agostino Piemontese et causa de pénibles amertumes aux « prêtres pèlerins », (3) puis la famine et des actes

(1) 19 décembre 1538. I, 1, 138.

(2) Pour tout ceci, T, 2, 115-121.

(3) T, 2, 153-178 le raconte tout au long. La lettre est publiée dans I, 1, 137. Ignace célébra sa première messe le jour de Noël, dix-huit mois après son ordination.

e dévouement. L'embarquement se fait toujours ttendre, et l'on ne peut rester ainsi dans l'ex- pectative : il faut prendre une décision. Durant e carême de 1539 les Pères délibèrent suivant la roisième méthode d'élection, (1) et de leurs ésolutions sort la Compagnie de Jésus qui est pprouvée de vive voix le 3 septembre 1539, et éfinitivement le 27 septembre 1540 : les Exer- ices y sont mentionnés parmi les œuvres de èle ordinaires (2).

C'est entre ces deux dernières dates, que se éveloppe un apostolat merveilleux : Broet éforme par les Exercices un monastère de ienne, et, avec Rodriguez, attire tant d'étudiants ans la maison de retraite que la population émeut et vient délivrer ces captifs ! (3) Strada évolutionne Montepulciano par ses prédications ubliques de première semaine ou de « purga- on » (4). Le Fèvre et Lainez, à Parme, provo- uent un tel engouement que « beaucoup de ceux

(1) C, 297-299.

(2) T, 1, 557. Minute du 3 septembre 1539 : « exercendo omines in meditationibus piis » ; Bulle du 27 septembre 40 : « fideles privatim ad bene beateque vivendum exhor- ndo et ad pias meditationes excitando ».

(3) T, 2, 217-219.

(4) T, 2, 223, 238 : l'éloquence de Strada est décrite par P. Couvillon qui l'entendit à Louvain en 1543 : T, 2, 3-414.

qui les ont reçus les expliquent à ceux qui ne les ont pas faits, l'un à dix, l'autre à quatorze personnes, et une fournée n'est pas plutôt finie qu'une autre commence : ainsi voyons-nous les fils de nos fils jusqu'à la troisième génération » (1).

Pour tous ces besoins nouveaux, Ignace est obligé de faire copier son exemplaire des Exercices. En 1539, de Sienne, Strada réclame « les règles de première, seconde et troisième semaine des Exercices, et d'autres choses nouvelles s'il y en a eu d'ajoutées » (2) et de Lisbonne, le 25 juillet 1540, François Xavier écrit : « Le roi a demandé de voir les Exercices : si vous le jugez bon, envoyez-moi une copie des passages corrigés » (3). On doit empêcher les prédicateurs bavards de tarir le goût spirituel par leurs considérations trop développées (4) ou les directeurs indiscrets de s'interposer entre l'âme et Dieu (5). Surtout il faut ordonner méthodiquement les divers exercices et les adapter à l'attitude du retraitant. De là des notes multipliées, des

(1) 25 mars 1540 : F, 22 et 2 juin 1540 : L, 1, 4. Mêmes succès de Le Fèvre à Plaisance en septembre 1540 : T, 2, 238-263.

(2) M, 1, 29.

(3) X, 1, 220.

(4) 3.

(5) 16.

retouches sans nombre qui transforment le petit livret en une sorte de guide de celui qui met en scène les divers mystères et qui initie le débutant à l'art délicat de diriger les âmes dans la consolation et la désolation (1).

Nous possédons un exemplaire des Exercices qui porte la date 1541 et qui est précédé de cette note manuscrite d'Ignace : « *Tous les Exercices brièvement en latin* » (2). « Brièvement », c'est bien cela : un résumé, et encore de ce résumé il faut détacher une sorte de préface qui contient les Annotations, le Fondement et les Examens, et un appendice où sont amassés des documents disparates : Mystères de la vie du Christ, Règles du discernement des esprits, de la distribution des aumônes, des scrupules et d'orthodoxie. Ce départ effectué, il nous reste un plan détaillé de l'expédition spirituelle qui permet toujours au directeur de reconnaître le chemin et qui parfois décrit certaines des étapes les plus importantes.

Pour tous les retraitants, qu'ils suivent ce programme en totalité ou seulement en partie, le

(1) De ce point de vue, on pourrait comparer les Exercices à ces livrets de mystère, tels que le livre de scène du *Mystère de la Passion* joué à Mons en 1501, édité par Cohen, Strasbourg, Publications de la Faculté des lettres, n° 23.

(2) II, 162-163 et II, 201.

terme inévitable c'est l'abandon total, la remise entre les mains de Dieu de « toute ma liberté, ma mémoire, mon entendement et ma volonté entière, avec tout ce que j'ai et ce que je possède » (1) : mais on pourrait l'avoir déjà atteint que les Exercices garderaient leur utilité, car le but de ceux-ci, c'est de nous aider à réaliser ce terme commun de la vie de tout chrétien, dans l'état ou le degré de perfection que Dieu veut actuellement de moi : les Exercices ne sont pas tant un manuel de perfection qu'un manuel d'élection, ils servent à « se vaincre soi-même et à régler sa vie sans aucune affection qui ne soit conforme à l'ordre » (2).

Il n'y a pas deux chemins vers ce but, il n'y en a qu'un, c'est l'imitation de Jésus-Christ ; il m'appelle, et à cet appel, je ne dois pas être « sourd, mais prompt et diligent » (3). Comment m'appelle-t-il ? A quoi m'appelle-t-il ? La contemplation de sa vie active, souffrante et glorieuse provoque en mon âme des alternatives variées de consolations et de désolations par lesquelles j'apprends à discerner cet objet ; et la résolution de suivre mon Roi en m'enrôlant sous sa banière plutôt que sous celle de Satan aide ma générosité à embrasser effectivement ce qu'il me propose.

(1) 334.
(2) 23.
(3) 127.

Ceci n'est possible que si j'ai d'abord éliminé en moi par les sacrements, et surtout par la confession générale à laquelle je me serai soigneusement préparé, les traces de mes fautes passées.

De là dérive l'ordonnance générale des Exercices. A la base, une disposition de volonté : la libéralité envers Dieu (1) et une conviction de l'intelligence : Dieu est ma fin, le reste n'est que moyen auquel je dois être « indifférent » (2). En fait, j'ai dévié de cette fin et je n'ai pas été indifférent à ces moyens : Première semaine, au terme de laquelle j'élimine *ex opere operato* les traces de mes péchés, et je me dispose à arracher *ex opere operantis* les racines de mes fautes, c'est-à-dire les affections désordonnées.

A ce moment, Jésus-Christ vient me convier à faire campagne sous son propre étendard contre mes affections désordonnées et à sa propre imitation : Seconde, troisième et quatrième semaine couronnées par la contemplation *ad amorem*. Mais en chemin surgissent les embûches de Satan qui veut m'attirer à sa suite, et soudain, sans que mon guide m'ait averti, mais au moment où celui-ci juge que j'y suis prêt, se pose la question cruciale de l'élection où je pourrai sonder effectivement mes dispositions et où je serai

(1) 6.
(2) 25-26.

moralement contraint à déduire les conséquences pratiques de mes résolutions théoriques. Dès lors, la retraite m'aidera à poser les premières pierres de l'édifice que je construirai ensuite, ma vie durant, en me souvenant que « l'amour doit être placé dans les œuvres plus que dans les paroles » (1).

Ceci, c'est en quelque sorte le schéma logique — d'une logique surnaturelle — que suivent les Exercices ; mais ceux-ci, on l'a assez vu déjà,ne sont pas que cela. Ils sont chair et vie, ils sont la vie même d'Ignace, bien plus ils sont l'expérience de la Compagnie naissante. Voilà la raison pour laquelle ils sont un document inappréciable d'histoire : l'enthousiasme chevaleresque et la raison organisatrice s'y font entendre aussi bien que la foi intacte des Basques et les préoccupations de l'homme de la Renaissance. Côte à côte voisinent les naïves inventions de la Légende dorée, les exigences précices de l'érudition biblique et les thèses abstruses des théologiens. A un autre point de vue, les parfaits qui « saisissent que Dieu est dans chaque créature par son essence, par sa présence et par sa puissance » (2) peuvent en profiter aussi bien que les « imparfaits » qui ne peuvent se hausser vers la divinité qu'au moyen des trois manières de prier.

(1) 330.
(2) 48.

« C'est la condition de tout art qu'il se survit à lui-même et coexiste avec ce qui lui succède. Pendant plus de soixante ans en Espagne s'élevèrent des édifices ogivaux — plus ou moins fleuris — à côté des premiers monuments de la Renaissance. Et, bien loin que le choc entre les deux styles ait été violent et qu'on puisse tracer au début la ligne qui les divise, nous voyons que le second apparaît timidement et comme à l'ombre du premier, en se combinant avec lui suivant des proportions diverses d'où résulte un mélange bigarré, mais qui ne manque pas d'originalité (1) ».

Ce qui, dans les Exercices de saint Ignace, augmente cette impression composite, c'est qu'il n'a point pris soin de limer son style et la composition de son livret : des documents de date et de provenance très diverses ont été ajustés bout à bout et sans souci d'en accorder tous les détails. Ainsi s'explique l'étonnante variété d'interprétations qui ont été données : école de la volonté, guide vers l'union divine, déduction logique,... tous ces aspects sont vrais pourvu qu'ils ne s'excluent pas et se réconcilient dans la personnalité et dans l'œuvre d'Ignace, tout comme dans le style « plateresque » de la Castille l'on peut reconnaître et l'ogive du moyen âge et les colonnes gréco-romaines de Vitruve et la riche décoration des conquistadors enrichis (2).

(1) Menendez y Pelayo. *Historia de las Ideas esteticas en Espana,* Madrid 1884, t. II, vol. II, 547-548.

(2) *ibid.*

CHAPITRE II

Le généralat d'Ignace

(1540-1556)

La Compagnie de Jésus, dès sa naissance, se donna pour général celui qui avait rassemblé ses premiers membres et leur avait inspiré un idéal commun à l'aide des Exercices Spirituels. Le généralat d'Ignace peut se diviser en deux parties fort différentes et dont l'année 1547 marque à peu près la division. Durant les premiers temps — et c'est d'eux que nous laisse un portrait vivant « l'Examen premier et général que l'on doit proposer à tous ceux qui veulent entrer dans la Compagnie » (1) — des développements inattendus portent jusqu'aux extrémités du monde connu les travaux des premiers compagnons d'Ignace et de leurs associés ; durant la seconde, — et elle se résume dans les « Constitutions de la Compagnie de Jésus » — le nouvel Ordre se constitue et adopte ses lignes définitives d'action.

A ce double travail, les Exercices Spirituels restent associés assez étroitement en ce sens qu'ils demeurent la source d'où découle la vie spiri-

(1) C, 3.

tuelle de la majorité des jésuites, mais ils cessent de traduire toute l'activité de la Compagnie, et leur rôle est partiellement éclipsé par d'autres ministères apostoliques (1). En même temps, ils connaissent une fois de plus et avec une insistance marquée, les honorables difficultés de la persécution ; l'approbation pontificale de 1547 ne suspend que pour un moment ces critiques et ces défiances.

I. — La « pêche » des candidats à la Compagnie et les grands directeurs de retraite

Le phénomène le plus étrange de la Compagnie naissante, c'est peut-être son rapide accroissement, au moment où elle ne possédait ni Constitutions approuvées, ni règles déterminées, mais uniquement une Bulle de fondation. Comment s'aggrégea-t-elle en si peu de temps tant d'excellents sujets et comment sut-elle les maintenir dans ses cadres si débiles ? Ce fut par les Exercices.

Ignace et ses compagnons, bien que désireux d'augmenter leur nombre, ne voulaient point inviter expressément

(1) C, 47.

quelqu'un à embrasser leur manière de vivre ; toute leur industrie se réduisait à découvrir des personnes de qui l'on espérât qu'elles pourraient sérieusement progresser dans la voie de la perfection. On leur persuadait de se retirer pour faire les Exercices, manière de s'éloigner du monde assurément sainte, mais quelque peu insolite et convenant plutôt, semble-t-il, à des anachorètes. Mais là, à la lumière des principes divins, la grâce spéciale du Seigneur faisait voir le *pro* et le *contra* des divers partis, et elle inclinait puissamment les natures généreuses à choisir avec magnanimité ce qui est meilleur en soi. Ignace pensait qu'une fois isolés du commerce du monde, elles seraient conduites ainsi vers Dieu, quel que fût le motif initial de leur démarche : volonté sincère de chercher Dieu, simple désir de se délivrer de la pieuse insistance d'une invitation courtoisement pressante, ou encore pure curiosité qui n'implique aucunement la pensée de renoncer au monde (1).

Les premiers Pères avaient bien conscience de l'efficacité de cet instrument et, le 4 mai 1541, imposaient à tous les candidats qui se présentaient de faire « les Exercices pendant un mois exactement, ou bien chaque jour en prenant une ou plusieurs heures » (2). Le Général de l'ordre naissant n'était pas encore élu et l'on décidait que « la Compagnie, ou quelqu'un d'entre elle sur son ordre tiendrait conversation avec eux pendant l'espace d'un mois environ, un peu plus

(1) T, 2, 382.
(2) C, 304.

ou un peu moins, dans des Exercices ou communications spirituelles, afin de connaître d'une certaine manière leur nature ou leur constance, leur caractère, leurs inclinations et toute leur vocation ». S'ils sont trop jeunes « il suffira de les instruire sur les commandements, les péchés mortels et les autres fondements de notre sainte foi » (1). Tous ceux que l'on gagnait de cette manière n'étaient pas définitivement admis, et Ignace admettait qu'en certains cas, sur soixante « scolastiques » il n'en restât qu'une vingtaine (2), mais du moins ce premier triage éliminait-il d'emblée les indignes.

De ces « captures », l'histoire de la Compagnie naissante nous a laissé bien des récits, et tout d'abord du propre neveu d'Ignace, Émilien, qui vint à Rome en automne 1541 pour y chercher fortune et qui, après les Exercices, se décide pour la Compagnie (3). L'une des plus plaisantes est assurément celle du P. des Freux ou, en latin, Frusius, que l'ambition avait amené lui aussi de Chartres à Rome (4) :

« Je ne rougirai point de raconter qu'étant sur mes anciennes folâtreries de courtisan, n'ayant rien de moins en

(1) C, 307.
(2) *Lettre à Simon Rodriguez,* I, 1.
(3) Ch, 1, 97.
(4) *Études religieuses,* 5 décembre 1906, t. 109, p. 660.

tête que de devenir ce que je suis devenu, le seul nom de Théatin (1) — on confondit alors, et longtemps encore, les premiers jésuites avec les clercs réguliers de Gaétan de Thienne — qui, pour lors était le bouquet qu'on nous mettait sur l'oreille, me semblait valoir autant que cafard, et ne pouvait me tenir de donner des atteintes avec mes compagnons aux nôtres et les becqueter, quand j'en rencontrais chez le cardinal de Carpi qui pour lors était notre protecteur et mon maître. Mais sitôt que j'eus goûté un peu de l'entretien de Le Fèvre et de Lainez, et fus amorcé des discours que faisait Ignace en tel quel langage recousu de diverses pièces, je me rendis à leur merci et me jetai entre leurs bras, épousant si bien leur parti que depuis l'ayant soutenu à cor et à cri, parmi la grosse foule de nos adversaires, j'ai fait enfin dire de moi : Leur persécuteur s'est fait leur propagandiste. *Ecce quos persequebatur, eos hic annunciat.* »

Un des tout premiers exemples des « stratagèmes jésuitiques », et dont la victime ne semble pas garder rancune ! Ignace fut trop absorbé par ses occupations de général pour se livrer lui-même à ces entreprises délicates : il se contentait

(1) En Espagne aussi, on confondit les jésuites avec les clercs réguliers de saint Gaétan de Thienne et du cardinal Caraffa : ce dernier, avant et après qu'il fut devenu Paul IV, voulut la fusion des deux ordres. Ignace résista à ses instances ; MANARE, *De rebus S. J. Commentarius*, Florence 1886, p. 123-124 résume bien les raisons pour lesquelles le fondateur de la Compagnie refusait : Paul IV lui en voulut toujours.

de surveiller la tactique de ceux qui le secondaient. Entre 1542 et 1545, celui qui excellait le plus à travailler ainsi sous ses ordres, était le P. Salmeron, mais des missions pontificales, le concile de Trente et le gouvernement de la province d'Italie l'écartèrent de cet apostolat de confiance (1). Ce fut surtout le P. Domenech qui prit sa succession à Rome, mais il ne parvint pas du premier coup à composer ce « tel quel langage recousu de diverses pièces » dont parle des Freux. Témoin la jolie comédie que nous raconte Nadal (2) : celui-ci avait connu à Alcala et à Paris, Ignace et ses compagnons, mais il avait refusé de les suivre. Puis il avait traîné à Majorque une vie languissante jusqu'au jour où il apprit les premiers travaux de ceux dont il avait suspecté l'orthodoxie : « Je m'éveillai comme d'un long sommeil, et je me souvins d'Ignace et de mes rapports avec lui ; je fus extrêmement ému et je m'écriai en frappant du poing sur la table : C'est donc quelque chose

(1) *Vie du P. Salmeron,* à la suite de la *Vie du P. Lainez,* par Boero, traduction de de Coppier, Desclée 1894, p. 245-247.

(2) Nadal a écrit son *Histoire,* N, 1, 1-25 qui peut être complétée par le *Récit d'un compagnon,* N, 1, 26-46 : cf. aussi A, 1, 212-216. Nadal tenait les idées de Raymond Lulle, majorquin comme lui.

de sérieux, et je me décidai sur le champ à partir pour Rome. » Il y arrive le 10 octobre 1545 et va droit au P. Domenech : « Celui-ci me conduit au P. Ignace et lui dit que je venais à cause de lui. Cette parole me déplut et je le laissai voir ; Ignace parut un peu ému, mais se contenta de me souhaiter bon accueil. Aussitôt ce bon Père Domenech fait venir un aide, il m'accompagne à l'hôtel pour reprendre le mulet et le bagage ; de là il m'emmène pour m'enfermer dans les Exercices, avant même que j'aie eu le temps de contempler le soleil de Rome. C'était tout simple, c'était tout naturel ; ce bon Père m'avait déjà repéré ; pour lui, j'étais déjà Théatin, *Facilitas scilicet et bonitas huius Patris me totum iam notaverat, iam fecerat Theatinum.* » Heureusement, un compatriote passe juste à point et « le poisson échappe à l'hameçon ». Pas pour longtemps : trente jours de dissipations, et l'ennui recommence et la neurasthénie aigue. Nadal s'en ouvre — l'imprudent — à Ignace, et ce qui devait arriver arrive ; on l'isole, et le P. Domenech triomphant vient lui donner les premiers points de méditation : « Si Dieu ne l'appelle pas, avait dit Ignace à Domenech, il perdra la tête et deviendra fou ; regardez ses yeux et voyez comme ils sont pleins de mélancolie ». C'est Nadal qui nous raconte tous ces détails ; après une retraite tourmentée, il découvre la vocation qu'il ne vou-

lait pas voir et devient l'un des plus fidèles collaborateurs d'Ignace.

Le livre des Exercices n'exclut pas la bonne humeur pas plus que le soleil et les fleurs quand ils peuvent servir au retraitant ; soyons pourtant sérieux et constatons une bonne fois que, originairement et en première ligne, ils ne sont pas un manuel de méditations ni même un procédé de perfectionnement, mais d'abord et avant tout, un moyen de connaître sa vocation et de s'y déterminer. On conçoit donc aisément : tout d'abord, que cette recherche engendre dans l'âme de nombreuses fluctuations ; et ensuite, que la direction du retraitant exige chez le directeur un discernement des esprits remarquable Peu des premiers jésuites possédèrent ce don indispensable pour les retraites d'élection, et ils furent rapidement accaparés par d'autres besognes. Voici ce qu'en pensait Ignace à la fin de sa vie : « Le premier rang revenait en cela au P. Le Fèvre, le second à Salmeron, et ensuite venaient François de Villanova et Jérôme Domenech. Strada donnait bien ceux de la première semaine » (1).

Nous avons vu Domenech à l'œuvre ; de Salmeron, nous n'ajouterons que ce renseignement, c'est que vers cette époque il essaya une para-

(1) IV, 1, 263.

phrase latine des Exercices (1). Les exercices de première semaine tels que les donnait Strada n'étaient qu'une application, une sorte de décalque de l'original pour personnes occupées et moins douées : et c'est sous cette forme que s'exerça surtout l'apostolat des premiers jésuites, même celui du plus « spirituel » de tous, du bienheureux Le Fèvre.

De celui-ci, nous devrions parler longuement si nous voulions étudier l'art consommé avec lequel il sut traiter avec le prochain : « Au sujet du discernement et du jugement des mauvais esprits, ou bien pour sentir ce qui a trait à moi ou à Dieu ou au prochain, jamais Dieu n'a permis que je sois trompé — autant que je puis en juger, — mais toujours les illustrations du Saint-Esprit et des saints anges venaient me délivrer de l'incertitude au moment opportun... (2). Et de fait son *Mémorial* nous révèle une connaissance approfondie du monde surnaturel. En 1543 et 1544, il séjourna chez les chartreux de Cologne et leur laissa une copie des « Exercices dont il usait habituellement pour instruire les autres et les introduire par la main *(manuducen-*

(1) II, 203-204. Espérons que le P. Tacchi Venturi nous révélera plus complètement l'activité de Salmeron en Italie.

(2) F, 495.

dos) dans la vie spirituelle » : cette copie ou une transcription de cette copie nous est parvenue (1).

Puisque nous mentionnons Le Fèvre, nous devrions dire un mot des autres fondateurs de la Compagnie. François Xavier partit très tôt pour les Indes où il n'eût que rarement l'occasion de donner les Exercices ; Lainez, souvent malade, fut accaparé par les études théologiques et les charges de l'ordre. De Simon Rodriguez, il ne faut pas trop parler : le contact de la cour de Portugal lui fut rapidement funeste, et les Règles qu'il donna à la communauté naissante de Coïmbre en 1545 témoignent plutôt de la préoccupation d'organiser la vie de religion que de l'utilisation des Exercices. Le Jay et Broet travaillèrent honorablement et consciencieusement, sans toujours récolter les succès que leur zèle espérait.

Reste un dernier nom, parmi ceux qu'Ignace énumérait, et celui-là est vraiment bien curieux : Villanova ! (2)

Fils de très humbles paysans, ne payant aucunement de mine, rustique, d'aspect misérable et de corps chétif, le visage bronzé ; peu doué pour l'étude et dépourvu d'instruction (il savait lire et écrire), vil et méprisable aux yeux des hommes, il était sacristain dans un petit village, mais son curé reconnaissait en lui deux qualités éminentes : un

(1) *Codex Fabri,* décrit II, 567-569 et publié II, 579-623.
(2) A, 1, 259-265.

jugement éminent et une grande force de volonté, si bien qu'il l'envoya défendre un procès à Rome. Il y rencontra Ignace, et, malgré de très vives répugnances, il fit les Exercices sous la direction de Salmeron.

C'était en 1541 : le noviciat ne dura pas deux mois ; on dut l'envoyer à Coïmbre pour y refaire sa santé ; Simon Rodriguez ne put que lui faire rejoindre aussitôt son pays natal, et dès lors, sans plus ample formation, il commença un apostolat d'une fécondité incroyable.

Quatre noms marquent les débuts de la Compagnie en Espagne : le premier est celui d'Araoz, parent d'Ignace, qui se conquit rapidement à la cour une réputation méritée par ses dons d'orateur et le charme de sa compagnie ; le second, Le Fèvre, y passe à deux reprises et gagne des disciples nombreux par l'aménité de sa direction spirituelle ; le troisième est François de Borgia, l'homme d'État à la religion monacale ; le quatrième, Villanova, est obscur et ignoré et c'est ce dernier que l'on doit considérer comme le fondateur de la province espagnole. Araoz devient trop vite l'ami du tout-puissant confident de Philippe II, Ruy Gomez ; Le Fèvre se voit condamné par l'obéissance à une vie errante où il ne peut que semer sans récolter, et Dieu lui demande à deux reprises le sacrifice de quitter l'Espagne ; François de Borgia en impose à tous par sa grandeur d'âme et devient en quelque

sorte « la tête de loup » que promènent partout les jésuites afin de se défendre contre leurs ennemis jusqu'au jour ou un décret de l'Inquisition et la disgrâce du roi le contraignent à fuir du Portugal à Rome. Seul, Villanova demeure au poste d'Alcala, de 1543 à 1557, et nous connaissons son apostolat bien plus par les innombrables retraitants qu'il a dirigés que par des écrits où il aurait consigné ses directions spirituelles.

En 1541, Le Fèvre arriva en Espagne, à la suite d'Ortiz ; il ne restait pour ainsi dire aucun vestige des soupçons qui s'étaient élevés autrefois contre Ignace : celui-ci avait été profondément oublié. Aussi l'apostolat de Le Fèvre se développe sans encombre : « Il y en a tant qui désirent faire les Exercices, que, même, s'il y avait dix Pères, on ne pourrait satisfaire à tous » (1). Ceci est vrai de la cour, mais Villanova, en 1543, l'expérimente aussi à Alcala. En 1545, Araoz et Le Fèvre reparaissent à Valladolid. Le premier écrit au mois de mars : « Un cavalier de mes amis me dit qu'on parle beaucoup de nous en bien, parce que l'on a été, semble-t-il, notablement ému par nos sermons. Quelques-uns nous appellent les iniguistes (dis-

(1) IV, 1, 230-237.

ciples d'Inigo ou Ignace), d'austre papistes, d'autres apôtres, d'autres théatins et réformés. Maître Le Fèvre a confessé et réconcilié plus de quinze dames, sans compter d'autres personnes du palais et du dehors. Il faut louer Notre-Seigneur de la confiance que l'on a en la Compagnie en cette cour. Le bon docteur Ortiz l'a louée et ne cesse pas d'en dire du bien. » (1) Le Fèvre est moins confiant : « Jusqu'ici il ne s'est produit aucune contradiction parce que nous n'avons point fait d'œuvre pour laquelle nous puissions être contredits. Pourtant, déjà, un prédicateur a dit en chaire qu'il fallait se garder de ceux qui se glissent dans les maisons pour charger les femmes de scrupules : je crains que ce ne soit dit à notre adresse. Autre signe, et plus mauvais : quelques-uns nous reprochent d'être papistes » (2).

L'Inquisition commence à se rappeler les incidents d'autrefois, mais c'est pour les minimiser, prétend Araoz : « Pour savoir combien les chefs de l'Inquisition nous aiment et nous traitent avec considération, on ne peut rien dire de plus sinon qu'ils semblent avoir pour nous les sentiments du docteur Ortiz au sujet de la Compagnie. Le plus âgé des Inquisiteurs, à qui, sur ses instances,

(1) M, 1, 212.
(2) F, 324.

nous avons enseigné quelques dévotions, m'a dit que jamais à l'Inquisition il n'y avait eu contre maître Ignace plus qu'un soupçon ordinaire. » (1) Pourtant quelques-uns rient sous cape de cette naïveté et colportent partout une plaisanterie au sujet d'une certaine herbe magique que posséderaient les Pères contre les tentations impures (2). Pendant l'automne de 1545, les fruits du ministère sont si grands que Le Fèvre s'écrie qu'ils ne peuvent être dus qu'aux tribulations supportées autrefois par Ignace (3).

Or, à la fin de 1545, Le Fèvre parti, Araoz commence à visiter les premiers collèges ou séminaires de la Compagnie, et, le 26 janvier 1546, il rencontre à Valence le bon, le doux, le saint évêque Thomas de Villeneuve qui lui expose « en une longue et ardente conversation », avec des entrailles de père, les préventions qu'on commence à avoir contre la Compagnie « non point à cause des personnes et de leur conduite où il n'y a que sujet d'édification », mais à cause de leur manière d'agir.

Nous connaissons les détails de cette entrevue par une lettre émue (4) qu'adressa Araoz en

(1) M, 1, 225.
(2) A, 1, 251.
(3) Ch, 1, 163.
(4) M, I, 256.

toute hâte à Ignace, et l'on y note bien des détails intéressants. « Nous voulons réformer le monde en errant de tout côté, à la manière de ces moines gyrovagues dont parle saint Jérome, sans clôture, sans couvent. Nous sommes très jeunes et pourtant nous entrons souvent dans les maisons et nous nous entretenons avec les femmes de telle sorte que plus rien ne se fait sans notre avis » : ainsi Rojas, un nouvel arrivé, ainsi « maître Inigo à qui on avait reproché la même chose lorsqu'il était en Espagne ».

Et puis qu'est-ce que ce secret « qui ne doit pas se donner à tous, sous prétexte qu'on ne livre pas les perles aux pourceaux? Nous défendons aux gens de parler de ce que nous leur enseignons. A tous sans distinction, nous apprenons à prier et à méditer, et par là nous plaçons la fin dans la méditation plus que dans l'action, alors que nous devrions enseigner au tisserand l'art de faire manœuvrer sa navette, etc. Toutes ces conversations engendrent le scandale, et, surtout, le fait d'imposer le silence et le secret, car cela touche à l'illuminisme ». Le grand mot est prononcé : « *alumbrado* » ; il avait été dit d'Ignace, il sera redit des Exercices pendant un demi-siècle et plus.

D'ailleurs saint Thomas de Villeneuve conclut plutôt par une approbation de ceux-ci : « il a vu les Exercices, et, à lui personnellement, ils

paraissent bons, mais ils ne sont destinés qu'à très peu de gens », et Araoz sort content de l'entrevue ! « Je répondis à tous les points particuliers et je lui dis que je m'arrêterais à Valence autant de temps que Sa Seigneurie le voudrait pour un examen ou une enquête. Je la suppliai de nous donner son appui si elle reconnaissait que nous étions dans le vrai et de nous infliger un châtiment si nous étions en faute. Je rends grâce à Notre-Seigneur, parce qu'il me semble qu'après beaucoup de paroles il changea d'avis et il m'assura qu'il n'était pas nécessaire de faire arrêt plus prolongé à Valence. Il avait dit cela pour savoir ce qui en était, et, si les reproches étaient fondés, afin d'y porter remède, ou s'ils ne l'étaient pas, pour faire cesser les soupçons. Il dilata beaucoup ses entrailles de père, en disant qu'il nous favoriserait si nous prenions le chemin tel que nous le lui disions, etc., et enfin, c'est avec beaucoup d'affection qu'il nous donna congé. » S. Thomas tint parole et favorisa toujours la Compagnie, mais si un saint ne laissait pas d'être mal impressionné au premier abord par les pratiques de la Compagnie naissante, pouvons-nous nous étonner que d'autres ou moins saints ou moins bien disposés ou moins bien informés ne se scandalisent de cette nouvelle espèce de religieux, inouie jusque-là en Espagne, qui ne possédait même pas de Constitutions et

se mêlait de réformer tous les autres sans tenir assez compte de ses propres défaillances. L'attaque, pressentie en 1546, se produisit à Tolède en 1547 et elle fut parée grâce à la puissante intervention de saint François de Borgia, mais pour un temps seulement : du moins, amena-t-elle une modification sensible des Exercices et elle provoqua par un contrecoup heureux l'approbation pontificale grâce à laquelle le livre put échapper à la condamnation formelle de l'Index espagnol de 1559.

II. — Attaques contre les Exercices en Espagne : remaniements du texte et approbation pontificale en 1548

Nous ne possédons plus la lettre où le P. Villanova raconte les événements à François de Borgia, mais nous sommes très assurés au sujet de ce qu'elle contenait en substance et ces indications fragmentaires s'éclairent par tous les faits qui ont suivi ou précédé cette vive controverse.

Rappelons d'abord d'un mot le point où en est la lutte contre l'illuminisme. Nous l'avons vu naître à peu près au moment où Ignace étudiait à Alcala ; les années qui ont suivi son départ

d'Espagne furent marquées par les rigueurs de l'Inquisition de Tolède contre les « *alumbrados* », surtout entre 1529 et 1532. Ceux-ci se divisent en deux groupes : les uns sont à proprement parler des « *dejados* » ou « abandonnés » qui voulaient qu'on soit complètement indifférent au sujet des choses sensibles et que la volonté se conforme en tout au bon plaisir de Dieu « même s'il commande quelque chose de moralement coupable » (1) ; les autres « *recogidos* » ou « adonnés au recueillement » exaltaient la prière mentale au point qu'on les accusait de négliger les jeûnes prescrits afin de mieux faire oraison, de refuser d'assister à la messe pour rester plus recueillis et de considérer les cérémonies extérieures comme une distraction de la contemplation (2).

De même qu'autrefois les dominicains s'étaient partagés en deux camps au sujet de la béate de Piedrahita, simple tertiaire de village, qui figure

---

(1) Col, 7 : Pedro de Alcara et Isabelle de la Croix dont le procès a été partiellement publié par Serrano y Sanz dans *Revista de Archivos*, 1903.

(2) Col, 7 : Françoise Hernandez et fray François Ortiz furent jugés en 1532 ; Maria de Cazalla en 1534. Cf. Boehmer, *Franzisca Hernandez und Frai Francisco Ortiz*, Leipzig 1865. — Serrano y Sanz, *Revista de Archivos*, 1601 : procès du célèbre humaniste Jean de Vergara, et *Boletin de la Real Academia de la Historia*, 1902 : procès de Medrano.

comme sainte dans certaines chroniques dominicaines, malgré les défenses du Provincial d'Espagne et du Général Cajétan, et dont on raconte qu'elle réussit à réunir de trois cents à quatre cents jeunes filles dans une sorte de béguinage (1) ; de même les « *dejados* » furent défendus par plusieurs franciscains, mais leur Général François de Quinones, tout en croyant à la sainteté de Francisco Hernandez, le leur interdit ainsi que, semble-t-il, celui qui devint le pape Adrien VI ; la doctrine des « *recogidos* » fut professée par un plus grand nombre d'adeptes, surtout parmi les couvents de franciscains, et en particulier à Pastrana où certains parents du dominicain Melchior Cano prirent parti pour ou contre eux (2).

Parmi les ouvrages que prisaient le plus les « *alumbrados* », se trouvaient *La lumière de l'âme,* de fray Juan DE CAZALLA, l'*Art de servir Dieu,* de fray Alonso DE MADRID, et surtout le troisième *Abécédaire* de fray Francisco DE OSUNA qui fut si goûté plus tard par sainte Thérèse (3). Ce der-

(1) Un « beatorio » : Col. 9-10.

(2) Col, 9 : quelques auteurs paraissent limiter le titre de « alumbrados » à ceux qui enseignèrent le «dejamiento», mais les documents du Saint-Office montrent qu'il suffisait d'une erreur ou illusion spirituelle, de n'importe quelle espèce, pour être qualifié d'alumbrado.

(3) HOORNAERT, *Sainte Thérèse écrivain,* p. 83. Les deux

nier ouvrage ne fut pas condamné par l'Inquisition espagnole, et c'est étonnant, car il donne plus occasion à l'erreur que d'autres livres prohibés : il enseigne une contemplation pure de Dieu sans distraction, sans phantasme, sans mélange de choses sensibles, et, en apparence, sans pensée (1) ; c'est à son sujet que saint Jean d'Avila, si sévère pour le quiétisme du « *dejamiento* », se contentait de cette réserve : « On ne doit pas le laisser lire à tous indistinctement, car il leur ferait mal ; il demande de laisser de côté toute pensée, et ceci ne convient pas à tous » (2).

---

derniers ont été réédités par Mir dans la *Nueva Bibliotheca de Autores Espanolas,* Bailly Baillière, Madrid.

(1) Cf. *Troisième Abécédaire,* tract. 21, cap. V.

(2) *Epistolario,* édit. Rivadeneira, p. 324. L'histoire des relations du bienheureux Jean d'Avila avec la Compagnie n'a pas été écrite, et c'est regrettable : on y verrait qu'Ignace goûtait fort l'esprit d'Avila et Polanco le jugeait identique à celui de la Compagnie, quant au fond, tout en redoutant certaines singularités. Beaucoup de ses disciples devinrent jésuites, entre autres Loarte qui exerça une grande influence sur la spiritualité de la Compagnie : un *Thesaurus spiritualis in usum S. J. alumnorum,* Dillingen 1573, contient des Documenta quaedam P. D. Loarte, pro quavis meditatione seu oratione, traduits d'italien en latin : CBE, 92, 20. Nadal juge que Loarte « tenait dans le siècle la même oraison que dans la Compagnie, parce qu'il suivait le P. Avila ». N, 1, 605, note.

Le moins que l'on puisse dire des *alumbrados*, même orthodoxes, c'est qu'ils étaient trop crédules au sujet du merveilleux. Ils semblent supposer qu'il est très ordinaire d'éprouver des faveurs sensibles et des lumières surnaturelles dans l'oraison. De là vint chez quelques-uns un penchant à croire aux révélations privées et à surfaire la sainteté de ceux avec qui ils sympathisaient ; chez les femmes surtout, se développa la préoccupation des choses extraordinaires et l'illusion de se croire favorisées plus que d'autres. De là des scandales et des procès retentissants où l'on prétendit voir les conséquences des doctrines des *alumbrados* : en fait, c'était plutôt le résultat de facteurs individuels et sociaux qui différaient beaucoup d'un cas à l'autre.

Sœur Madeleine de la Croix et le P. Mendez (1) firent beaucoup parler d'eux ; et, dans la Compagnie, à Gandie, le franciscain Texeda conquit à ses révélations et à sa vie singulière les Pères Onfroy et Oviedo (2) : François de Borgia

(1) Col, 6.

(2) Suau, 1, 185-191 et A, 2, 412-418 n'ont pu utiliser un jugement très motivé d'Ignace I, 12, 632-654 qui est porté sur Onfroy et Oviedo : certaines expressions en sont adoucies pour que l'écrit puisse aussi servir à Borgia sans le froisser. A cette occasion, Polanco envoya, sur l'ordre d'Ignace, une lettre sur l'obéissance (14 janvier 1548) : c'est le premier état de la fameuse lettre sur l'obéissance aux scolastiques de Coïmbre. Cf. encore IV, 1, 305-306, le traitement infligé le 3 avril 1555 à un amateur de révélations.

lui-même, pendant quelque temps, ne fut pas insensible à son influence spirituelle (1).

Quand le P. Villanova commença à donner les Exercices, il fut aussitôt assimilé aux « *alumbrados* » et dans le diocèse de Tolède l'opinion se divisa à son sujet.

Des prêtres voulurent en avoir le cœur net. Ils allèrent, au nombre de six, faire les Exercices. Ils revinrent enchantés. L'un d'eux même se mit à donner des retraites. Dénonciation, enquête ; rien de répréhensible ne fut relevé. Mais on savait que l'archevêque Siliceo n'aimait pas le nouvel ordre religieux. Le bruit courut qu'il allait venir, et lui faire son procès. Le P. Villanova prit les devants. Il réclama des autorités universitaires une nouvelle enquête. Cité devant le Recteur, interrogé, il satisfit à tout. Mais il voulait plus : une commission de docteurs examina les Exercices et les déclara orthodoxes.

Or déjà quelqu'un de puissant avait pris l'affaire en main. Celui qu'on appelait le « saint duc », François de Borgia, duc de Gandie, naguère vice-roi de Catalogne, veuf depuis quelques mois, avait fait les Exercices et résolu de se retirer du monde dans la Compagnie. Il eut immédiatement l'idée de mettre sous le patronage du pape la méthode inaugurée par le P. Ignace. Cela sans doute couperait court aux inquiétudes des timides qui voyaient des hérésies partout où pointait la moindre nouveauté. Une concession d'indulgences les rassurerait. Il fallut dix mois de négociations, car, même à Rome, la Compagnie n'avait pas que des amis. Enfin les indulgences furent accordées.

---

(1) Suau, I, 135-136 : quel est ce jésuite qui a composé une vie de Texeda ?

Cela ne suffisait pas : Borgia voulait une approbation expresse. Sans doute le grand Inquisiteur Jean Alvarez de Toledo, cardinal-archevêque de Burgos, avait lu et loué le livre. Mais on désirait une approbation expresse du Saint-Siège. Le duc pressa donc son chargé d'affaires. Il fallait mettre Sa Sainteté au courant de tout, obtenir un examen du Maître du Sacré-Palais, et enfin une décision pontificale (1).

Tous ces faits sont bien connus depuis que les documents ont été publiés en Espagne, mais ce qui n'a pas été assez précisé c'est la répercussion qu'ils ont eue sur les Exercices eux-mêmes, répercussion qui s'est traduite par un remaniement du texte.

« Remaniement », je n'oserais point employer ce mot s'il ne s'agissait que du texte espagnol ou de la première version en latin que nous connaissons par John Helyar (1536), l'exemplaire complet dit *Versio prima* (1541) et par Le Fèvre (copie des chartreux, 1543-1544) : pour ceux-ci je ne parlerais que de « retouches », importantes, il est vrai ; mais Ignace fit exécuter une nouvelle version, dite *Vulgate,* très différente de la précédente, et qui seule eut force de loi pour ainsi dire. Expliquons plus clairement quels sont les divers manuscrits des Exercices.

En premier lieu, les textes espagnols : ils sont

(1) Brou, 63-65 ; Suau, 1, 176-177.

nombreux, mais nous n'en avons conservé qu'un seul où se reconnaisse l'écriture d'Ignace : on lui donne le nom d'*Autographe* (1), à tort d'ailleurs parce qu'il n'a pas été écrit par Ignace et ne porte que des corrections manuscrites de sa main. Celui qui l'a transcrit peut être reconnu sans peine à son écriture : c'est le jésuite qui fut secrétaire d'Ignace entre octobre-novembre 1545 et mars-avril 1547 (2), donc cet exemplaire est postérieur de dix ans au « manuel de l'élève » que transcrivit John Helyar. Il est toujours rédigé dans cette langue incorrecte et dense qui est spéciale à Ignace : le P. Ribadeneira en a vu un autre où le style était plus parfait : « les mots diffèrent, et même quelques phrases, mais le sens reste intact » (3).

Les ratures d'Ignace sont instructives et portent leur date. Par exemple certains Pères interprétaient inexactement le sens des Exercices et en faisaient une sorte de « Moyen court » pour aboutir à la perfection en un mois : *Brièvement et en langue vulgaire, tous les Exercices Spirituels*

(1) Décrit II, 138-148 et II, 200, publié II, 222-562 et reproduit en phototypie, Rome 1908.

(2) II, 1, 276, pag. 139.

(3) II, 149. Le P. Roothaan s'est-il servi de notre Autographe ? II, 174-176. — En plus des exemplaires espagnols que signale II, 139-142, il faut noter celui dont usa Polanco, Ch, 4, 416 et note.

au complet, par lesquels le chrétien qui s'y exerce arrivera en peu de temps à la connaissance parfaite de son Créateur (1). De là des railleries justifiées : « Quarante jours d'Exercices, quatre mois de Compagnie, cela suffit à ces gens pour se sanctifier et sanctifier autrui. Ce sont les fruits de ceux dont le Christ a dit qu'il les connaît : fruits prématurés, simples noyaux de prunes, artifices du diable » (2). Ignace coupe court à l'erreur en ajoutant une surcharge au titre des Exercices : *pour que l'on se vainque et ordonne sa vie sans aucune affection désordonnée,* disait-il jusque là ; *sans se déterminer par aucune affection déréglée,* prononce-t-il maintenant : il ne s'agit que de l'élection (3).

Autre tendance : la défiance vis-à-vis des apocryphes. Il renvoyait à l'*Évangile de Nicodème* pour l'apparition de Jésus à Joseph d'Arimathie (4) ; il le barre : « comme on peut le méditer pieusement » (5) ; ses disciples seront encore plus rigoureux que lui : Polanco qui connaît la

---

(1) II, 699, note b.

(2) A, 1, 325 ; Brou, 69.

(3) « sin determinarse por affeccion... » ou lieu de « sin affeccion... » : II, 250.

(4) II, 506, note a, Autographe et II, 507, note b, 1er exemplaire de la Versio Prima.

(5) 558.

controverse des trois Madeleine introduit une incise restrictive dans la contemplation de la femme pécheresse (1). Les temps de la *Légende dorée* sont passés et un jour viendra bientôt où les progrès de la critique historique condamneront sans appel la petite servante de la Nativité : Je ne me rappelle pas avoir lu ceci dans aucun autre ouvrage se contente d'avouer Suarez (2) ; on sent le progrès d'un art de décence et de raison, et le moyen âge est bien fini (3).

Deuxièmement, la Version primitive en latin, dite *Versio prima,* est, elle aussi, corrigée, mais en d'innombrables endroits : l'on peut croire qu'un membre de la Compagnie, ayant l'expérience des Exercices, a reçu d'Ignace la mission de copier le premier exemplaire, mais après y avoir fait des changements tels que non seulement la phrase, mais aussi l'allure simplifiée de l'Autographe soit respectée. De fait, le correcteur a continué à rendre exactement le sens et les mots

---

(1) 453 : II, 153. — Cf. annotation de la Commission des Pères en 1596. Un annotateur, en 1593, s'indigne de ces restrictions dubitatives au nom de « l'avis le plus commun et le plus sûr, qui est appuyé surtout de l'autorité de toute l'Église » : II, 1084.

(2) *De religione S. J.,* l. IX, c. V, n. 17 cité par II, 65, note 1. La « petite servante » scandalise le P. Quadrantini en 1593 ! II, 1083.

(3) Male, *L'art religieux de la fin du moyen âge,* p. 541.

de l'espagnol, mais en éliminant du latin un nombre incalculable d'hispanismes qui s'y étaient glissés et en adjoignant les corrections manuscrites d'Ignace à l'Autographe. Ce travail achevé, il a écrit au net un second exemplaire de la *Versio prima,* celui qui sera soumis à l'approbation du Saint-Siège après avoir été revu par Polanco et un autre jésuite (1).

Troisièmement, l'on n'était pas encore satisfait à Rome de cette série de retouches, et en particulier le latin par trop négligé de la *Versio prima* choquait le goût des humanistes de la Compagnie. On se décida à effectuer une nouvelle traduction : peut-être l'essai malheureux de Polanco et la paraphrase annotée par Salmeron qu'Ignace a écartée et que les éditeurs récents des Exercices n'ont pas osé reproduire (2) étaient-ils une pre-

---

(1) C'est de cet exemplaire que le P. Roothaan s'est servi pour perfectionner sa version littérale. Beaucoup d'hispanismes disparurent : « secundum quod, sine hoc quod... » : II, 201. Il n'a été publié qu'en 1919, les leçons archaïques du 1er exemplaire étant rejetées en note, II, 171-172. La Versio prima nous est parvenue en un 3me exemplaire qui n'est guère que le 2d transcrit au propre : II, 163.

(2) Par exemple, quel fut chez Ignace le souci de l'élégance ? Polanco s'y était essayé : II, 201-202, mais ne fut pas encouragé par Ignace qui rature son manuscrit en trois endroits : « inexact », « non corepta ». Ce ne sont

mière réalisation de ce projet. Toujours est-il qu'à la fin de 1546 ou au début de 1547, le P. des Freux ou FRUSIUS, élégant latiniste, rédigea ce nouveau texte. Polanco et les premiers Pères jugeaient que sans s'astreindre au mot à mot, il rendait fidèlement le sens du texte espagnol, et en 1596 une commission de Pères nommée par la cinquième Congrégation générale pensaient qu'il ne s'écartait de celui-ci qu'en peu de points (1). Le P. Roothaan, général de la Compagnie, de 1829 à 1853, en lisant attentivement le texte espagnol, « découvrit bon nombre d'endroits qui paraissaient dignes d'être remarqués et qui n'aidaient pas peu à éclairer le sens de la Vulgate ou à donner plus d'onction à l'esprit » (2). Le problème de la Vulgate est trop complexe pour que je veuille le résoudre (3), et je me contente

---

pas les Exercices Spirituels, mais une paraphrase (amplification des mots plutôt que du sens), et encore non pas du livret tout entier, mais seulement jusqu'au 4e jour de la 2de semaine. On dirait un exercice littéraire du jeune Polanco, durant ses études d'humanités. »

(1) II, 219.

(2) II, 172-174.

(3) On reproche couramment à Frusius d'avoir modifié la pensée d'Ignace en ne nous donnant pas la traduction littérale de l'Autographe : pourquoi alors Ignace l'a-t-il sanctionnée de son autorité au détriment de la Versio prima ? Je crains qu'en cela on ne soit guidé par un res-

de faire remarquer que Polanco ne se gêna pas pour modifier de manière assez appréciable la *Vulgate* et la *Versio prima* en vue d'obtenir l'approbation pontificale (1).

Le 31 juillet 1548, Paul III signait le bref *Pastoralis officii* où ces deux textes étaient approuvés comme reproduisant des documents « qui

---

pect excessif de la philologie qui est sans doute une science, mais peut devenir une mode. Un exemple : le P. Wieger croit qu'aucun des anciens jésuites de Chine n'a rédigé lui-même ses écrits, mais qu'après en avoir composé une sorte de brouillon ils ont confié à des lettrés le soin de les polir au goût du temps ; dira-t-on que ces Pères préféraient leur esquisse à l'édition définitive, ou bien faudra-t-il recueillir avec plus de soin le premier jet des sermons de Bossuet que leur rédaction achevée, sous prétexte que celle-ci ajoute une solennité un peu apprêtée à la spontanéité des premières notes. Polanco a bien retouché les exemplaires présentés à l'approbation pontificale. Et puis sommes-nous si sûrs que tout ce qui est écrit en espagnol dans l'Autographe soit de la composition même d'Ignace : à en juger par la Versio Prima, le latin plus soigné de certains passages dénoterait une autre plume que la sienne. Le Fèvre, avec tout son respect filial, modérait certaines démarches trop déconcertantes d'Ignace à Paris, pourquoi n'aurait-il pas rédigé certains traits qui auraient été ensuite traduits en espagnol ? Je ne me charge pas de le démontrer, mais je ne crois pas qu'on puisse non plus prouver que cette hypothèse soit fausse. Cf. la composition des Constitutions.

(1) II, 151 et 166-169.

sortent des saintes Écritures et des expériences de la vie spirituelle » (1). La *Versio prima* fut laissée de côté, et seule la Vulgate fut imprimée sur l'ordre d'Ignace (2) ; une préface de Polanco affirmait que « ces documents et Exercices Spirituels viennent non pas tant des livres, que de l'onction de l'Esprit-Saint, de l'expérience intérieure et de la direction des âmes » (3).

Si l'on veut le commentaire de cette dernière phrase, il faut lire le très curieux avertissement du Docteur Ortiz : le plus bizarre c'est qu'il recommande les Exercices en des termes qu'aurait pu employer l'Inquisiteur d'Alcala en 1527 pour interdire à Ignace d'enseigner des vérités surnaturelles sans avoir fait d'études. L'orthodoxie indiscutable du catholicisme d'Ignace n'aurait pas suffi à rassurer ce théologien si Ignace et ses compagnons n'avaient pris leurs degrés à l'Université de Paris : (4)

« Document concernant tous nos entretiens et nos manières de procéder en esprit.—Avec beaucoup d'humilité et de vigilance, nous devons observer entièrement cet avis

---

(1) II, 216.

(2) 11 septembre 1548 chez Antoine Bladus à Rome, aux frais de Borgia comme la suivante de 1568 en Espagne.

(3) II, 218-219.

(4) II, 577-578, édité II, 699-700.

comme un point fondamental afin d'avancer et de procéder en toute sécurité par le chemin de la vérité. Il faut donc savoir qu'une personne qui n'a pas étudié sérieusement la théologie, si avancée qu'elle soit dans les contemplations et les exercices spirituels, ne doit pas se risquer, ni pour elle-même, ni en discussions avec d'autres, à résoudre des difficultés de la sacrée théologie qui dépassent le niveau de ce que tous doivent savoir par l'enseignement de l'Église. En effet, si on n'observe pas cette règle, on manque d'humilité et, en essayant de résoudre les difficultés, on pervertit l'ordre de l'Église : d'après cet ordre, ceux-là ont reçu le soin de formuler ces points doctrinaux, qui ont été exercés dans les discussions scolastiques des universités et qui ont reçu de celles-ci, au nom du Saint-Siège apostolique, les insignes du grade correspondant à leur capacité reconnue. Si l'on s'essaie à résoudre les difficultés et si l'on est si présomptueux, c'est tenter Dieu, car ainsi on s'attribue assez de science et d'intelligence pour déterminer par soi-même et tout seul une question difficile, en se passant de l'intermédiaire des savants et des supérieurs qui en ont reçu la charge de Dieu. Aussi faut-il l'éviter avec grand soin, comme une témérité qui peut être la source de beaucoup d'erreurs. D'une part en effet il faut redouter les embûches de l'ennemi de la nature humaine qui se transfigure en ange de lumière pour pouvoir tromper l'âme imprudente, en lui faisant entendre une chose pour une autre ; d'autre part, même si ce que cette personne comprend et veut exprimer est vrai, il lui arrivera de dire quelque chose de faux, et, par là, de scandaliser dans sa manière de parler, parce qu'il lui manque les termes employés par les saints docteurs et l'école de théologie : la manière de s'exprimer doit en être retenue elle aussi. »

Un des exemplaires des Exercices qu'avait annotés Ignace était précédé de cette note préliminaire. Mais toutes ces précautions : approbation pontificale, jugement favorable des censeurs romains, avis élogieux du théologien espagnol, n'empêchèrent pas que les Exercices soient de nouveau et fortement attaqués. Ne parlons pas de l'Italie (1), de la France et de l'Allemagne (2) où les griefs étaient, somme toute, assez bénins : pénitences excessives, réclusion forcée, exaltation religieuse. Une fois de plus, l'Espagne réservait de nouveaux ennuis aux fils d'Ignace.

III. — La querelle des théologiens : Melchior Cano

En 1548, le protestantisme essaya de s'introduire à Valladolid : il fut découvert et sa répression augmenta les soupçons de l'Inquisition. Autrefois — et bien à tort — on avait été tenté de confondre les « *alumbrados* » avec les partisans d'Érasme : il n'y avait aucun lien historique entre ces deux groupes. Aujourd'hui on les iden-

(1) Sienne : Ch, 1, 81.

(2) Coïmbre : M, 1, 256-260 : histoire de visions prétendues.

tifiait aux « luthériens » : parce qu'une personne était adonnée à l'oraison, certains l'appelaient illuminée, et parce qu'elle était illuminée, on la surnommait luthérienne (1). Les Exercices avaient retenu du séjour d'Ignace à l'étranger un certain ton, un certain accent qui sentait l'exotisme et l'importation. « Il répondait aux mêmes besoins qui inspiraient à Mathurin Cordier, le maître de Calvin, dans sa classe de sixième, son nouvel enseignement de la grammaire ; à Buchanan, sa nouvelle explication des poètes latins ; aux Réformateurs, leur nouvelle interprétation des textes sacrés. Du haut en bas, l'heure est venue pour l'esprit de se dégager des innombrables gloses dont il a recouvert les objets de son culte et de ses études, et de se ressaisir dans sa simplicité ou sa complexité originelle. Devant Dieu ou devant Virgile, l'âme humaine se retrouve en écartant les commentaires amassés d'une science qui travaillait continuellement sur elle-même. Si elle ne se retient pas de toutes ses forces au principe d'autorité, c'est le vertige, les dévergondages, toutes les orgies du sens propre » (2). Bien plus, ils utilisaient plusieurs des ressources nouvelles que la Renaissance mettait à la disposition de

(1) Col, 13.

(2) Bellessort, *Saint François Xavier*, p. 37.

tous : et si des peintres de génie, comme Le Titien, déconcertaient les Vénitiens par la manière naturaliste et pittoresque dont il donnait une traduction sensible du merveilleux chrétien (1), il ne faut pas s'étonner que le message d'Ignace ait paru inintelligible à plusieurs théologiens espagnols.

Celui qui manifesta le plus hautement sa surprise fut Melchior Cano, et pour celui-ci les historiens jésuites ne sont pas tendres : « On connaît l'illustre auteur du *De locis theologicis,* et sa place éminente parmi les rénovateurs des sciences sacrées au XVI^e^ siècle. Mais on connaît aussi son détestable caractère. Melchior Cano le confesse lui-même dans une préface ; avec tout son talent, il faisait peur à son maître François Vitoria » (2). Il est vrai qu'il a écrit cela, mais il dit ailleurs (3) :

« On ne peut pas me faire de plus grande injure que de me diffamer et de m'accuser de passion lorsque je juge si une doctrine est catholique ou erronée. Car ce n'est pas à cause de mon autorité que l'on doit croire telle ou telle chose, mais à cause de la raison que j'en donne ; et aucune

---

(1) Louis HOURTICQ, *La jeunesse de Titien,* Paris 1919, L'inspiration religieuse, p. 173-197.

(2) BROU, 67, qui résume A, 1, 321 sq ; cf. SUAU, 2, 67-68.

(3) Col, 382.

considération ne m'enlèvera cette pierre de touche à moins que je ne perde le jugement. D'autant plus que Dieu m'a fait cette grâce — et la chose est notoire pour ceux qui me connaissent — que, même de mes ennemis je ne sais dire du mal, si bien que beaucoup de gens m'ont reproché d'être trop patient et de garder trop le silence. »

« Beaucoup de gens », c'est peut-être excessif ; mais je veux bien le croire quand il proteste « que jamais la bouche ne lui demande pour dire du mal de quelqu'un ». Ne prenons pas l'affaire au tragique, pas plus qu'Ignace qui savait bien qu'en introduisant de nouvelles forces spirituelles il troublait fatalement l'équilibre apparent des choses et provoquait des contrecoups plus ou moins agréables. De ces désagréments de la vie d'action, Ignace avait pris son parti, et il les interrogeait plutôt curieusement afin d'y démêler par leur moyen les indications providentielles qui devaient régir sa conduite. Nadal avouait plaisamment : « Ce bon Père m'a volé beaucoup de messes, il en a volé beaucoup aux autres Pères et beaucoup de prières. Il a exercé en nous la patience, et il a excité notre charité et nos bienfaisances envers lui, par les attaques qu'il dirigeait contre nous ; je confesserai toujours qu'elles sont parties d'un zèle sincère pour la piété et la religion et je ne chercherai pas à savoir si elles étaient *secundum scientiam* » (1).

(1) N, 2, 47.

Qu'était-ce donc que Melchior Cano ? En deux mots, voici sa carrière : né en 1509, et contemporain de Villanova, il est élevé à Pastrana, centre des « illuminés de Tolède » ; il revêt l'habit de Saint-Dominique, à 14 ans, et en 1527, l'année même du procès d'Ignace, il étudie à Salamanque ; puis il devient professeur en renom ; dès 1542, il a conçu de l'aversion pour Ignace, peut-être à l'occasion d'une visite à Rome où Ignace lui aurait raconté ses révélations. Mais c'est durant le carême de 1548 qu'il commence à prêcher contre la Compagnie, sans la nommer : « Il y aura des signes avant-coureurs du jugement ; et, parmi ces signes, il faut distinguer la venue de certains hypocrites, avec des visions, des exercices. Tel qu'on tient aujourhui pour saint, se trouve n'être qu'un maudit ! Les *alumbrados* eux aussi ont eu des commencements très saints, et ensuite ils tombèrent » (1).

Les Pères espagnols s'émeuvent : Ignace obtient du Général des dominicains une lettre privée pour Cano (10 octobre 1548), et, du pape Paul III, un bref contre les détracteurs de la Compagnie (19 octobre 1548) ; au début de 1549, tout s'apaise extérieurement, surtout après des sermons de Strada.

---

(1) 10 décembre 1548 : A, 1, 327.

Vers 1550, l'animosité se réveille à l'occasion des scandales d'un faux jésuite qui trouble Alcala. Subitement, en 1551, mesure d'extrême rigueur de l'archevêque Siliceo : tous les Pères et tous les prêtres qui ont fait les Exercices sont frappés de suspense ! Que s'est-il passé ?

« Beaucoup de prêtres faisaient à Alcala les Exercices avec Villanova et revenaient pleins de zèle, prêchant la communion fréquente. Par malheur, des maladroits survinrent, qui exagérèrent : eux communiaient deux fois par jour. Rien qu'à Tolède, disait-on, il y avait 600 de ces théatins ; ils se livraient à des pratiques occultes, en prenaient à leur aise avec les sacrements, se mettaient au-dessus de l'épiscopat, aboutissaient au concubinage, etc., etc. Ceux-là étaient assurément des illuminés, des *alumbrados*. Le résultat fut que sages et exagérés, prêtres réformés et prêtres qui ne l'étaient pas, furent confondus. Avec une précipitation qui était assez dans les mœurs du temps, Siliceo lança les foudres épiscopales » (1).

Celui-ci ne fut contraint par l'autorité supérieure à retirer cette mesure qu'après des mois de négociations : il y avait été encouragé, paraît-il, par des lettres où Cano critiquait la Compagnie et les Exercices. En 1554, Cano criblait de notes soupçonneuses les marges d'un exemplaire des Exercices et en 1559 il les associait au catéchisme de l'archevêque Carranza dans son

(1) Brou, 72-73.

sévère jugement contre son confrère et émule. Sa pensée nous est connue comme par certaines lettres et aussi par ce que nous savons d'autres dominicains qui s'associèrent à sa campagne, par exemple le P. Pascal Mancio, un ami personnel pourtant de Villanova (1) et surtout le P. Pedroche dont la censure détaillée nous a été conservée (2).

L'unanimité n'était pas entière dans l'ordre des Frères prêcheurs et certains prirent parti pour les Exercices : le P. Juan de la Pena écrivait (3) « Le livre a été examiné à Rome par deux religieux de notre ordre et approuvé par le Siège Apostolique. Les exemples des saints, l'expérience, la raison, nous enseignent qu'on peut difficilement allumer le feu dans les âmes du prochain si l'on n'en brûle pas soi-même et si l'on n'est pas secondé par le recueillement intérieur » ; les Pères Luis de Estrada et Luis de Grenada pensaient qu' « on devrait déférer Cano au pape et à l'Inquisition parce que c'est vraiment causer un grave préjudice au prochain que d'affirmer, comme il le fait en s'appuyant sur sa

(1) On ne les a pas retrouvées : A, 1, 353 ; Brou, 76.

(2) En regard du texte de la censure de Pedroche, Ch, 3, 503 sq, édite une réfutation qui n'est pas toujours bien inspirée dans ses interprétations des Exercices.

(3) A, 1, 337.

réputation, que tant et tant de serviteurs de Dieu qui demeurent dans ce royaume sont des *alumbrados,* des *dejados,* des hérétiques publics. Il y a là une affaire qui touche au christianisme lui-même, de savoir ce qui guide cet homme, puisqu'il voit plus de choses que nous n'en voyons (1) ».

Précisément Cano se reconnaissait une capacité spéciale pour dénicher les erreurs là où d'autres ne voyaient rien ; il était par profession un « flaireur d'hérésie », il se reconnaissait un odorat spécial pour découvrir les *alumbrados.* Il était de la race des gens qui, avec un aplomb singulier et une absolue tranquillité de conscience, donnent une note théologique à toute proposition et ne croient jamais se tromper. » Voici comment il se décrit dans son ouvrage capital (2) :

« Ce qui sent l'hérésie, ce qui ne sent pas l'hérésie, cela ne se juge point tant par la précision définie et l'argumentation logique de la doctrine spéculative, que par une sorte de sens et de goût prudentiel. Il y a des gens qui sont habitués à riposter contre les affirmations des luthériens et à diagnostiquer leur mentalité ; comme des chiens en chasse, quand ils entreprennent de lire un livre, ils emploient une sagacité extraordinaire à déceler les hérésies

(1) Col, 225-226.
(2) *De locis theologicis,* lib. XII, cap. X.

au moyen d'une sorte d'odeur, et ils sentent avec une acuité merveilleuse ce en quoi l'auteur s'est laissé gâter. Peut-être un autre lira ce livre comme une souche dépourvue de sens, et ne saura rien y trouver ni le flairer ni même le soupçonner. Aujourd'hui il ne manque pas de gens de cette espèce qui citent à chaque instant Baptiste de Crème, Henri Herp, Jean Tauler et d'autres auteurs *eiusdem farinae,* sans qu'ils en devinent les erreurs, la mentalité, l'esprit à la seule odeur, aux traces infimes, à la simple saveur. »

A-t-on tout dit en relevant les manifestations d'impétuosité ou les présomptions d'infaillibilité dans le tempérament de Melchior Cano? Non-assurément; comme le note un écrivain domini cain dont les remarques m'ont fort aidé à comprendre cet épisode (1) :

« Notre histoire ecclésiastique gagnerait beaucoup si nous savions enfin comprendre la valeur et la signification de beaucoup des luttes et des divisions de ces siècles d'ardent mysticisme et de grandiose production littéraire. Nous pensons toujours que les luttes et controverses entre personnes, bonnes par ailleurs, peuvent s'expliquer par l'envie et les passions : elles ont une source plus profonde. La vie spirituelle, l'oraison, ses méthodes, son obligation, ses fruits, sa popularisation et par conséquent l'explication de ces choses si utiles, en langue vulgaire, voilà des thèmes qui, avec d'autres encore, divisèrent les esprits d'alors et les excitèrent au point de les amener à des excès : ces excès sont parfois injustifiés, mais sans aucun doute ils n'ont point pour racines de viles passions. »

(1) Co[1], 20.

« Les uns veulent la mortification, l'oraison, le recueillement et la pénitence et les autres pensent que tout consiste à étudier et à prêcher » (1) : en ces termes un peu simplistes, un témoin de l'époque résume les points de vue des dominicains qui tenaient avec Carranza et de ceux qui tenaient pour Cano. Au-dessous de cela, il y avait le conflit « entre deux tendances ou manières de voir les choses : la première, nous l'appellerons intellectualiste ou spéculative, la seconde, mystique ou affective. Dans l'ardeur de la lutte, les intellectualistes représentent les mystiques comme des hommes déraisonnables et illusionnés, et les mystiques considèrent les intellectualistes comme de véritables pharisiens qui n'entrent pas dans le royaume de Dieu et ne laissent pas entrer les autres. »

A ces deux tendances foncières, correspondent des caractères opposés :

« En général, les mystiques ou spirituels aspirent à une connaissance supérieure de Dieu et à une union plus grande avec lui par les pratiques de la religion, en particulier par l'oraison et par la purification des imperfections humaines et des sentiments humains. Ils se distinguent d'ordinaire par un grand zèle religieux : ils déprécient quelque peu la science purement humaine, et beaucoup

(1) MIR, *Historia interna documentada de la Sociedad de Jesu*, t. II, p. 619.

d'autres choses que la généralité des hommes est portée souvent à trop estimer. Leurs opinions et manières d'agir paraissent étranges à ceux qui n'éprouvent pas les mêmes sentiments. Ils donnent à l'oraison une importance extraordinaire, même pour acquérir la science, et quoique ce fait soit une sorte de scandale pour les intellectualistes, les mystiques ou spirituels possèdent d'ordinaire de Dieu une connaissance plus profonde, plus intense et pour ainsi dire plus vitale que les théologiens non mystiques. » (1)

L'on pourrait ici recueillir des gerbes de textes qui prouvent que les Exercices aident à « sentir et goûter intérieurement les choses » plutôt qu'à augmenter la science spéculative (2); au mot du cardinal Contarini sur Ignace, « maître d'amour », répond celui de Cochlée sur Le Fèvre « maître d'*affectus* ». (3) Et l'écho d'Alcala sur Villanova n'est pas différent : « J'ai fait les Exercices dans la maison de la Compagnie de Jésus à Alcala vers la fin de 1550, écrit un docteur de Salamanque, et Dieu m'est témoin si je dis la vérité ; il y a trente ans que j'étudie la théologie et beaucoup d'années que je l'enseigne, et durant tout ce temps je n'en ai pas autant su pour mon profit qu'en l'espace de peu de jours en faisant les Exercices ». (4) Cette connaissance plus vitale

(1) Col, 209.
(2) 3.
(3) F, 64.
(4) II, 667 ; cf. N, 4, 667.

du christianisme n'était pas accompagnée chez les premiers jésuites qui résidèrent en Espagne d'une science théorique égale : il faudra attendre les disciples de Villanova — et encore, beaucoup d'entre eux furent-ils envoyés au dehors, malgré les regrets de leurs provinciaux et la mauvaise humeur du gouvernement espagnol — avant que les théologiens jésuites fassent figure devant leurs émules dominicains. D'autre part, tous ceux qui étaient passés par la discipline des Exercices n'étaient pas exempts d'illusion : on le vit bien par exemple à Gandie, vers 1547-1548, où Ignace dut sévir contre les invraisemblables dispositions de ceux que séduisait le franciscain Texeda ; la lettre sur l'obéissance ne lui fut-elle pas inspirée par ces incidents, comme aussi, il faut l'ajouter, par les exemples héroïques du bienheureux Le Fèvre (1) ?

Pratiquement, le conflit entre intellectuels et spirituels se livra au milieu du XVI^e^ siècle, en Espagne, sur trois terrains :

1° L'imprimerie vulgarisait les livres composés

(1) De Louvain, le 6 décembre 1543, Le Fèvre exprime à Ignace ses sentiments au sujet des ordres qui l'arrachent successivement à tous les pays qu'il a commencé à évangéliser : par deux fois, Ignace annote l'original de cette lettre par l'exclamation : « Obedientia, obedientia », F, 228, notes.

en langue vulgaire : les excès des *alumbrados*, la propagande protestante firent craindre à beaucoup de théologiens que cela n'altérât la simplicité de la foi et n'amenât à faire disputer en public des questions trop subtiles. Ces livres furent tous prohibés en 1559 (1) et les jésuites n'osèrent éditer le texte espagnol des Exercices que cinquante ans plus tard (2).

2° La fréquentation des sacrements était recommandée par Jean d'Avila, Fray Barthélemy des Martyrs, Luis de Grenade, mais plusieurs craignaient que le peuple n'y perdît le respect des choses de la religion et que l'on abolît la distinction entre la vie religieuse et la vie du chrétien ordinaire. Des *alumbrados* croyaient d'ailleurs que la grâce reçue dans le sacrement était d'autant plus abondante que l'hostie était plus grande ou qu'on consommait un plus grand nombre d'hosties ! En sens inverse, on attribuait à Cano des affirmations scandaleuses, comme d'avoir dit qu'un des signes de la venue prochaine de l'Antéchrist, c'était la plus grande fréquentation des sacrements (3).

---

(1) Col, 212.

(2) A Rome, 1615 : II, 701.

(3) Col, 213. Sainte Thérèse dut réfréner ce faux appétit de l'Eucharistie chez deux de ses filles, HOORNAERT, *Sainte Thérèse écrivain*, 300.

3° Le procès de Carranza et les censures qui furent composées contre lui en 1559 révèlent bien le troisième grief, le plus important au point de vue des Exercices (1) :

« Le vrai terrain de combat, c'est l'oraison mentale et la contemplation, ses fruits, ses lumières et ses expériences. Tout ce que l'on dit, même avec mesure, est interprété comme chose qui frise l'illuminisme. Des théologiens, par ailleurs remarquables, croient que si une personne dit qu'il est nécessaire de consulter Dieu dans l'oraison, elle prétend remplacer l'Écriture sainte et la Tradition par l'expérience privée. Les intellectualistes veulent s'en tenir exclusivement à la raison fondée sur la sainte Écriture et sur les décisions de l'Église, et, parce qu'ils sont satisfaits de l'état présent de la piété chrétienne, ils ne veulent pas qu'on la renouvelle au moyen de l'oraison et de la fréquentation des sacrements. Leur théologie était de préférence extrinséciste et conservatrice ; celle des spirituels était un peu immanentiste et rénovatrice. La tendance des théologiens, si on l'exagérait, paraissait conduire à la sécheresse religieuse ; celle des spirituels, sans le frein de l'enseignement dogmatique, courait le danger du subjectivisme. C'est dans la raisonnable harmonie de ces deux tendances qu'était la vraie religiosité chrétienne. »

Je traduis mot à mot l'espagnol, en sachant bien que nos équivalents français n'ont pas tout à fait le même sens, mais on comprendra sans peine ce que veut dire le Père dominicain que je

(1) Col, 213-214.

cite. Ces prétentions exagérées des théologiens provoquaient parfois l'impatience des spirituels les plus orthodoxes : « J'ai été bien surpris, je vous assure, de voir que vous remettiez au jugement des théologiens une question qui n'est point de leur ressort. S'il s'agissait de matières de procès ou de cas de conscience, il serait juste de prendre les avis des juristes ou des théologiens; mais quand il s'agit de la perfection, on doit consulter ceux-là seulement qui la pratiquent : d'ordinaire, en effet, la conscience et les pieuses dispositions sont d'accord avec les œuvres qu'on produit » : celui qui parle ainsi, c'est saint Pierre d'Alcantara et il répond à une lettre où sainte Thérèse lui demande son avis au sujet de la pauvreté de ses couvents (1). Par ailleurs, certains spirituels prêtaient flanc à bien des critiques (2) :

« Ceux qui s'étaient formés par la lecture des livres pieux ou la direction des âmes, étaient plus exposés que les théologiens à des enthousiasmes mystiques; et ils exigeaient moins de garanties pour juger que certaines choses étaient des manifestations de l'esprit divin. Par contre, ceux qui s'adonnaient à l'étude de la théologie scolastique et s'exerçaient à la discussion scientifique étaient moins candides et moins enthousiastes. Les franciscains favorisèrent plu-

(1) 14 avril 1562 : Ste Thérèse, 2, 420.
(2) Col, 230, 232-234.

tôt les tendances mystiques. Les dominicains étaient intellectualistes en ce que, pour admettre des états mystiques extraordinaires, ils ne se guidaient pas sur l'enthousiasme, mais sur des règles solides de théologie ; ils étaient sévères, parce qu'ils croyaient qu'en ces matières l'incrédulité a moins d'inconvénients que l'excessive crédulité ; ils n'aimaient guère donner d'encouragements en ces matières au simple peuple et moins encore aux femmes, à cause des graves et retentissantes erreurs qui s'étaient fait jour. Mais de là à être opposés aux tendances mystiques saines, fondées en bonne théologie, il y a une distance énorme et les modérés, par exemple Dominique Soto, regardaient avec sympathie ceux qui donnaient des preuves manifestes en ce qu'ils étaient des serviteurs de Dieu. »

Pour être franc, à l'époque que nous étudions, — entre 1548 et 1556 — la note défavorable était cependant très accentuée : ainsi Dominique Soto, professeur de Salamanque, lumière du Concile de Trente, conseiller de Charles-Quint, ami personnel de Jean d'Avila, de Jean de Ribéra, de Carranza, etc., lui-même un ascète, fut appelé à porter un jugement sur les *Commentaires* de CARRANZA. La censure est bénigne dans l'ensemble, mais « comme ce livre est si long, il serait bon de l'abréger, afin que le vulgaire ne lise point une théologie si complète et si mystérieuse, et pour qu'il ne sache pas qu'il y a tant d'hérésies ». Il se fâche sur un point cependant : Carranza, après avoir exposé la doctrine de saint Thomas sur l'aumône, concluait : « Après avoir pris conseil de toutes les règles de la théologie, que l'on

agisse selon que Dieu l'inspire et donne grâce, ce qui est la règle la plus assurée en cette matière » ; sur ce, Dominique Soto : « Cette parole se rapproche des inspirations intérieures des *alumbrados,* inspirations qui sont des plus trompeuses, parce que souvent l'ange de Satan se transforme en ange de lumière. Aussi n'y a-t-il pas d'autre règle pour connaître les inspirations de Dieu, que la loi écrite et les conseils des savants, et tout le reste est imagination de gens qui veulent prendre leur jugement pour règles de l'Esprit-Saint » (1).

Que l'on relise après cela la petite liste de propositions malsonnantes que Suarez a récoltées dans ses notes sur les Exercices : le théologien jésuite, qui a du reste approuvé sainte Thérèse, ne dissimule pas une certaine gêne devant ces « dons extraordinaires », mais somme toute il tient les positions du fondateur de la Compagnie (2). Dominique Soto n'était pas obligé à une telle déférence, et l'on conçoit qu'il ait plusieurs fois froncé les sourcils en parcourant l'opuscule d'Ignace.

---

(1) Col, 225-226. Le P. Ibanez, o. p., a rédigé des règles du discernement des esprits qui ont été publiées par Mir, *Histoire de Sainte Thérèse.*

(2) *De Religione S. J.,* lib. 9, cap. 5, Undecimum dubium.

Melchior Cano était infiniment plus rigide (1) :

« L'Église pourrait le reprendre gravement — « lui », ce n'est pas Ignace, mais Luis de Grenade, — en trois choses. La première c'est qu'il prétend faire en sorte que tous deviennent des contemplatifs et des parfaits ; et il veut enseigner au peuple en castillan ce qui ne convient qu'à peu de gens : en effet, si beaucoup de personnes prétendaient aller à la perfection par le chemin de fray Luis, elles ne pourraient plus se sauver probablement par les exercices de la vie active qui conviennent à leur état. Par conséquent, c'est une manière d'agir indiscrète, préjudiciable au bien public, contraire à l'avis et à la prudence de saint Paul, que de livrer par écrit pour le profit de quelques individus ce qui met en danger beaucoup de gens n'ayant ni forces ni capacités pour cela. L'autre point sur lequel fray Luis mérite d'être repris, c'est d'avoir promis un chemin de perfection commun et général pour tous les états de vie, sans vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Enfin il y a quelques graves erreurs qui sentent d'une certaine manière l'hérésie des *alumbrados,* et aussi d'autres qui sont manifestement contraires à la foi et à la doctrine catholique. »

A propos de Carranza, Cano nous fait bien connaître ce qu'était son jugement sur les Exercices. Carranza essayait de couvrir son orthodoxie en faisant appel à un « présupposé » favorable

(1) La censure de Cano contre les écrits de Carranza a été publiée par Caballero, *Vida del Illmo Melchior Cano,* appendice n° 58, p. 536-615 ; ce passage contre Louis de Grenade se trouve au n° 129, p. 597.

analogue à celui qu'Ignace a écrit au début de son livret (1) : « Personne ne doit s'offenser pour les mots, quand ils ne contredisent pas la foi, et quand celui qui les prononce parle dans un esprit catholique ».

« Cette proposition a un bon et un mauvais sens, et elle penche plutôt vers le mauvais que vers le bon. En ces temps où les hérétiques sèment habilement leurs hérésies avec un style enveloppé et des paroles ambiguës, et où ils sont regardés comme saints par beaucoup de gens — *veniunt enim in vestimentis ovium* — ils s'empressent d'alléguer cette proposition en disant qu'ils sont catholiques et que leur foi est saine : leurs paroles pouvant avoir un bon sens, personne ne doit s'en offenser, mais au contraire les interpréter pieusement comme on l'a fait pour les saints d'autrefois ; mais ces faux fuyants ne trompent pas ceux qui sont juges de la doctrine et qui doivent se conduire avec précaution et réserve en soupçonnant sous leurs paroles malsonnantes les embûches cachées : car on ne peut douter que le péril existe. »

Pauvre Villanova qui, en ce moment, conquiert à la Compagnie des Martin Guttierez, Balthasar Alvarez et bien d'autres ! « Au jugement des *alumbrados,* si l'on s'enferme vingt ou trente jours pour des exercices secrets, cela dispense d'assister à la messe les jours de fête pourvu qu'on puisse le faire sans scandale. » (2)

---

(1) Caballero, *op. cit.,* n° 64, p. 571.
(2) Caballero, n° 68, p. 673.

« *Iacta super Deum curam tuam* », dit le psaume ; et saint Paul : « *omnem sollicitudinem vestram proiicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis* », ils se couvrent de cette autorité pour abandonner *(dexando)* le souci de leurs propriétés et de leurs familles et pour s'abandonner eux-mêmes à Dieu, ainsi que le font les *dexados* d'Espagne, au lieu de ne se retrancher que les soucis superflus. » (1)

Vraiment, François de Borgia a été bien inspiré en recourant au Saint-Siège pour qu'il approuve les Exercices ; autrement que ne serait-il pas arrivé à « ces nouveaux maîtres d'Écriture sainte » qui « enseignent leurs interprétations à des femmes dans les recoins obscurs *(en los rinconos)* et souvent aussi la porte fermée » (2). Faut-il excuser Lainez pour une parole plutôt vive qui lui échappe dans une discussion avec Cano et dont il lui demanda pardon à deux genoux ? Passe encore pour des plaisanteries du genre de celle-ci (3) : « Qu'un savetier sorte des Exercices moins bon savetier, qu'un cuisinier y apprenne à mal préparer sa soupe, c'est intolérable. Or ce qui me déplaît chez ces pères Théatins, c'est que lorsque des chevaliers leur passent par les mains, les lions deviennent des poules et les poules des poulets » ! Mais comment un ordre apostolique

(1) Caballero, p. 558.
(2) Caballero, n° 4, d, p. 541.
(3) Brou, 72-73.

pourrait-il de bon gré laisser suspecter sa réputation et son orthodoxie au moyen d'insinuations telles que celles-ci (1) :

« Les amis d'eux-mêmes ne veulent plus être affectés par les sentiments humains, ni s'émouvoir ou se troubler pour les calamités du monde, que ce soient des châtiments ou que ce soient des péchés ; mais comme des stoïques chrétiens, ils se tiennent soumis et tranquilles, sans s'émouvoir de rien, même si le ciel et la terre sont bouleversés, car ils s'abandonnent en tout à Dieu et se conforment à sa volonté comme les bienheureux dans le ciel ; c'est d'eux que parle saint Paul quand il dit qu'aux derniers temps il y aura des hommes dépourvus de sentiments (*sine affectione*)... Les *alumbrados,* fils des bégards et des béguines ne ressentent aucune peine et ne se troublent pas pour ne point perdre la tranquillité ou la paix intérieure de leur abandon (*dexamiento*). »

Et encore (2) :

« Les chrétiens, pour être parfaits, n'ont pas besoin de quitter leurs richesses ni de soumettre leur volonté ni de faire obéir leurs propres corps, mais il leur suffit de le faire mentalement, *in praeparatione animi,* contrairement à ce qui est dit : *Si vis perfectus esse, vade et vende,* etc. Et ainsi ils enseignent un chemin de perfection commun et général pour tous les états, comme des gens qui en savent plus que

(1) Caballero, n° 28, p. 559.

(2) Caballero, n° 75, p. 577 : la censure de Pedroche réédite ces reproches contre « l'indifférence » du Fondement.

le Christ Notre-Seigneur : celui-ci ne dit pas : *vade et ora mentaliter*, comme ces nouveaux maîtres le déclarent, mais *vade et vende et da pauperibus*. (1)

Je veux bien, avec Polanco, que l'expression de l' « indifférence » dans les Exercices ne soit pas particulièrement heureuse et qu'elle prête à des plaisanteries faciles et, d'ailleurs, inoffensives; mais dans un écrit théologique où les mots sont pesés et les notes distribuées avec attention ces critiques ne peuvent qu'inquiéter gravement et ceux qui les entendent et ceux qui les encourent.

IV. — Les Exercices dans la Compagnie pendant les dernières années d'Ignace

(1548-1556)

A Rome, Ignace était absorbé par assez d'occupations pour ne prêter qu'une attention distraite

---

(1) « L'oraison sert à tout, l'oraison suffit à tout. L'âme recherche dans ses communions la douceur spirituelle au point d'en perdre le sens » Caballero, n° 102, p. 585. « Si nous voulons savoir ce que Dieu veut de nous, il ne faut pas nous adresser aux savants, mais consulter Dieu sur toutes nos affaires pour qu'il nous éclaire sur ce que nous devons choisir, et cela pas seulement en ce qui touche à notre salut, mais en nos affaires humaines aussi » : proposition qui sent l'hérésie des alumbrados. Caballero, n° 25, p. 556-557.

à toutes ces attaques : il en avait vu d'autres ! La Compagnie croissait tous les jours en nombre, et les Exercices Spirituels qui avaient établi entre les premiers fondateurs une telle communauté d'esprit que les décisions d'un François Xavier aux « Indes orientales » semblaient dictées par Ignace lui-même, ces Exercices Spirituels et la « loi intérieure d'amour et de charité que le Saint-Esprit a coutume de graver dans les cœurs » ne suffisaient plus à coordonner l'activité de tant de membres : il fallait, de toute manière, rédiger des Constitutions ; ce travail demanda trois années (1547-1550).

De plus, un champ nouveau d'apostolat, et immense, s'ouvrait aux premiers jésuites : les « collèges » réservés d'abord aux seuls membres de l'ordre naissant devenaient une des bases les plus solides de la « contre-réforme » en s'ouvrant en tous les pays aux élèves du dehors. Les Exercices ne furent plus qu'un des moyens dont on se servit pour « aider le prochain », l'une des « occupations pour le bien le plus universel » et « pour l'aide d'un plus grand nombre de personnes » (1).

---

(1) C, 213. Const., part. 7, cap. 2, decl. E. La bulle de 1550 les mentionne à côté de l'instruction donnée aux enfants ; la correspondance extraordinairement abondante de Canisius n'en dit presque rien.

Voyons ce qu'était la pratique de la Compagnie vers 1548. En principe tous les jésuites avaient dû passer par le premier « expériment » de « faire les Exercices durant un mois, plus ou moins : c'est-à-dire examiner sa conscience, repasser toute sa vie antérieure et faire une confession générale, méditer et contempler ses péchés, les démarches et les mystères de la vie, de la mort, de la résurrection et de l'ascension du Christ Notre-Seigneur, s'exercer à prier vocalement et mentalement selon la capacité de chacun, selon ce qui leur sera enseigné en Notre-Seigneur » (1). D'après les indications des Constitutions, le directeur de retraite rapportera ce qu'il pense « de l'exercitant pour la fin de la Compagnie » (2). Voilà le principe, mais en pratique certaines personnes sont reçues qui n'ont pas fait les Exercices : à celles-ci « qu'on les donne en tout ou en partie selon qu'on jugera que cela convient dans le Seigneur ; le but n'est plus d'éprouver une vocation, mais d'aider « chacun à s'adonner à la dévotion selon sa capacité » (3). Cependant, Ignace conseille en général qu'à ceux qui veulent entrer dans la

(1) C, 20-21. Exam. gen., 4, n° 10.

(2) C, 22-23. Exam. gen., 4, n° 18.

(3) C, 372, 94 et 95. Const., part. 3, cap. I, n° 20 : texte très retouché par Ignace.

Compagnie, « on fasse fréquenter la confession dans notre église et si le doute persiste (sur leurs aptitudes), le fait de les mettre aux Exercices Spirituels n'aidera pas peu pour s'éclairer sur ce que demande la gloire de Dieu Notre-Seigneur » (1). Mais supposons le cas de « ceux qui savent par eux-mêmes s'adonner à la dévotion et qui courent dans les Exercices Spirituels et connaissent la manière d'y procéder », par exemple des disciples du bienheureux Jean d'Avila, « ou bien de ceux qui sont trop occupés » : « le Supérieur pourra les dispenser en tout ou en partie des règles communes à ce sujet ». Parfois quelques-uns manquent d'expérience, « il est bon de leur porter secours quelques fois en descendant à des considérations particulières, qui les excitent à la crainte et à l'amour de Dieu, à l'amour et à la pratique des vertus, selon que la discrétion montrera que cela convient ». Enfin, il y en a qui « ne sont pas aptes aux Exercices, comme par exemple quelqu'un des Coadjuteurs temporels, on doit leur proposer ce qui convient à leur capacité » (2).

Donc, pour l'intérieur de la Compagnie, pas d'obligation absolue, et une série d'exceptions qui se multiplièrent avec le temps comme on

(1) C, 65. Const., part. I, cap. 4 ; decl. D.

(2) C, 408, 94 et 95. Const., part. 3, cap. 1, n° 20, decl. R.

peut en juger par les comptes de conscience que reçut Nadal durant ses visites aux diverses provinces (1). Pour l'extérieur de la Compagnie, la réserve fut encore plus grande, soit parce que certains retraitants avaient été poussés trop indiscrètement, soit surtout parce que les bons directeurs de retraite font défaut : la première équipe qu'appréciait tant Ignace a presque entièrement disparu, et les nouveaux venus y sont beaucoup moins experts. « Qu'on s'accoutume à donner les Exercices Spirituels aux autres, après les avoir essayés sur soi-même, et que chacun sache en donner raison » (2) : c'est un souhait qui se complète plus tard par cette formule : « qu'il sache se servir de cette arme, puisque l'on voit que Dieu Notre-Seigneur la rend si efficace pour son service » (3). Le Recteur choisira sagement les directeurs de retraite : « qu'il observe quel est celui qui doit avoir rapport avec le prochain dans les Exercices, et dans quelle mesure » (4) ; les débutants « pourront commencer à donner les Exercices à ceux avec lesquels le risque est moindre, puis ils compareront leur manière de procéder avec celle d'un autre qui est plus

(1) Polanco s'en plaint même pour la maison de Rome.
(2) C, 376, 138 et 139. Const., part. 4, cap. 10, n° 10.
(3) C, 338, 222 et 223. Const., part. 7, cap. 4, n° 8.
(4) C, 147. Const., part. 4, cap. 10, n° 10.

expert, en notant bien ce en quoi ils reconnaîtront s'être plus ou moins bien comportés » (1). Plus tard, de regrettables indiscrétions s'étant produites, Ignace donne cet avis : « En général, qu'on ne donne que les Exercices de première semaine, et si on les donne tout entiers que ce soit à des personnes choisies ou qui veulent délibérer sur leur état de vie » (2), et une autre fois : « les Exercices Spirituels ne doivent se donner tout entiers qu'à peu de gens et encore seront-ils tels qu'on espère de leurs progrès un fruit notable pour la gloire de Dieu. Mais ceux de la première semaine peuvent s'étendre beaucoup plus, et encore beaucoup plus les examens de conscience, les manières de prier et spécialement le premier mode qui est proposé dans les Exercices, car tous ceux qui ont bonne volonté en sont capables » (3).

En somme, et plus que jamais, les Exercices donnés au complet sont surtout le « moyen le plus efficace pour découvrir ce qu'il y a en chacun », ou, comme l'explique Polanco, la

---

(1) C, 411, 138 et 139. Const., part. 4, cap. 8, n° 5, decl. E.

(2) *ibid.* : addition d'Ignace.

(3) C, 416. Const., part. 7, cap. 4, n. 8, Decl. F, et dans diverses instructions d'Ignace dont la date est incertaine, en particulier à la Province de Portugal, 1, 12, 677 ; cf. 1, 12, 277.

méthode la meilleure pour l'élection : « Pour faire en sorte que l'on prenne une conclusion et une détermination, le moyen des Exercices paraît le plus convenable à ceux qui en sont capables, quoique pour les uns tous soient nécessaires, et pour d'autres une partie seulement comme on le dit dans les annotations » (1). Ainsi fut définitivement gagné à Paris le P. Manare par le P. Mercurian (2).

Mais ces souhaits ne suffisaient pas à préparer les bons directeurs de retraites et les Pères de Rome aspiraient au moment où serait rédigé un directoire pour initier les nouveaux venus à cet art délicat : Ignace notait bien à la volée sur quelques feuillets informes des indications précieuses (3), il ne parvenait pas à trouver le temps de rédiger ce que l'on voulait de lui (4). En 1552 Polanco indique, parmi les tâches que doit accomplir le fondateur de la Compagnie, celle-ci : « achever le Directoire des Exercices qui est si nécessaire » (5). D'autre part, en 1554, une

(1) P, 2, 727 : en 1548-9, et P, 2, 734.

(2) *De rebus S. J. commentarius* Oliverii Manarei, p. 33-36.

(3) II, 778-794.

(4) II, 746-747, 85.

(5) P, 1 : remarque 6e pour la consulte de Rome : « Usase poco dar exercitios en casa, y asi ay algunos que ha mucho anos estan en casa, y saben poco de cosas spirituales » ; ceci est écrit en 1552-1553. Mêmes remarques en

sorte de circulaire encyclique recommande à toute la Compagnie de développer la pratique des Exercices, surtout « parce que c'est un moyen facile d'éprouver les vocations » (1). Par là on remédiait à certaines crises individuelles qui provenaient trop facilement d'un choix hâtif des candidats. Cela ne résolvait pas les doutes que posait à chaque instant la pratique ; ainsi, de la province de Portugal qui, avec une minutie un peu scrupuleuse, essayait de réparer les dommages qu'avaient causés l'affaiblissement de l'esprit d'obéissance et le départ de la moitié de ses membres ainsi que les agissements de Simon Rodriguez, un maître des novices écrivait le 22 août 1555 cette lettre alarmée (2) :

« Nos novices ont ordinairement de 14 à 20 ans, et ils se soumettent à une vie de recueillement intense : 12 à

1554, P, 1, 97, et la consulte se décide à imposer les Exercices à ceux qui ne les ont pas faits : *ibid.*, note 2, n° 9 et 22. La demande de rédiger le Directoire est publiée P, 1, 81-82.

(1) Ch, 4, 160 : il semble bien que cette prescription ait été prise sur les instances de Polanco. — En 1553, un retraitant remarquable fait les Exercices en Belgique avec Adrianssens : c'est Louis de Blois et ensuite ses moines de Liessies. — Pour les effets de la circulaire Polanco, voir dans Ch, 4 : 95-96, 109, 117, 126, 154, 160-167, 184, 198, 211, 301, 360, 370, 375, 405 sq.

(2) M, 4, 818-819.

20 jours durant la première probation, et ensuite sans aucun repos 30 jours d'Exercices Spirituels durant lesquels ils ne sortent jamais de leur chambre, sinon pour assister à la messe. C'est pour ce motif, croyons-nous, qu'ils en viennent à souffrir de la tête au point de demeurer ensuite comme inutiles pour les travaux de la Compagnie. Cela fut si grave cette année que de 18 à 20 ou plus en sont demeurés infirmes de la tête. Nous nous demandons s'il ne serait pas bon de remettre ces Exercices ou de les différer pour un autre moment, et de ne les donner qu'avec le tempérament de la discrétion parce que ce sont des adolescents et qu'ils s'y livrent avec impétuosité. Quelques-uns d'entre nous se posent aussi la question de savoir s'il ne serait pas bon pour ceux qui sont déjà en seconde probation et qui ne peuvent bien ni méditer ni travailler, de leur donner une honnête récréation dans l'intervalle des semaines ; en effet, comme ils ne font pour ainsi dire rien, à cause de leur mauvaise santé, ils se rongent de mélancolie et peuvent éprouver beaucoup de tentations à la suite de cette oisiveté qui est la source de tous les maux. Si Votre Paternité juge qu'on puisse leur donner quelque détente, on voudrait ici qu'elle en détermine la nature et la mesure d'une manière aussi détaillée que possible, parce que nous sommes très méticuleux en ceci. Dès que les novices commencent à tomber malades durant les Exercices, nous les en retirons ; mais cela ne suffit même pas, parce que beaucoup de ceux que l'on a ainsi retirés, tout en se trouvant en meilleur état, ne recouvrent pas entièrement la santé. »

Infirmité bien connue de nos jours encore. Quand le P. Ignace recevait de pareils avis, il devait se recueillir plus profondément que de coutume et consulter Dieu pour adapter peu à

peu son œuvre aux nouvelles circonstances. Le 1er avril 1555, il comparait ce qu'il permettait autrefois à ce qu'il refusait maintenant (1) : « Alors, dans les premiers temps, personne ne faisait les Exercices sans rester quelques jours à jeûn (et cela pourtant, bien que personne ne le leur conseillât) ; maintenant il ne se résoudrait pas à consentir plus d'une journée de jeûne complet à un retraitant robuste, et pourtant il n'avait aucun scrupule pour ce qui eut lieu autrefois. Tous les premiers Pères firent les Exercices avec exactitude et rigueur. » A cette époque de sa vie, « on admirait comment en toute sa manière d'agir il observait toutes les règles des Exercices et avec exactitude, de manière qu'il semblait les avoir d'abord plantées dans son âme, puis que de ses propres actions il avait déduit ces règles (2), mais il savait se départir d'une trop grande étroitesse de vues. Pour la garde des règles ou des dix additions qui se donnent afin de bien faire les Exercices, il demandait qu'on veille à les faire bien observer, comme on le demande, en évitant tout excès de sévérité et tout excès de relâchement. Que l'on étudie donc les tempéraments des retraitants :

(1) IV, 1, 303-304.
(2) II, 794.

s'ils sont mélancoliques, qu'on ne les resserre pas tant, qu'on leur donne du large dans la plus grande partie des Exercices, et de même, pour quelques personnes délicates et peu accoutumées à de telles choses, qu'on en tienne compte en pensant bien à ce qui pourra leur être le plus profitable en ce point. Moi-même et quelques-uns, en employant la manière large pour ces personnes, nous leur avons rendu service ; avec d'autres, nous avons usé d'une rigide sévérité, en gardant toute la suavité possible, et, par la grâce du Seigneur, j'ai noté que je leur ai rendu service. »

Tous ne possédaient pas ce doigté surnaturel : témoin ce Père — par ailleurs inconnu — qui bouleversait l'ordre des élections (1). Aussi Polanco ne cessait-il de le harceler pour obtenir la solution des doutes : en 1555, Ignace déclarait « qu'il voulait faire un directoire sur la manière de donner les Exercices, et que Polanco pouvait l'interroger n'importe quand sur les questions douteuses, parce qu'en ce qui touche les Exercices, il ne lui serait pas nécessaire de réfléchir longtemps pour y répondre ». Ce directoire fut commencé, mais non achevé et ne se poursuit pas au delà de la première semaine : tel qu'il a

(1) IV, 1, 306-307.

été dicté au P. Victoria, pendant que celui-ci donnait la retraite à Laurent Palmio en 1555, il est infiniment précieux et éclaire bien des points obscurs des Exercices (1).

L'on peut se demander à ce propos si les attaques d'Espagne contribuèrent beaucoup à modifier son interprétation des Exercices. Pour ce qui concerne la lettre des Exercices, il fut intraitable et ne consentit jamais à ce qu'on corrigeât le texte de la Vulgate tel qu'il avait été approuvé par le Saint-Siège ; subrepticement, ses ordres formels furent tournés et, au moins en un endroit (2), un nouveau texte prévalut. En ce qui touche à la manière de donner les Exercices, je crois qu'il céda aux représentations de son entourage afin de modérer certaines expressions ambiguës, comme sa théorie de l'indifférence.

Résumons brièvement les événements. Vers la fin de 1553, dans la maison et à la table même de l'archevêque de Tolède, le fameux Siliceo, qui nous est déjà connu par son interdit contre les retraitants de Villanova, on décida d'examiner le livre des Exercices. Le P. Pedroche, domini-

(1) II, 750-752 : ces papiers ont été édités II, 785 sq.

(2) En deux même, si l'on compte le « ullam » de la Règle 3e d'orthodoxie qui a été modifié en « illam » par certains : Ch, 4, 415 et note 2.

cain, censura par écrit quatorze passages du livre, et ses amis, qui étaient presque tous ceux de Cano et de Siliceo, les divulguèrent. La riposte vint, immédiate et vive, du P. Nadal qui visitait les provinces d'Espagne au nom d'Ignace pour y promulguer les nouvelles Constitutions de l'ordre : « Les Exercices ont été approuvés par le Saint-Siège, que peut-on leur reprocher ? (1) » Cette position, il ne cessa de la garder durant tout le long échange de correspondances et d'entrevues qui suivit la déclaration de guerre de Pedroche, et en cela il fut constamment soutenu par Ignace.

Les autres Pères espagnols, surtout Araoz, qui ressentait vivement à la Cour d'Espagne les contrecoups de ces bruyantes polémiques, ne furent pas aussi constants et jugèrent qu'il convenait de biaiser un peu. Que l'on demande à nos amis des apologies (2) et des protestations honorables en faveur des Exercices, soit ; mais aussi qu'on atténue ce qu'il pourrait y avoir de

---

(1) II, 649-650 ; cf. N, 2, 21. L'histoire de cet incident a été écrite par II, 154-158. Y ajouter certains documents, comme Ch, 4, 415.

(2) Nous avons conservé les apologies, première (II, 653-671) et seconde (II, 678-684) du docteur de Torrès, plus tard évêque des Canaries; du docteur André Cuesta (II, 676-677) ; du docteur Vergara (II, 671-675, 677).

trop choquant pour les théologiens espagnols. Qu'on tienne bon à l'oraison et à la retraite contre Cano et les adversaires exagérés de l'illuminisme, mais qu'on ne prête pas flanc à une attaque justifiée. Ainsi Ignace, dans la 14e règle d'orthodoxie (1), avait écrit en espagnol et dans les premières traductions latines : « Quoi qu'il soit parfaitement démontré et défini que personne ne puisse être sauvé sans être prédestiné... », « quoiqu'il soit... : *etiamsi sit* » ; le P. des Freux, traducteur de la Vulgate, au lieu de « *sit* » écrit « *esset* » : *etiamsi esset...*, et ceci peut se comprendre : *même s'il était* parfaitement démontré et défini que personne ne peut être sauvé sans être prédestiné. « Même s'il était... », expression dubitative qui laisserait croire que ce n'est peut-être pas prouvé ; donc « quelqu'un pourrait être sauvé même sans être prédestiné » : la chose n'est pas dite dans le texte, sans doute, mais elle n'est pas exclue positivement, et voilà l'opinion de Catharin, désapprouvée par le concile de Trente, voilà surtout Luther qui avait été condamné sur ce point par l'université d'Alcala. L'orthodoxie chatouilleuse des meilleurs amis de la Compagnie s'en émeut, Araoz prend peur : que faire,

(1) 620.

puisque le texte est imprimé ? Qu'à cela ne tienne : une correction manuscrite grattera les deux premières lettres « *es* » et transformera le second « *e* » en « *i* » : le désastreux « *esset* » est devenu un authentique « *sit* », et la phrase peut passer dès lors dans tous les Thesaurus de la Compagnie (1). Ignace l'apprend : on a osé toucher à ce qu'a approuvé Rome, à ce qui est en quelque sorte canonisé par le jugement du Saint-Siège et il exprime à Araoz sa très vive indignation ; en 1560, quatre ans après la mort d'Ignace, Nadal en Flandre est encore obligé d'interdire toute modification au texte, mais en 1561 la correction « *sit* » passe dans un texte imprimé, et, en 1576, l'emporte même à Rome.

Un avantage appréciable de cet incident, c'est de nous faire apprécier l'importance exceptionnelle qu'Ignace accorda à la Vulgate : peut-être le P. des Freux, désireux d'accorder le style latin avec l'idéal d'élégance des cicéroniens, a-t-il introduit de son cru certaines modifications, mais, une fois que le Saint-Siège a parlé, sa traduction n'est plus l'écrit du P. des Freux, c'est la version officielle, la seule version qui fasse foi pour les Exercices. Il faut s'en souvenir quand

(1) N, 2, 23 ; N, 1, 244. Ce grattage se remarque sur beaucoup d'exemplaires de la Vulgate, édition de Rome en 1548, de Burgos en 1574...

on étudie les Exercices : l'*Autographe,* la *Versio prima* et tous les autres documents, si intéressants qu'ils soient, ne peuvent que servir à éclairer la Vulgate, et non pas la supplanter, si l'on veut rester fidèle à l'esprit souverainement catholique d'Ignace.

Un autre avantage de ces controverses c'est de nous avoir dotés du premier commentaire détaillé des Exercices : Cano s'était naturellement associé à la campagne contre les Exercices. En 1555, à Burgos, un grand ami de la Compagnie dînait avec lui et lui demanda ce qu'il reprochait aux gens de la Compagnie : « Ils me paraissent bons, répondit-il prudemment, mais il me déplaît qu'ils ne montrent pas aux autres leurs Exercices Spirituels ». Ses sentiments ne se modifièrent pas: en 1556, il recommença à parler contre la Compagnie dans les chaires de Valladolid, et, le 21 septembre 1557, il écrivait : « Je suis comme Cassandre que personne ne voulut croire jusqu'au jour où Troie fut perdue sans remède. Je dis donc et je dis en vérité que les jésuites sont des *alumbrados* et des *dejados* comme ceux que le démon a semés tant de fois dans l'Église depuis les gnostiques jusqu'à nos jours. » Son opposition dura jusqu'à sa mort en 1560 (1). La réponse,

(1) A, 2, 72-85. DE SCORRAILLE, *François Suarez,* 1, 87, cite une parole favorable du P. Mancio, mais elle parait

elle nous est fournie par son confrère le P. Bañez qui écrit vers cette époque au sujet de Sainte Thérèse : « Saint Paul ne dirait pas que Satan se transfigure en esprit de lumière, si l'ange de lumière ne nous éclairait quelquefois » (1). Cette réponse, Nadal l'a détaillée longuement dans une apologie qui est restée longtemps manuscrite (2) : on ne doit pas y chercher une pensée achevée, mais le premier jet d'une dissertation où le visiteur de la Compagnie se souvient un peu trop qu'il a été élève de l'*Alma Mater* et se risque à certaines plaisanteries d'un goût douteux. Mais, avec cela, vif, incisif, clair, pénétrant, et, ce qui

---

controuvée par ailleurs. Le 1er novembre 1555, le P. Rojas défère à l'inquisiteur de Saragosse un libelle contre la Compagnie : M, 5, 66-71. Mir, *Historia documentada de la Compania de Jesus,* Madrid 1913, 1, 496-497, raconte que sous couvert d'indifférence, en 1555, Villanova vint à connaître Maria de Cordoba et lui fit des propositions « bien opposées à la sainteté des Exercices »; Martin Guttierez, Loarte et d'autres auraient été compromis dans cette affaire; S. Pierre d'Alcantara y aurait été cité en témoignage. Ribadeneira parle, paraît-il, de cette « persecucion de Plasencia » dans ses *Glorias y triumfos de la Compania de Jesus en sus persecuciones,* sans oser affirmer l'innocence de Villanova ! Je ne sais pas à quoi fait allusion Mir.

(1) Ste Thérèse, 1, 164-168.

(2) Cette apologie de Nadal a été publiée en deux morceaux : la partie centrale dans Ch, 3, 525-573, le début et la fin dans N, 4, 820-873.

vaut mieux, nous livrant la pensée d'Ignace dont il était le confident, mais après l'avoir repensée à sa manière. La rigueur dogmatique avec laquelle il énonce certaines des thèses des Exercices souligne avec une netteté merveilleuse certaines propositions d'Ignace. N'oublions pas que Nadal exerça une immense influence dans la Compagnie du vivant d'Ignace et durant les deux autres généralats : Balthasar Alvarez, Pierre Canisius, François Coster, Gil Gonzalez Davila, dépendent de lui et son autorité est constamment invoquée par Alphonse Rodriguez, Louis du Pont, Nicolas Lancicius, comme par les premières Congrégations Générales. Au moment où Ignace va disparaître de ce monde, c'est Nadal qui, avec Polanco, représente vraiment l'esprit de la Compagnie bien plus que Laynez ou les autres compagnons d'Ignace ou François de Borgia : l'action de ces deux infatigables travailleurs disparaît plus que celle des autres dans l'auréole d'Ignace dont ils furent les humbles collaborateurs, mais il n'est pas besoin de feuilleter longuement les documents qui ont été publiés sur la Compagnie primitive pour découvrir — ou, plutôt pour soupçonner — tout ce que celle-ci leur doit (1).

(1) A, 2, 467-468.

CHAPITRE III

La rédaction du Directoire des Exercices

(1556-1599)

Le Directoire rédigé par Ignace était trop incomplet pour satisfaire ses fils, et la première Congrégation Générale qui se réunit après sa mort demanda que ce travail fût achevé : on se souciait à ce moment de bien autre chose (1). La seconde Congrégation (2 juillet 1565) renouvelle ce vœu (2) : on se met à l'œuvre (3), trois Pères sont même désignés (4), mais rien n'aboutit ; car la codification des règles presse davantage. Le quatrième général de la Compagnie poussa activement le travail qui n'aboutit que sous son successeur, le P. Aquaviva. Je ne chercherai point à retracer ici tous les détails qui concernent chacun des Directoires qui ont précédé l'édition

(1) II, 752-753 : Congr. gen. 1, decr. 107. L, 2, 181 et 374 promettent de l'exécuter, mais L, 4, 164 et 540 ainsi que L, 5, 142 n'en parlent pas parmi les occupations du général.

(2) II, 753.

(3) P, 1, 540 en 1565-1566.

(4) Miron, *Polanco, Ruis :* II, 753 et 756, vers 1566-1567.

définitive : ils ont été publiés ailleurs (1). Mais j'essaierai de les caractériser par le dehors, en rassemblant des traits épars qui font mieux connaître l'histoire de la spiritualité dans la Compagnie de Jésus.

Disons tout d'abord que le lien est assuré entre les diverses époques par la prédominance presque exclusive de l'influence espagnole. La majorité des premiers compagnons d'Ignace étaient originaires d'Espagne, et tous les postes importants de la Compagnie, ou presque tous les postes furent détenus longtemps par des Pères originaires d'Espagne : cette situation privilégiée provoqua certaines jalousies nationalistes qui éclatèrent au moment de l'élection du quatrième général et se servirent de l'hostilité du Pape contre le roi catholique pour favoriser l'élection du premier supérieur général qui ne fût pas espagnol. Ceci se passa en 1573, après la mort de saint François de Borgia, et à cette occasion beaucoup de jésuites espagnols regagnèrent leur pays d'origine (ainsi Ribadeneira) ou quittèrent les charges occupées jusque-là (ainsi Polanco et Nadal). Mais la suprématie de la pensée espagnole continua à s'exercer en beaucoup de domaines, et en particulier dans le champ de la

(1) II, 745-1282.

spiritualité, si bien qu'à part une faible influence venue d'Italie, on peut dire que toute l'histoire de Directoire dépend des Espagnols. Qu'on ne s'étonne donc pas si c'est de ceux-ci principalement que nous parlerons dans ce chapitre.

I. — Les deux premiers généraux : Lainez et François de Borgia

(1556-1565) (1565-1573)

Lainez fut souvent distrait par des missions diplomatiques ou religieuses ; François de Borgia fut absorbé par la rédaction des règles annexes aux Constitutions (1). A Rome, Polanco continuait à établir la liaison entre l'action d'Ignace et celle de ses successeurs (2) ; dans l'ensemble de la Compagnie, c'était surtout Nadal que l'on voyait sur les grands chemins pour promulguer

---

(1) Elles seront promulguées en 1567 : A, 2, 435.

(2) Polanco note dans ses *Ephemerides,* 16 août 1557. P, 2, 604 : « Coeperunt in collegio nostro exercitia facere 26 fratres aut eo circa, qui in diversis cubiculis constituti nonnisi in prandio et coena prodibant tanquam angeli ». Dans N, 1 : 509, note 2 ; 585, note 2 ; 598, note 1 ; 611, note ; 616, note, n. 16 ; 806. — Dans N, 2 : 526 ; 532 ; 539 ; 542 ; 546 ; 559 ; 561 ; 562 ; 564 ; 567 ; 568-569 ; 569 ; 573 ; 574 ; 583 ; 584 ; 589.

et adapter les Constitutions aux conditions diverses des temps et des pays.

Si l'on en croit des témoignages autorisés, les Exercices perdaient de plus en plus d'efficacité et leur usage se restreignait.

A celui qui souhaiterait en ces matières les précisions de la statistique, nous pouvons offrir les résultats d'une enquête qui repose sur les documents les plus assurés, puisque ce sont les comptes de conscience de religieux qui ont été obligés par obéissance de répondre à l'interrogatoire d'un visiteur envoyé de Rome, le P. Nadal. Ce « sondage » qui s'étend sur un espace de de quelques années porte sur 28 jésuites qui appartiennent à toutes les nations : Espagnols, Italiens, Allemands, Belges, Français, Anglais, etc. : point d'ordre dans les dépositions. Je les alignerai l'une après l'autre dans leur assemblage bariolé qui aidera à mieux comprendre les « enfances » de la Compagnie. Avez-vous fait les Exercices ? Réponse : une fois la 1re semaine ; 19 jours ; 15 jours ; jamais (c'est Balthasar Alvarez) ; une fois ; 18 jours, puis 8 et 10 ; la 1re semaine en 8 ou 9 jours ; plus de 20 jours ; une fois rapidement ; 8 jours (Claude Matthieu, futur provincial de France) ; une fois ; avant d'entrer dans la Compagnie ; jamais ensuite ; 1re semaine et un peu de la 2de ; 4 jours ; 5 semaines ; 15 jours ; 10 jours ; jamais ; deux fois ;

1re semaine ; 3 semaines, mais en pouvant causer avec d'autres ; plusieurs fois ; 3 fois ; jamais ; 1re semaine ; jamais ; une fois (2).

Au dehors, les retraites ne sont pas très nombreuses : manifestement, en France, en Allemagne, en Belgique, en Italie, on est surtout préoccupé d'enseignement et de prédication. Les Exercices n'avaient pas perdu toute leur efficacité : en 1560, Canisius les donnait aux dames Fugger d'Augsbourg (1). S'il est vrai que les jésuites de France étaient vraiment par trop paralysés (2) dans leur apostolat par les démêlés avec le Parlement, ceux de Flandre et des Pays-Bas n'omettaient pas entièrement les retraites (3). La plus célèbre recrue de cette époque fut conquise en Italie par le P. Jean-Baptiste de Ribera : saint Charles Borromée fit en effet les Exercices sous sa direction en 1563 et, depuis lors, il ne cessa de s'en inspirer pour sa sanctification personnelle et celle de ses clercs ; autour de lui, on entrevoit quelques figures intéressantes, le P. Adorno, surtout le P. Achille Gagliardi à qui

(1) Duhr, 82.

(2) Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*, n'éprouve pas le besoin d'en parler même une seule fois.

(3) A Louvain, Adrianssens est âprement blâmé par Nadal pour son inaction : pourtant, il publie en flamand un traité du discernement des esprits (1570) : CBE, 77, 92.

en 1584 il confiait la première ébauche d'Avis et de Règles pour les Exercices Spirituels (1).

Ce qui est vrai, c'est que la Compagnie était en voie d'organisation : les Constitutions ne s'appliquaient que progressivement, et un peu partout, à l'imitation de la Sicile et de Rome, des noviciats réguliers se fondaient ; le troisième an qui avait été expressément prévu par Ignace ne devait être créé que plus tard (2). D'autre part, on sait que la majorité des jésuites ne consacrait tous les jours à l'oraison qu'un temps limité et que la prière mentale était surtout représentée par les deux examens quotidiens (3). Enfin le livret

---

(1) Très intéressant ce groupe qui gravite autour de S. Charles Borommée et dont les tendances semblent reflétées par les *Commentarii seu Explanationes in Exercitia spiritualia* d'Achille Gagliardi, Bruges 1882, cf. CBE, 32 réédité chez Lethielleux et CBE, 39, 15-24.

(2) Salmeron le demande (S, 2, 449, 452 et 565-6 : en 1574) à plusieurs reprises : dès 1576, avec Bobadilla, il proposera à la province de Naples la retraite annuelle, CBE, 39, 28.

(3) Brou, *S. Ignace, maître d'oraison,* p. 32-34, résume les conclusions auxquelles sont arrivées le P. Bouvier (*Les origines de l'oraison mentale en usage dans la Compagnie. Lettres de Jersey,* janvier 1923), le P. Astraín (*De oratione matutina in S. J.,* Madrid 1923) et le P. Aicardo (*Commentaires sur les Constitutions,* Madrid 1920, t. II, p. 299-407). Il serait facile d'enrichir de nouveaux textes le dossier passablement chargé de cette question : Karrer dans son *S. François de*

des Exercices n'était pas considéré par les premiers Pères exactement sous le même angle que par les modernes disciples du P. Roothaan : même ceux qui s'en inspiraient plus immédiatement pour composer des méditations n'hésitaient pas à le retoucher et à modifier les détails, comme on peut en juger par l'*Évangile médité* de François de Borgia où les « préludes » sont appliqués avec une liberté singulière (1).

Comme ce dernier point est important, il est

Borgia, l'a entrepris, mais, manifestement, il est préoccupé d'éviter le « fixisme » des historiens qui voudraient que l'Institut de la Compagnie soit sorti en un bloc de la pensée d'Ignace et de l'inspiration surnaturelle. Il souligne les différences entre Borgia et Ignace, au point de les transformer en oppositions. Méthode dangereuse qui devrait à plus forte raison opposer l'Ignace de Rome à celui de Manrèse ou d'Alcala, l'Ignace des Constitutions à celui des Exercices, et qui, appliquée à d'autres sujets, a conduit bien des critiques à tellement « purifier » le christianisme des « corruptions » de l'Église romaine que le Christ des synoptiques en a été en quelque manière « sublimé » lui aussi. Ignace a suffisamment insisté durant les dix dernières années de sa vie sur l'obéissance de jugement pour démontrer à ses fils que le fondement de la Compagnie n'était pas tant le texte écrit des Constitutions que l'autorité de ceux qui sont éclairés par Dieu, sous le contrôle de l'Église, pour diriger le développement de son Ordre.

(1) Brou, *S. Ignace, maître d'oraison,* Paris 1925, p. 18-19, 126-127.

utile de grouper sommairement ici quelques-uns des textes où le P. Nadal, commentateur en quelque sorte officiel de la pensée de la Compagnie, a défini ce que doit être l'oraison de ses membres. Du vivant d'Ignace, en 1553-1554, il recommandait (1) qu'on « donne les Exercices spirituels avec entière exactitude à ceux que l'on recevait, non seulement pour les aider à acquérir les principes, la manière et la possibilité de faire oraison dans le Seigneur et d'y progresser, mais par sorte d'expériment pour savoir s'ils sont capables de faire oraison ». Plus tard, il définit l'oraison de la Compagnie non point par la méthode des trois puissances ou n'importe quel autre des modes enseignés par Ignace, mais par ce fait « qu'elle s'étend à la prière vocale et à tout exercice des ministères de la Compagnie de manière qu'en toute chose on trouve Dieu Notre-Seigneur » (2).

Veut-on savoir ce qu'il entend par cette dernière expression ? Rien de plus net. Ce dont il ne veut pas, c'est d'une oraison qui « incline à un recueillement et à une solitude non nécessaire » ; ce dont il veut, c'est « qu'on chemine seulement par la voie de l'esprit, en s'accoutumant à actuer

(1) N, 4, 670.
(2) N, 4, 673-674.

dans toutes choses la dévotion spirituelle » (1). Le modèle en cela, c'est le Père Ignace qui, au privilège extraordinaire de contempler habituellement la Sainte Trinité, joignait cette facilité « qu'en toutes choses, actions, paroles, il sentait et contemplait la présence de Dieu et le goût des choses spirituelles, à la fois actif et contemplatif ; c'est ce qu'il exprimait par cette formule : il faut trouver Dieu en toutes choses. Ce qui fut un privilège concédé à Ignace, nous croyons qu'il a été accordé à toute la Société et nous avons confiance que la grâce de cette oraison et contemplation est préparée à nous tous dans la Compagnie et qu'elle est jointe à notre vocation ». (2) Ce passage a été supprimé des Annotations classiques de Nadal sur l'Institut de la Compagnie par ordre de Mercurian et pour des raisons que nous comprendrons facilement après avoir achevé notre exposé.

De là des prescriptions d'un grand libéralisme :

« Les supérieurs et Pères spirituels doivent user de cette modération que nous savons avoir été familière à notre Père Ignace et qui est propre à l'Institut de la Compagnie, à savoir : s'ils jugent dans le Seigneur, que quelqu'un progresse en fait d'oraison dans le bon esprit, qu'ils ne lui imposent rien, qu'ils ne le reprennent pas. Bien plutôt qu'ils l'encouragent, l'animent à progresser dans le Sei-

(1) N, 4, 671.

(2) N, 4, 652

gneur, fortement et suavement. Si tel autre ou ne progresse pas, ou ne va pas droit, ou se laisse emporter par l'illusion, qu'on s'efforce de le ramener à la vraie voie de l'oraison. » (1)

Encore une fois, les successeurs de Nadal devront restreindre ces libertés, mais pour le moment Nadal ne connaît pas d'autre danger, pour ceux qui savent associer l'esprit de prière à la fin apostolique, que celui de s'attarder aux consolations et de les exprimer en un langage imprudent comme le font « non seulement les luthériens et ceux qui sont nés du luthéranisme, mais ces illuminés qui récemment pullulèrent en Espagne » (2).

Nous voici ramenés en Espagne où les condi-

---

(1) N, 4, 670 : la doctrine de Nadal sur l'oraison, si originale, si savoureuse, est exprimée dans ses exhortations spirituelles, N, 4, 670-672-681 et ses Instructions, N, 4, 579 et 651-652, qui doivent être complétées par les Notes spirituelles d'une allure si « johannique » alors que les Exercices s'inspirent surtout des Évangiles synoptiques : dans N, 4 : 683-690, 692-693, 697, 701, 703, 707, 709, 711-712, 714, 721-723.

(2) Pour l'histoire de la spiritualité dans la Compagnie naissante et parmi les jésuites de la 2de génération, peu de documents sont aussi suggestifs que les « *Monita ad recte loquendum de rebus theologicis en estos tiempos* » de Nadal : texte espagnol, P, 676-680 ; texte latin, très corrigé, P, 123-128.

tions générales de la vie spirituelle dans la Compagnie sont réalisées avec certaines modifications. L'influence posthume de Villanova est encore assez vivace, et à Tolède par exemple les Pères de la maison professe consacrent une conférence hebdomadaire à l'étude des Exercices ; pourtant on se contente trop facilement d'une courte retraite d'élection, et nombreux sont ceux qui, comme le P. Balthasar Alvarez, ne font que tardivement les Exercices ou ne les font pas du tout : celui-ci, à 28 ans, après 7 ans de vie religieuse, ne les avait pas encore faits.

La défiance contre l'illuminisme est portée à son comble : vers 1553, Louis de Grenade écrit à l'archevêque Carranza :

« Je suis arrivé à Tolède en bonne santé et aussitôt je me suis rendu chez l'archevêque ; je l'ai trouvé tout plein de l'esprit de ce père Cano : toutes ses paroles et tous ses avis s'en inspirent ; l'affaire est conclue, on imprime le catalogue de l'Index et toutes les œuvres de fray Luis de Grenade y sont inscrites. L'archevêque ne veut absolument pas de toutes ces histoires de contemplation — c'est ainsi qu'il les appelle — pour les femmes de charpentier, etc. » (1)

Un moment, Louis de Grenade espère arrêter le coup : peine perdue, l'index paraît en 1559, et

(1) *Obras de fray Luis de Grenada,* t. XIV, p. 40 ; édition du P. Cuervo, cité par Col, 378.

son seul salut est de s'enfuir précipitamment au Portugal. Carranza, plus confiant, demeure : il est arrêté par l'Inquisition et après un procès interminable de 17 ans, ne sortira de prison que pour mourir. Sauve-qui-peut général ! Toutes les lectures que prise sainte Thérèse sont condamnées : les bibles en castillan, l'*Audi filia* du bienheureux Jean d'Avila, les *Contemplationes idiotae,* Denys le Chartreux, Tauler, Séraphin de Fermo, Henri Harphius... Un opuscule de François de Borgia est compris dans la proscription, et par là celui-ci est averti que décidément l'Espagne n'est pas un pays sûr pour lui : à la dérobée, il se rend du Portugal à Rome (1).

On devine l'atterrement que provoquent ces nouvelles parmi les Pères espagnols. Borgia diffamé, notre ami Carranza emprisonné (2), les Exercices toujours suspectés quoiqu'on n'ait pas osé s'opposer ouvertement à l'approbation pontificale : certains même pensent que les exemplaires espagnols des Exercices doivent être supprimés (3), mais l'Inquisition n'urge pas une telle

(1) Suau, 2, 80-81 et 84.

(2) Borgia resta toujours fidèle à cet ami : Suau, 2, 68 et 130. A, 2, 188-189, raconte comment l'approbation des écrits de Carranza a été en quelque sorte « escamotée » au concile de Trente sans que les jésuites aient été avertis.

(3) A Séville, A, 2, 99-100.

défense. A Rome, Lainez prend la chose à moitié en plaisantant, soit : « Il est certain qu'ici et à la cour du Roi des Flandres certains religieux insinuent après avoir mangé, que nous sommes hérétiques, *alumbrados* et chassés d'Espagne : c'est une chose qui me donnerait sujet de rire, si cela ne conduisait à un sérieux dommage pour leurs âmes et celles du prochain, car Notre-Seigneur devant qui nous serons tous jugés le sait bien, il n'y a pas d'homme dans la Compagnie qui n'anathématise l'erreur des *alumbrados* et de tous les hérétiques ». (1) Sainte Thérèse, avertie à ce moment, notait « que les temps étaient mauvais, qu'on pourrait bien porter quelque accusation contre moi et me déférer aux inquisiteurs. L'idée me parut charmante et me fit bien rire. J'étais sûre de moi en tout ce qui regarde la foi ; je savais très bien que si l'on m'eût dit que je manquais à la moindre cérémonie de l'Église, j'aurais affronté mille morts pour m'y conformer, aussi bien que pour une vérité quelconque de la Sainte Écriture » (2) : n'empêche que quelques années plus tard, lorsque son ordre se développait, la même accusation se reproduisit et lui causa les plus grandes angoisses.

A ces préoccupations extérieures, se joignaient

(1) A, 2, 114, cf. Suau, 2, 80-81 et 84.
(2) Ste Thérèse, 2, 20 : *Livre de sa vie,* ch. 33.

pour la Compagnie en Espagne de graves soucis d'ordre intérieur. Comme le dit son historien : « notre Institut avait tant de traits absolument inédits qu'il marchait pour ainsi dire seul au milieu de tant d'autres ordres mûs par un esprit excellent, mais différent. Il ne faut donc pas s'étonner que les mœurs et pratiques des autres religions s'introduisent de temps à autre dans la Compagnie et altèrent en quelque manière l'esprit d'Ignace » (1).

L'on sait qu'Ignace avait insisté autrefois auprès de saint François de Borgia pour qu'il concilie le goût du recueillement avec la vie apostolique (2) ; celui-ci demanda à la 1re Congrégation générale d'augmenter le temps consacré à l'oraison et la quantité de pénitences régulières, mais se soumit au refus de Laynez et des profès réunis à Rome. D'autres espagnols n'imitèrent pas sa réserve, entre autres son fidèle compagnon le P. Bustamente qui exerça une influence assez considérable comme maître des novices à Simancas avant 1556 — et il ne tarit pas d'éloges sur ses disciples,— puis comme visiteur et supérieur. Des Exercices, il admirait surtout qu'Ignace ait su condenser les principes de la vie spirituelle en quelques règles comme

(1) A, 2, 444.
(2) Suau, 1, 187-189.

Aristote avait codifié la Logique » (1), et des Constitutions il renforçait tout ce qui était implacable régularité : aussi fit-il beaucoup souffrir ses inférieurs.

« Son esprit peut se réduire à deux principes : beaucoup d'observance extérieure et peu de vie ou de nourriture intérieure de l'esprit; beaucoup de symétrie, beaucoup de rigidité à l'extérieur, et avec cela, peu d'affection, peu de confiance entre supérieurs et sujets ; beaucoup de soucis d'éviter les fautes, mais peu d'entrain pour promouvoir les vertus et les bonnes œuvres. » (2)

---

(1) M, 5, 266 : « Le maître Pedro Martinez dit que de même qu'Aristote réduisit les arts à une règle certaine, ainsi dans les Exercices est condensée la manière de servir J.-C. N.-S. ». Sur quoi, on peut citer les paroles où un contemporain, Louis de Grenade se moque finement de ce travers : « Il y a quelques personnes qui font une sorte d'art avec toutes ces règles et documents, car il leur semble que, si celui qui apprend un métier deviendra bon artisan en se contentant d'observer les règles de son métier, de même celui qui gardera ces règles spirituelles atteindra aussitôt par leur moyen ce qu'il désire : celui-là ne s'aperçoit pas que c'est un art de la grâce, et qu'il attribue à des règles et artifices humains ce qui est purement don et miséricorde de Dieu. » *Tratado de la oracion y consideracion,* parte II, c. V, § XVIII. Et cette exclamation de Lope de Vega : « Mon Christ, ils me donnent des recettes pour apprendre à vous servir ; mais personne ne m'enseigne aussi bien que de vous regarder sur la croix » (cité par Mir, *Historia... de la Compania,* 1, 495).

(2) A, 3, 75 et note 1 ; Bustament blâme la bénignité de Borgia : Suau, 2, 51,

Il n'est pas seul à professer ces principes, et plusieurs des Pères les plus remarquables se signalent par une certaine rigueur dont on attribue la responsabilité au Bienheureux Jean d'Avila (1) : est-ce à tort, est-ce avec raison? On peut assurer que plusieurs des disciples de ce saint homme, par exemple le P. Loarte, inspirèrent dans la Compagnie entière un tel respect que ses avis spirituels furent imprimés côte à côte avec ceux d'Ignace lui-même. Par ailleurs, presque tous les jésuites de renom dont l'histoire nous a gardé le souvenir ont passé vers cette époque par une période de recueillement excessif : Miguel de Torrès « un peu trop retiré du ministère apostolique et trop affectionné à l'étude » (2), Martin Guttierez, qui contracta de violentes douleurs de tête au noviciat par suite de son application à l'oraison (3) ; il y en a peu qui échappèrent totalement à cette tentation, mais certains poussaient à un degré extrême cet esprit « frailesque », inspiré des ordres anciens ou des réformes modernes de « récollets » (4). L'on disait couramment que si le bienheureux d'Avila n'était pas entré dans la

(1) A, 3, 75, note 1.
(2) A, 2, 468.
(3) A, 2, 470.
(4) A, 2, 267.

Compagnie, c'était précisément parce que « la bénignité et la facilité de rapports » étaient moins apparents qu'autrefois du temps du Docteur Torrès par exemple (1). Nadal après être passé par le Portugal en 1561 où « il corrigea tous les livres qui en avaient besoin et prit connaissance de tous les livres de dévotion » (2), essaya de remédier à plusieurs de ces défauts : Alcala demandait une heure d'oraison le matin, une heure le soir, un quart d'heure de visite au Saint Sacrement après chaque repas et n'accordait que six heures de sommeil ; après la visite de Nadal en 1564, il fallut retrancher une heure d'oraison, abréger les deux visites et ajouter une heure de sommeil (3). « Il était commun parmi nos premiers Pères de donner trop de temps à l'oraison, au préjudice des études et des autres ministères avec le prochain. » (4) Si Nadal ne put partout remédier à ce mal, par exemple en Andalousie (5), c'est qu'il en fut empêché par la sollicitude jalouse du roi et de son conseil.

Lui parti, la situation ne semble pas s'être améliorée à ce point de vue et Borgia se trouve

---

(1) A, 2, 450 et 617.
(2) N, 1, 495.
(3) A, 2, 412.
(4) A, 2, 412.
(5) A, 2, 273.

en présence d'une situation grave : les santés déclinent. « A Valence (5 août 1567) tous sont pâles comme des disciples de Pythagore : il vaudrait mieux dix hommes capables de faire n'importe quoi que cent autres qui ou bien meurent ou bien rentrent dans leurs familles. » (1) A Grenade, après 16 ans de fondation, la communauté n'ayant jamais dépassé 50 ou 60 personnes, il y a eu déjà 23 morts (1568-1569) : « Point de santé, spécialement quatre sont à bout de forces, sept crachent le sang et neuf ont la fièvre » (2). Cordoue : « La santé est bonne quoique beaucoup aient la fièvre, deux ont la phtisie » (3). Séville : « La santé est mauvaise. Outre ceux qui ont perdu leurs forces, sept crachent le sang et plus de dix gardent la chambre à cause de la fièvre » (4). Tous ces détails sont extraits de lettres officielles. L'un des premiers soins de Borgia (5) fut en effet de nommer des visiteurs pour le renseigner exactement sur l'état des provinces. Tous constatèrent qu'on avait multiplié inconsidérément les collèges et que pour ce motif les jeunes étudiants

(1) A, 2, 262-263.
(2) A, 2, 460, note 1 : cf. DE SCORRAILLE, *François Suarez*, I.
(3) A, 2, 459, note 4.
(4) *Ibid.*
(5) SUAU, 2, 195-200.

n'avaient point le temps de se former sérieusement ou étaient écrasés par le labeur de l'enseignement. De plus, un peu partout les supérieurs locaux péchaient par excès de rigueur et ne laissaient pas respirer leurs subordonnés.

Recueillons quelques indications qui éclairent l'histoire de la spiritualité. En Aragon (1567) « le P. Provincial doit veiller par soi-même et les autres supérieurs à ce que les Nôtres gardent la règle septième des prêtres, qui est si importante, d'attirer le prochain à faire les Exercices Spirituels, dont on se sert peu en tous les endroits de la province et en quelques-uns pas du tout » (1). Le Provincial de Castille, le P. Carrillo, est un peu colère et de relation difficile (2), mais le P. Balthasar Alvarez qui vient d'abandonner la direction de sainte Thérèse (1559-1566) ouvre avec ferveur les exercices du noviciat de Medina del Campo : « Ici, plus qu'à Simancas, (le noviciat qu'avait organisé Bustamante), règne un grand amour de l'oraison et de la conversation avec Dieu, tout en modérant quelques excès de ferveur indiscrète » (3) et l'on note de lui que l'étroitesse et le recueillement excessif qu'il pouvait avoir autrefois lui ont été

(1) A, 2, 264.
(2) A, 2, 265.
(3) A, 2, 405-8.

enlevés ainsi que cet esprit qui s'inquiète de tout : « *eduxit eum Deus in latitudine* » (1).

Mais à côté de lui, à Monterey, à Avila, à Ségovie, à Valladolid, à Logrono, à Oñate, les supérieurs sont caractérisés ou par un excès de scrupule, ou par la « mélancolie » (2). La province d'Andalousie (3) est la plus atteinte de toutes par ce mal : « En général on y fait l'usage ordinaire de l'oraison et de l'examen, de la confession et de la communion, de la pénitence et de la mortification, et l'on se signale par le légalisme de l'observance. Quant à la manière d'observer la loi, on penche ordinairement vers la rigueur extrême. La cause en vient et du caractère des gens du pays et de ce que nous tous qui avons tenu les charges du gouvernement (c'est un supérieur qui parle), du premier jusqu'au dernier, nous avons été mélancoliques et nous avons penché vers cet extrême ».

Borgia fut préoccupé de cette situation et essaya d'y remédier en prescrivant l'exercice corporel, en organisant des maisons de campagne où les Pères des collèges pussent se reposer physiquement et spirituellement, surtout en s'efforçant de dilater les cœurs : alléger le far-

(1) A, 2, 631.
(2) Par exemple A, 2, 630-631.
(3) A, 2, 274-275.

deau des subordonnés et élargir les principes des supérieurs, tout en concédant à l'esprit d'oraison les prescriptions nouvelles que nécessitaient les circonstances, par exemple en instaurant définitivement l'heure d'oraison. Mais ceci ne se fit pas sans résistance : comme vers la fin de la vie d'Ignace, quelques-uns commencèrent à se lamenter de ce que l'esprit primitif de la Compagnie était perdu, de ce qu'on ne se mortifiait pas ; ils étaient hantés par la crainte que la Compagnie fût envahie par cette maladie de la « *claustra* » (1) qui désolait les ordres anciens et, pour y remédier, ils cherchaient au contraire à renforcer les contraintes extérieures et le légalisme. Certaines « décadences spirituelles » (2), inévitables dans un ordre qui croissait si rapidement et qui se mêlait si intimement à la vie du monde semblaient leur donner raison et les mesures venues de Rome n'étaient pas accueillies par eux favorablement. C'est dans ce milieu que se dessina un véritable courant vers la Chartreuse : rien de plus fréquent alors que de voir un jésuite fervent songer à une vie plus parfaite dans l'état des chartreux ; il y eut une sorte

(1) A, 2, 462 et 499.
(2) Titre d'un chapitre de A, 2, 482-501.

d'épidémie de vocations à la vie érémitique ou pénitente (1).

Quand Borgia fut envoyé en Espagne par le Souverain Pontife à la fin de 1571, voici en gros la situation qu'il trouva : la Compagnie divisée en quatre provinces et réellement prospère, mais d'assez considérables germes de difficultés pour l'avenir. Les ennuis les plus graves ne devaient pas venir des « spirituels », car ceux-ci en gens obéissants se soumirent aux directions de Rome; ceux qui, plus tard, sous Mercurian et surtout sous Aquaviva, devaient si violemment agiter la Compagnie entière étaient plutôt guidés par un esprit de nationalisme excessif (2) et s'inspiraient des exemples et des maximes de l'ancien disciple d'Ignace, Araoz, toujours commissaire pour l'Espagne et ne quittant pas la cour (3). Cepen-

(1) A, 3, 76 : S. Alphonse Rodriguez y songea sérieusement avant son noviciat.

(2) A, 3, 98-100 : « Ce nationalisme excessif régna à la cour durant la 2de moitié du XVIe siècle. On prétendait que toutes les affaires devaient s'examiner, se décider et se conclure en Espagne, sans recours à Rome. Ce désir ne provenait pas d'une rébellion formelle contre le Souverain Pontife, mais de l'estime que l'on avait de son propre catholicisme et de l'idée désastreuse que l'on se formait de l'état moral de la curie romaine. Cet esprit fut introduit dans la Compagnie par le P. Araoz, et Ribadeneira n'en fut pas exempt. »

(3) A, 3, 100-2.

dant c'est plutôt du côté spirituel qu'à ce moment les préoccupations du Général de la Compagnie pouvaient êtres vives. Dans la province d'Andalousie régnait en maître, et pour longtemps, ce rigorisme intransigeant grâce au provincial, le P. Juan de Canas et quelques autres Pères qui « formèrent une ligue ou *cuadernilla ;* ils imposèrent, dit un de leurs contemporains, une croix perpétuelle et un joug intolérable que ni nos Pères ni nous-mêmes n'avons pu supporter et cela, en des détails particuliers et en des choses si menues que personne ne peut les supporter » (1); le P. Juan de la Plaza, connu pour son goût de l'oraison affective, était parti dans l'Amérique du Sud (2). Un des remèdes proposés à la situation ce serait de donner « faculté et temps aux professeurs, étudiants, prédicateurs, confesseurs et préfets, pour qu'ils attirent aux Exercices les étudiants et les clercs » (3). Parmi eux l'Institut la de Compagnie est peu connu et appliqué.

La province de Tolède a conservé plus vivante la mémoire de Villanova, et l'on peut dire qu'en général il s'y trouve paix, union, désir d'obéir, souci de l'observation de l'Institut, esprit de

(1) A, 3, 76.

(2) Dudon, *Les leçons d'oraison du P. Balthazar Alvarez,* dans RAM 1921, p. 47 ; copie du traité à la CBE, 92, 132.

(3) A, 2, 276.

pénitence, exactitude dans les études et allégresse spirituelle en tous (1). L'un de ceux qui sont le plus respectés, c'est le recteur de Salamanque, Martin Guttierez, qui, au début de son rectorat, était plongé dans la tristesse à cause des fautes de ses inférieurs, mais en fut corrigé par une vision où il aperçut son cœur étouffé par deux gouttes de sang et Jésus-Christ lui dilatant le cœur (2) ; il fut souvent consulté par sainte Thérèse qui lui écrivit un jour qu'elle enviait tous les dons qu'il avait reçus du ciel, sauf une chose : c'était de ne rien vouloir retrancher de sa pénitence, bien que les confesseurs déclarassent qu'elle était excessive... Guttierez lut la lettre en récréation à tous les religieux du collège (3).

La province d'Aragon était, de toutes, la moins florissante (4), et pourtant elle recevait à cette époque un spirituel insigne, celui qui devait devenir saint Alphonse Rodriguez (5) : pendant trop longtemps, on y avait admis « une foule immortifiée et incapable de s'ordonner » (6). L'un de ses meilleurs provinciaux, le P. Cordeses

(1) A, 2, 500.
(2) Alvarez, ch. 23, p. 240-241.
(3) Ste Thérèse, 242-243, note.
(4) A, 2, 568.
(5) A, 3, 692-694
(6) Alvarez ; A, 3, 78.

n'était-il pas d'avis « qu'il ne faut pas de savants parmi les nôtres, mais qu'il suffit d'avoir des confesseurs à demi instruits. Comme si les ministères de la Compagnie ne réclamaient pas la connaissance parfaite des lettres sacrées, ou comme s'il suffisait de posséder des cartons remplis de notes spirituelles, avec un *Vade mecum* ou une *Summa armillae,* pour accomplir ce à quoi nous oblige notre Institut, alors qu'en chaque collège il faudrait qu'il se trouve quelqu'un de capable à donner son avis sur tous les sujets et derrière lequel tous les autres pussent s'abriter : sommes-nous donc au temps d'Holcot où, avec deux blancs de théologie, un homme pouvait avoir boutique *ubique terrarum* » (1) ! Ce P. Cordeses propageait autour de lui une « oraison affective » au sujet de laquelle il avait rédigé une instruction (2) ; les Pères Miron et Polanco auraient poussé Borgia à faire une instruction contre ce mode d'oraison, et de fait, celui-ci, dans une conférence publique, réprouva l'abus (3), tout en ne désapprouvant pas le principe de cette oraison, comme en témoigne la lettre suivante qu'il adressa au P. Cordeses :

---

(1) A, 2, 571-572.
(2) A, 3, 181 : copie CBE, 92, 81.
(3) A, 3, 184.

« J'apprends que vous demandez à vos subordonnés des actes de l'amour de Dieu et que vous voulez les conduire tous par le même chemin. Je loue certainement le zèle et la bonne tentative de votre Révérence, mais prenez garde, mon Père, que tous n'en sont pas capables et ne peuvent pas adopter une telle pratique! Dans la prière, les uns suivent une méthode, les autres une autre, comme dit l'Épître aux Corinthiens, et parce que toutes les méthodes sont bonnes, ou doit laisser la liberté d'embrasser l'une et d'abandonner l'autre suivant les circonstances. En effet les directions de l'Esprit-Saint sont différentes, et différentes aussi les capacités des hommes. » (1)

Dans la province de Castille, le spirituel le plus apprécié était incontestablement le P. Balthasar Alvarez qui, depuis 1567, dirigeait le noviciat de medina del Campo. C'est la seconde année de son rectorat que Balthasar Alvarez commença à abandonner l'oraison discursive pour recevoir « un cœur nouveau et agrandi, détaché des créatures, épris du seul éternel, si éclairé sur les choses divines qu'il y trouvait la force, le repos et une jouissance semblable à celle des bienheureux » (2). Il l'enseigna à ses novices et aux jeunes Pères qui suivaient les Exercices du troisième an, tout en reconnaissant que les délais étaient généralement inévitables,

---

(1) Karrer, *S. François de Borgia*, p. 268.
(2) Alvarez, ch. 13, § 1, p. 126 sq.

avant la concession des faveurs célestes (1). Sa direction spirituelle s'accordait d'ailleurs avec certaines conclusions des Pères du collège de Plasencia, avec les écrits du P. Plaza d'Andalousie et avec les instructions du Recteur de Salamanque Martin Guttierez (2). De la solitude du noviciat elle se diffusa dans toute la province de Castille et même au delà en produisant des fruits remarquables de renouvellement de l'esprit. Il s'en suivit assez tôt quelques indiscrétions des disciples, réguliers ou séculiers, de Balthasar Alvarez, mais sans que le crédit de celui-ci en soit atteint puisqu'en 1571 les Pères de Rome voulurent profiter de ce qu'il assistait à la congrégation des procureurs pour l'y retenir et le nommer Maître des novices (3). Ce qu'il enseignait certes n'était pas contraire aux Exercices, mais il n'y était pas expressément énoncé, et ce n'est pas une des moindres curiosités de cette époque que l'on puisse parler d'un Balthasar Alvarez ou d'un saint Alphonse Rodriguez sans que la spiritualité des Exercices y soit directement intéressée ; à plus forte raison comprendra-t-on qu'il soit souvent si difficile de démêler les rapports de spiritualités étrangères à la Com-

(1) Dudon, *art. cit.*, dans RAM 1921, p. 45-46.
(2) Dudon, *ibid.*, 47-48.
(3) A, 3, 478.

pagnie avec le livre des Exercices, par exemple de sainte Thérèse ou de saint Jean de la Croix : si des jésuites authentiques s'y astreignent si peu, des âmes même dirigées ou enseignées par les jésuites ne devaient pas s'y sentir liées !

Cependant depuis quelques années, un homme en tout point remarquable, le P. Gil Gonzalez Davila (1) exerçait une influence universellement bienfaisante sur l'Espagne : on peut se demander avec quelque inquiétude ce qui se serait passé durant cette crise de croissance si un esprit aussi pondéré n'avait secondé les efforts des Généraux pour guider les développements des provinces espagnoles. De 1566 à 1596, il ne cesse d'occuper les charges les plus variées et les plus importantes : seul ou presque seul entre tous les autres, il échappe à la critique, et pourtant il est durant cette longue période provincial de Tolède, d'Andalousie et par deux fois de Castille, visiteur des provinces d'Aragon, Tolède et Castille, enfin assistant d'Espagne sous Mercurian. Toutes les maisons, toutes les provinces louent uniformément sa prudence, sa douceur, son observance régulière, son grand esprit religieux. Durant 28 ans, il occupa les charges de supérieur.

---

(1) Long éloge dans A, 3, 738-741 : consulter la table onomastique de A.

Il forma les meilleurs supérieurs de l'Espagne et leur enseigna le mode de gouverner conforme à notre Institut, cette manière de suave efficacité qui est propre à la Compagnie; il éleva considérablement le niveau des études, surtout dans les provinces de Castille et d'Aragon, en contenant les désirs indiscrets des jeunes scolastiques trop pressés de se livrer au ministère, et en les faisant cheminer à loisir dans l'étude des lettres et des sciences sacrées; c'est lui qui, suivant les suggestions de François de Borgia, organisa le plan de nos collèges suivant le plan du *Ratio Studiorum* futur; enfin il dut défendre la Compagnie dans les plus rudes attaques qu'elle eut à subir à la fin du XVI^e^ siècle.

Gil Gonzalez retiendra longuement notre attention pour son influence sur la spiritualité de la Compagnie, et là encore il fut éminent :

Il était très versé dans les lettres, dans la théologie scolastique et dans l'Écriture. La vie des saints et l'histoire ecclésiastique lui étaient bien connues ainsi que les Conciles dont il fit un abrégé. Ce qui le fit estimer le plus de ses sujets, c'est sa doctrine de vie spirituelle, car il avait lu beaucoup aussi bien des écrits des saints que des traités des anciens Pères et des règles des religieux. Avec son expérience si grande de la vie spirituelle et une si grande pratique de l'Institut, il faisait des exhortations merveilleuses, et il a avait beaucoup de manuscrits sur les choses spirituelles.

La plupart de ces manuscrits sont restés inédits, ou plutôt ils n'ont pas été publiés sous son nom, car les fameux traités de la Perfection du

P. Alphonse Rodriguez en sont souvent la simple reproduction (1).

Le P. Gil Gonzalez Davila fut un dévot des Exercices Spirituels et c'est à lui, comme nous le verrons, qu'est due surtout la rédaction du Directoire des Exercices. En 1571, il avait déjà donné des preuves manifestes de son savoir-faire : conquis à la Compagnie en 1550 à Alcala par Villanova, en même temps que Guttierez et bien d'autres, il poursuivait ses études à Alcala en 1554 (quand Nadal promulguait les Constitutions) jusqu'à son ordination sacerdotale (Tolède, décembre 1558) et fut aussitôt nommé ministre de la maison de Tolède. En 1562, il accompagne Nadal dans sa visite d'Espagne et comprend les inconvénients d'un Commissaire en Espagne ; il est recteur d'Alcala en 1564 et se fait connaître de François de Borgia à la Congrégation générale de 1565 si bien qu'il est nommé par celui-ci visiteur des provinces d'Aragon et de Castille entre 1566 et 1570. Rien ne lui sert de chercher à s'excuser sur son jeune âge (35 ans) : « *illis videbor forte ridiculus mus,* je ferai l'effet d'un rat prétentieux », Borgia maintient son ordre ; il commence sa visite avec cette devise : « On ne doit pas s'effrayer du nom de visiteur, car il ne signifie rien d'autre chose que consolateur ». Ce

(1) A, 2, 262.

que furent ses difficultés et ses succès, l'historien de l'Assistance d'Espagne l'a bien dit et j'ai emprunté beaucoup des détails qui précèdent aux rapports sobres et nerveux que le visiteur envoyait à Rome : au point de vue spirituel, on peut dire qu'il goûta médiocrement Cordeses et qu'il fut séduit par Balthasar Alvarez.

Du premier, il écrit en 1567 : « Dans la province d'Aragon, on ne forme pas de novices ; bien plus on ne cherche pas à en faire, je veux dire, à attirer des gens. Il n'y en a pas plus que trois ou quatre en probation. Il n'y a pas de séminaire pour les étudiants. Un seul homme a été bien formé dans la Province, et c'est le P. Cañizares », et la suite qu'on a lu plus haut avec les remarques plaisantes sur les « cartons de concepts spirituels » du Provincial, le P. Cordeses. « Il me semble convenable qu'on observe enfin la partie des Constitutions qui traite de la manière de former et de refaire des *operarii*... Il me paraît nécessaire de donner tout de même à cela quelque commencement, et dans cette province d'Aragon surtout, parce qu'on s'y occupe beaucoup à traiter avec le prochain et fort peu d'élever ceux qui doivent se livrer à ce ministère conformément à ce que veut la Compagnie ».

Quelle différence quand il passe en Castille : « La science et la direction du P. Balthasar

Alvarez est modeste, persuasive et pacifique, pleine de bons fruits » (17 mars 1568) (1), et il propose de réunir sous sa direction les novices et les Pères du troisième an de toute l'Espagne. En 1570, l'enchantement dure encore (2) : « La probation s'effectue avec plus de sujets et avec une formation, suavité et contentement meilleure que jamais. Il y a 28 novices qui se livrent convenablement à leurs expériments... Le P. Balthasar Alvarez s'est notablement amélioré. Ce qu'il y avait autrefois en lui d'étroitesse et de recueillement excessif l'a abandonné, ainsi que ce besoin de tout redresser. Le Seigneur lui a élargi le cœur. Il est grandement aimé de tous ceux qui ont rapport avec lui à cause de la suavité et de la solidité que Notre-Seigneur lui a données pour former les autres, et ceux qui sortent de ses mains se font remarquer par l'esprit religieux, bon et solide, avec lequel ils progressent. Pour ce ministère qui est si important, le P. Balthasar me semble se perfectionner de jour en jour... C'est un serviteur fidèle et prudent » (23 janvier 1570).

Ces bons rapports pourtant se refroidirent : la congrégation de la province de Castille avait envoyé le P. Balthasar Alvarez comme procureur

(1) A, 2, 265.
(2) A, 2, 630.

à Rome et l'avait chargé, entre autres points, de protester respectueusement auprès du P. Général pour que celui-ci n'enlève pas trop de sujets distingués à l'Espagne en faveur des autres pays ou des missions étrangères. Quand le P. Balthasar Alvarez revint à son noviciat, il trouva pour supérieur celui qui avait été son visiteur, le P. Gil Gonzalez Davila. Certaines choses lui déplurent dans l'administration de celui-ci, en particulier qu'il admit trop facilement les candidats à la Compagnie : « Comment former dans la vie religieuse une foule immortifiée et incapable de s'ordonner? » D'autre part, Gil Gonzalez voyait de plus près les effets de l'enseignement religieux de Balthasar Alvarez. Borgia, alors en Espagne se préoccupait de plus en plus des questions d'Exercices et d'oraison, à propos des théories du P. Cordeses. Pourtant la mort ne lui laissa pas le temps de conduire à bonne fin les projets de Directoires des Exercices et de l'oraison qu'il avait élaborés en 1566-1567. Toujours est-il que Gil Gonzalez, et quelques autres Pères influents, en particulier Jean Suarez qui venait de visiter l'Andalousie, commencèrent à s'inquiéter de l'oraison de Balthasar Alvarez. Entre ceux-là et celui-ci, il y avait plus qu'une divergence d'opinion sur les facilités d'accès à la mystique ; il s'agissait aussi de l'interprétation

de l'Institut même de la Compagnie (1), et l'on peut assurer que Rome n'était pas de l'avis de Balthasar Alvarez : « Ce que Votre Révérence ressent et déplore tant, lui écrivait Polanco (entre 1567 et 1569), à savoir que l'on voit décroître peu à peu cet esprit de résignation qui florissait en d'autres temps dans la Compagnie est bien compris ici ; mais comme ce sont des choses qui ne peuvent être guéries que par des mains plus élevées que les forces humaines, on ne peut rien faire de plus que de crier vers le Seigneur, d'une part, et d'y remédier, d'autre part, autant que cela se pourra avec les moyens ordinaires..., et je crois, mon Père, que dans toutes les directions il y a trois lieues de chemin mauvais, et qu'il en est de même partout » (2).

Une occasion vint donner bientôt au P. Gil Gonzalez Davila la possibilité de contrôler au centre même de la Compagnie l'orthodoxie de sa position. Le 1er octobre 1572, Borgia mourait à Rome presque aussitôt après son retour d'Espagne et la Congrégation provinciale de Castille envoyait comme électeurs à Rome Gil

(1) Ce point est lumineusement éclairci par Dudon, *art.cit.*, dans RAM 1921, p. 38 sq, qui rectifie A, 3, 196; Dudon semble cependant avoir ignoré l'incident de Llerena ou du moins ses conséquences sur l'histoire de Balthasar Alvarez.

(2) Réponse de Polanco à Alvarez entre 1567 et 1569.

Gonzalez, Martin Guttierez et Jean Suarez. Tous trois furent capturés en France par les huguenots aux environs de Rodez : Martin Guttierez mourut en saint de ses privations, Jean Suarez arriva à Rome assez tôt pour participer aux derniers travaux des Pères assemblés, mais Gil Gonzalez ne put s'y rendre que par petites étapes et avec des haltes prolongées, si bien qu'il n'y parvint qu'après l'été et pour apprendre qu'il était nommé assistant d'Espagne : pendant sept ans, aux côtés du nouveau général, il dirigera les affaires de son pays.

II. — Le P. Mercurian

(1573-1580)

« Le généralat du P. Mercurian devait être tranquille et uniforme. L'œuvre législative y fut très restreinte. Il ne surgit pas de questions nouvelles et on n'entreprit pas d'œuvres inconnues jusque-là. La Compagnie avança par le chemin où l'avait laissée saint François de Borgia, en étendant de plus en plus son action, mais sans changer sa manière de l'exercer. Le P. Mercurian, attentif surtout à l'observance régulière, gouverna la Compagnie avec un esprit de paternelle suavité. » (1)

Pourvu qu'on ne considère pas le conserva-

---

(1) A, 3, 205.

tisme du P. Mercurian comme une faiblesse d'esprit ou un manque d'originalité, ce jugement du P. Astrain résume avec exactitude l'impression que laisse la lecture des nombreux écrits de cette époque. Si le généralat de Mercurian fut apparemment terne, la Congrégation qui procéda à son élection fut très agitée : près de la moitié des membres étaient espagnols, et une violente campagne fut menée contre eux, contre Polanco surtout, par quelques délégués ; ce fait indigna la majorité des électeurs et renforça en eux le désir d'asseoir définitivement la vie interne de la Compagnie : ils jugeaient que celle-ci était parvenue à l'âge viril et pouvait se passer des secours extérieurs. Un incident très significatif révèle cet état d'esprit, et il est d'autant plus remarquable que les personnages qui y figurent sont des plus influents dans l'ordre (1).

Comme le jeune P. Claude Aquaviva, à l'occasion de l'élection du P. Mercurian, avait prêché un sermon rempli de textes des Saints Pères, le P. Nadal le lui reprocha et ajouta : « Laissez ces livres ; votre livre doit être les Constitutions. »

Cette parole, un peu dure au premier aspect, se comprend mieux quand on lit une autre remarque d'un des plus intimes confidents d'Ignace, le portugais Consalvez :

---

(1) Sacchini, *Historia S. J.*, part. V, cap. 8.

« Les premiers Pères s'aidaient beaucoup de la lecture des vies et histoires d'autres Ordres, aussi bien pour leur propre édification et désir de perfection, que pour l'enseignement du prochain. Je me rappelle qu'aux débuts de cette province (de Portugal ?) les frères entraient dans une sainte émulation quand ils lisaient ces mêmes choses, et personne n'en prenait occasion d'être tenté dans sa vocation ; tout au contraire, depuis qu'on a ordonné (Nadal probablement en 1561) de ne plus tant lire les vies des saints et les choses d'autres religions, Dieu Notre-Seigneur a permis que, peu de mois après, deux des personnes les plus notables de la Compagnie la quittent pour se faire *frailes* (1) ».

L'on sortait à peine de très délicates difficultés avec le pape Pie V qui voulait imposer le chœur et la récitation de l'office en commun, et tous ou presque tous étaient bien déterminés à sauvegarder l'originalité et l'esprit propre de la Compagnie en soulignant ce qui la différenciait des autres ordres. On le vit bien aux décrets que porta la Congrégation (2) : « Comme certains des Pères avaient proposé que l'on corrige le texte des Constitutions qui n'étaient plus pratiquées soit en raison des circonstances soit pour d'autres motifs, on répondit que cela ne devait absolument pas se faire, mais plutôt qu'il fallait tenir à les conserver intactes, afin de les transmettre à

(1) IV, 1, 130.
(2) Congr. III, decr. 23.

nos successeurs identiquement telles que nous les avons reçues de notre R. P. Ignace de sainte mémoire : que pourtant l'on annote d'une certaine manière ce que la Congrégation jugerait inobservable ».

On le vit surtout par le choix du nouveau général, le P. Mercurian (1). Ce Belge, ancien curé des environs de Liége, avait d'abord cru que l'apostolat lui serait plus facile hors de la Compagnie que dans la Compagnie, mais il avait échoué auprès de ses rudes paroissiens, qu'il traita par la sévérité d'abord, puis par la douceur. Il s'en vint donc à Paris en 1550 pour y étudier l'ordre nouveau et fut agréé par le P. Paul Achille. Bien vite il excella dans l'art de donner les Exercices, et conquit définitivement le jeune Manare ; mais la guerre qui éclata entre Charles-Quint et Henri II l'obligea à partir pour l'Italie où il se fit immédiatement distinguer d'Ignace et de Polanco : en 1522, il est recteur de Pérouse et l'on dit de lui que c'est un « homme savant, pieux, prudent, actif et propre à de grandes entreprises. Il travaille très bien dans la vigne du Seigneur, quoiqu'il ne se croie pas de talent pour prêcher dans ces régions. Il

(1) MANARE, *De vita et moribus Everardi Mercuriani*, Bruxelles 1882.

explique l'Écriture, entend les confessions et par ses conversations privées réussit à attirer beaucoup d'âmes au Christ » (1). Après 1558, il devient premier provincial de la Belgique et de l'Allemagne du Nord ; Cologne est un centre actif de retraites : « Il y a cinquante-sept frères à Cologne. La chambre des Exercices n'est jamais vide. Tous les frères les font l'un après l'autre, et nous en ressentons un très grand fruit » (2).

La seconde Congrégation générale, celle qui nomma François de Borgia général, choisit aussi le P. Mercurian comme assistant des provinces du Nord et, à ce titre, celui-ci fut toujours très exactement informé du travail excellent que faisait Nadal dans ces provinces. Lui-même, en 1569, il visita la France et l'Aquitaine et ne manqua pas d'y remarquer les effets d'un nationalisme excessif : certains Pères manœuvraient auprès du Roi pour obtenir qu'on interdît aux Espagnols d'occuper les charges de la Compagnie en France, alors que bien peu étaient capables de les remplir. Bien plus, quelques-uns cherchaient à s'unir, à l'occasion des Constitutions et des règles qui venaient d'être promulguées. Il disaient que les supérieurs de la Compagnie voulaient les rendre semblables aux

(1) I, 5, 610.
(2) François Coster, 12 décembre 1562.

moines et qu'ils surchargeaient la Compagnie de règles et de constitutions semblables à celles des moines ; la société était faite pour un régime de vie policé et modéré *(comitatem et modestatem)*, non point pour des lois si sévères ni pour de si grandes restrictions. On s'appelait l'association de la voie simple *(Sodalitium de via candida)*, comme s'ils agissaient en toute candeur *(candide)* ! Les bons religieux les appelaient les « libertins ». Un catalogue de soixante noms environ fut découvert. Somme toute, ils voulaient mener la vie de chanoines et prêtres honnêtes ; ils se faisaient donner le nom de « Dom » (1).

On conçoit que ces découvertes au moins bizarres encourageaient Mercurian à maintenir inflexiblement l'idéal d'Ignace : « *suaviter et fortiter* », répétait-il sans cesse, ou mieux « *fortiter, modo suaviter* », et il ne se lassait pas d'entretenir ses inférieurs du don de la vocation, et de la vocation à la Compagnie de Jésus qui ne peut être entretenue que par l'étude des Constitutions de son fondateur et la pratique de ses Exercices : « Le sommaire des Constitutions nous permet de voir comme dans un miroir ce que doit être un homme de la Compagnie, et le Livre

(1) Manare, *De rebus S. J. commentarius*, § 65, p. 110-113.

des Exercices de notre Père Ignace comprend et explique ce que doit être la discipline intérieure en deux ou trois points surtout ». Il fut élu général le 22 avril 1573, et le 16 juin, en prenant congé de la Congrégation générale, il définissait ainsi son idéal : « Il faut penser que notre vocation a été appelée à juste titre par Ignace une « guerre », soit dans les Constitutions, soit dans l'exercice spirituel du Règne : donc nous devons nous armer... Tous ceux qui administreront des collèges ou rempliront d'autres emplois doivent comprendre que l'esprit de la Compagnie exige la souveraine perfection des vertus solides ».

Les Constitutions d'Ignace prescrivaient qu'on ne « permît que dans des cas particuliers et avec discernement la lecture des écrivains spirituels qui, bien que paraissant pieux, ne s'accommodent pas bien à notre Institut, comme sont Tauler, Ruesbroeck, Herp et d'autres à cause de leur style » (1) et cela n'empêchait pas qu'en 1543 un jésuite bien authentique, Canisius, ait réédité Tauler, ou qu'en 1553 les chartreux de Cologne dédient à Ignace une édition de Herp. Mercurian

(1) La « lecture spirituelle » au sens moderne s'introduisit peu à peu dans la Compagnie : cf. lettre d'Aquaviva, 21 juin 1599. Quand les Règles communes en parlent, il faut entendre : « préparation des points de méditation ».

ne se contente pas de restreindre cette lecture, il la prohibe absolument : « qu'on ne permette pas aux Nôtres la lecture des livres spirituels qui ne s'ajustent pas bien à notre Institut », et sa liste de proscription contient, outre les trois noms cités plus haut, Henri Suso, le *Rosetum* de Mauburnus, l'*Art de servir Dieu* si loué par sainte Thérèse, Raymond Lulle, bien plus les œuvres de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde », et il ajoute cette clause radicale : « Aucun de ces livres ne doit jamais se trouver dans nos Collèges, si ce n'est avec la permission du P. Provincial » (1).

« L'esprit de la Compagnie », où se trouve-t-il plus que dans les Exercices ? Aussi Mercurian pousse-t-il activement les travaux entrepris par ses prédécesseurs en vue de la rédaction du Directoire. Deux ans après son élection il écrit (2) : « Les formules recommandées par la Congrégation générale pour donner les Exercices, bien qu'elles aient été réunies et mises en un certain ordre, ne sont pas encore au point, parce que je ne puis y donner assez mon attention ni le faire à loisir et de telle sorte qu'on n'ait plus à y remettre la main » (3). En fait il ne parvint pas à

(1) Karrer, *S. François de Borgia*, p. 269, note.
(2) Écrit à Polanco : II, 757.
(3) 30 octobre 1575.

achever cette besogne, mais le dossier des Exercices s'accrût sous son généralat de travaux importants.

Je crois utile de fixer ici ce que j'ai pu recueillir sur ce sujet, quoique je n'aie point épuisé toutes les indications que les Pères espagnols ont disséminées à travers leur monumentale publication des premiers écrits de la Compagnie, et encore moins fouillé les liasses infiniment riches qui nous sont restées de ces premiers temps : j'essaierai donc d'énumérer sobrement ce que Mercurian trouva déjà élaboré par ses prédécesseurs, ce qu'il fit rédiger et ce qui fut composé de son temps ; je laisserai à des chercheurs mieux placés que moi le soin de compléter ces premières indications.

Tout d'abord le texte des Exercices (1) : la *Vulgate* latine avait été imprimée une première fois à Rome 1548, puis à Coïmbre en 1553, et Nadal en avait fait réimprimer 1500 exemplaires à Vienne en 1563 ; sous Mercurian, deux autres éditions en furent données, l'une espagnole (Burgos, 1574), l'autre romaine (1576), mais tous ces livres étaient réservés à l'usage exclusif de la Compagnie, et, jusqu'en 1619, les étrangers durent solliciter la faveur d'en prendre des copies

(1) II, 708-709.

manuscrites : il s'en trouve dans beaucoup de bibliothèques publiques, en particulier dans celle des Oratoriens de Rome. Les exemplaires manuscrits ne furent évidemment pas utilisés par Mercurian (1).

Mais le texte espagnol qui, lui, ne fut imprimé qu'en 1615 à Rome, continua à être colporté sous forme de manuscrit : Nadal en possédait plusieurs, il en laissa un à Saragosse en 1561-1562, et un autre à Alcala qu'il dut corriger de sa main sous Mercurian (2). Ici encore, les copies se multiplièrent et pas toujours sans modifications appréciables, témoin celle que possède la Bibliothèque de Bordeaux (3).

L'histoire des textes des Exercices est assez facile à établir, celle des Directoires l'est beaucoup moins, et Mercurian se trouvait en présence d'une diversité de sources assez embarrassante.

L'un des premiers témoins serait assurément Salmeron qui avait annoté copieusement une paraphrase des Exercices (4) ; mais il est très

(1) II, 714, n° 22.
(2) II, 139.
(3) II, 210-211.
(4) II. 203-204. Le fait qu'Alphonse Rodriguez ait « emprunté » beaucoup de ses traités aux instructions de Gil Gonzalez, encore douteux pour A, 3, ne l'est plus pour le P. Perez Goyena, *Razon y Fe*, 1916, t. 44, p. 152.

peu probable que ces remarques écrites en marge d'un manuscrit aient été connues de Mercurian. Ce qui était le plus apprécié, c'étaient les brouillons plus ou moins informes où Ignace avait jeté à la volée quelques remarques sur la manière de donner les Exercices : Nadal surtout se faisait remarquer par le soin avec lequel il recueillait les moindres reliques de son Père en Dieu, et de ces Directoires il ne nous est resté pas moins de six transcriptions plus ou moins retouchées (1). Le Directoire qu'Ignace dicta en 1555 au P. Victoria nous est parvenu aussi en cinq copies (2) et il fut certainement consulté par Mercurian.

Le premier écrit complet que nous ayons recueilli est intituli « *Directoire des exercices spirituels rédigé sur l'ordre de la première Congation générale* » (3) ; il daterait donc du temps de Lainez.

Gil Gonzalez juge qu'il ne contient pas assez d'éclaircissements pour l'instruction des nôtres, et pourtant beaucoup l'apprécient favorablement et s'en servent presque quotidiennement (4).

Son auteur est le P. Miron dont il faut con-

(1) II, 778, note 1 et sq.
(2) II, 785, note 1.
(3) II, 760 ; publié 11, 846-882.
(4) II, 900.

naître la carrière (1) : en 1552, il est chargé par Ignace de la mission très délicate qui délivrera la province de Portugal de Simon Rodriguez et qui pacifiera les cœurs troublés. Il se montra en cette affaire d'une simplicité extraordinaire : « le jugement ne correspondait pas à la ferveur, » et Polanco résume en ces mots, ce que l'on pensait : « Il ne plut ni aux parfaits ni aux imparfaits, quoique on s'accordât à louer sa probité et son goût pour l'oraison : Peu de science théologique : il perdit son prestige en essayant de prendre part à une dispute scolastique. Finalement, ce provincial étrange laissa à d'autres le soin de régler les questions épineuses et se consacra avec un zèle extraordinaire à l'évangélisation des campagnes jusqu'au jour où Lainez l'appela à Rome pour y remplir les fonctions d'assistant de Portugal (1557). C'est là qu'il passa désormais sa très longue existence : on l'y voit très préoccupé de recueillir les leçons et les préceptes d'Ignace ; un de ses cahiers en réunit 816 (2). Quand Borgia veut exécuter la recommandation de la 2de Congrégation générale, c'est à lui qu'il songe en premier lieu et pour le Directoire des Exercices et pour celui de l'oraison : ni l'un ni l'autre ne purent être achevés à cause de la révi-

(1) Astrain : table onomastique.
(2) II, 204, codex 5.

sion des Règles à laquelle Miron s'employa et sous Borgia et sous Mercurian.

A Miron, avaient été adjoints entre 1566 et 1568 deux autres Pères : Polanco et Ruis. De ce dernier qui, sur l'ordre de Lainez, avait quitté Grenade en 1564 pour devenir maître des novices à Rome jusqu'en 1571 (1), il ne nous est rien resté, à moins que nous ne devions lui attribuer tel ou tel de ces nombreux Directoires anonymes qui sont parvenus jusqu'à nous, par exemple ce Directoire assez ancien dont Miron extrait plus tard certaines recommandations, entre autres celui-ci : « Dans les anciennes règles de l'infirmier, on disait que celui-ci devait prendre un soin particulier de ceux qui achevaient les Exercices : par là on peut comprendre avec quelle diligence et quelle exactitude ces exercices étaient ordinairement faits autrefois par les Nôtres » (2). Ou bien à Ruis reviendrait l'un de ces trois directoires B, assez abrégés, mais suggestifs, que, pour d'autres indices, l'on serait porté à attribuer à Mercurian lui-même ; ou bien encore il serait l'auteur de celui « qui fut trouvé plus tard dans nos Archives sans aucun nom d'auteur » (3).

---

(1) II, 755.

(2) II, 882. Fabius de Fabiis en cite un autre II, 944, note 2.

(3) Le 1er, II, 883-896 : le 2d, II, 897-898 ; le 3e, II, 935-938. Cf. discussion II, 763-764.

Polanco (1), pas plus que Nadal ne s'était jamais désintéressé des Exercices : pendant que celui-ci préparait de loin la publication de ses méditations sur l'Évangile, celui-là complétait les Exercices en composant des méditations sur la mort et le jugement ou bien monnayait dans ses lettres et ses instructions les enseignements d'Ignace. Mais il ne put sérieusement rédiger son Directoire qu'après avoir été déchargé de sa charge de secrétaire de la Compagnie. Sous Mercurian donc, certainement entre 1573 et 1580 (date de sa mort) et probablement entre 1573 et 1575, il rédigea une œuvre absolument remarquable où se retrouvent sa clarté d'esprit, sa prudence avisée et sa spiritualité savoureuse. « Je le préfère à tous, dira de lui Gil Gonzalez (2), parce que la pensée s'exprime limpidement, la doctrine est exposée méthodiquement, et les explications nécessaires y sont beaucoup plus nombreuses et fort détaillées. Comparés à ce dernier, tous les autres sont imparfaits et incomplets. » Cette estime de Gil Gonzalez a été partagée par bien d'autres, par exemple par les rédacteurs anonymes du Directoire de

(1) II, 757.

(2) II, 899 ; publié II, 795-829 avec un Sommaire des Exercices II, 829-846. Le Directoire de Grenade, II, 947-971 : cf. II, 766-768.

Grenade qui en ont copié de larges extraits et par les compilateurs du Directoire officiel de la Compagnie qui, en 1591, l'incorporèrent presque tout entier dans leur projet de rédaction. Pour justifier cette opinion, je devrais citer de longs passages de ce Directoire : je préfère apporter ici des textes plus courts et moins faciles à découvrir qui feront entendre le disciple fidèle d'Ignace : (1)

« Les personnes qui ont déjà un état, et les jeunes gens dépourvus d'intelligence et de mémoire ou trop inconstants, dont on ne peut attendre que peu de chose, ne doivent pas être admis en général aux Exercices qu'on donne en entier. Si l'on désire amener aux Exercices quelqu'un qui en a conçu opinion défavorable ou qui y répugne par crainte ou par autre motif, qu'on l'amène d'abord à pratiquer les bonnes œuvres qu'il approuve sans discuter, par exemple l'aumône, l'oraison, la fréquentation des sacrements. Par cette voie, en effet, il obtiendra plus facilement ce qu'il désire. De quelque manière qu'on procède, on doit veiller à ce que les futurs retraitants se disposent à travailler pour la plus grande gloire de Dieu en se décidant à se rendre service à eux-mêmes et aux autres par les prières, les aumônes et les autres moyens adaptés... Il faut beaucoup chercher à obtenir que les futurs retraitants soient bien disposés, c'est-à-dire qu'ils aient renoncé à leur volonté propre pour la volonté de Dieu et qu'ils aient conçu un grand désir de progresser.

(1) Polanci *Industriae ad usum doctrinamque operariorum ac missionariorum S. J.*, Cracoviae, 1883, p. 63, 66, n. 54-55.

Cela ne doit pas pourtant être exagéré au début de peur qu'ils ne s'effraient et ne se retirent, mais dès qu'ils commencent à trouver goût et saveur dans les premiers Exercices, il faut les amener petit à petit à observer toutes les additions.

Tout ce qu'a écrit Polanco est pénétré de cet esprit modéré et discret : fermement convaincu que les Exercices étaient nécessaires à la Compagnie, il ne tarda pas à constater de ses propres yeux en Sicile combien ils étaient délaissés et ses lettres de visiteur en cette province ne firent qu'accroître le désir qu'avait Mercurian de restaurer la pratique de la retraite suivant l'esprit d'Ignace. Durant ces années, un peu plus tôt un peu plus tard, on ne peut fixer avec exactitude les dates, continuèrent à se multiplier les essais de directoire (1), et certaines ignorances s'y révèlent assez déplorables. Du provincial de France qui rédigea un écrit estimé, on ne peut rien dire car son œuvre n'est pas connue (2); mais un Portugais, Édouard Pereyra (3), qui prétend reproduire « la manière dont un Père qui avait reçu les Exercices du P. Villanova procédait ensuite » bouleverse l'ordre d'Ignace : le Règne est expliqué après les contemplations

(1) II, 758.
(2) II, 763 et note 2.
(3) II, 772, note 1.

de l'incarnation et de la nativité, et les deux Étendards ne sont donnés qu'après avoir proposé l'élection !

De plus en plus, Mercurian sent qu'il faut éclairer les esprit : en même temps qu'il tient à ce que la direction spirituelle vienne de Rome — et les provinces d'Allemagne en feront l'expérience en 1575 lorsqu'elles seront reprimandées d'avoir trop préféré l'activité de Marthe à la contemplation de Marie en demandant de restreindre l'heure d'oraison quotidienne à la mesure prescrite par les Constitutions (1), — il veut et cela positivement, retrancher de la Compagnie tout ce qui risquerait d'altérer son esprit, surtout dans le domaine de la prière. Les événements d'Espagne ne lui donnèrent que trop l'occasion de manifester cette volonté très arrêtée, et Gil Gonzalez put s'instruire à ses côtés des dangers que pouvait faire courir à l'Institut des formes de vie trop peu adaptées au but apostolique de la Compagnie.

Jean Suarez, provincial de Castille, avait consulté de vive voix Mercurian au sujet de l'oraison de Balthasar Alvarez (2) : n'y avait-il pas de jeunes religieux qui prétendaient que les

(1) Duhr, 571.

(2) Dudon, *Les leçons d'oraison du P. Balthazar Alvarez*, dans RAM 1921, p. 39.

méthodes d'Ignace dans les Exercices n'étaient que (1) « comme des chariots d'enfants, qui ne leurs servent que jusqu'à ce qu'ils aient appris à marcher, qu'ils laissent quand ils peuvent cheminer tout seuls et plus à leur aise, et que le Saint-Esprit ne veut point être lié à des règles et des préceptes d'oraison mais qu'il inspire où il veut et comme il lui plaît, et que son inspiration doit être suivie avec liberté d'esprit ». Le nouveau général répond qu'il faut régler l'oraison de tous d'après les Exercices. Dès que Suarez est rentré en Espagne, il demande au P. Alvarez de rendre compte de son oraison par écrit : de là cette première relation de 1573 dont le P. DU PONT nous a conservé de précieux extraits. Autant qu'on peut en juger, Alvarez se défend respectueusement, mais vivement et revendique le droit de suivre cette voie : un supérieur ne saurait intervenir en cela que par manière d'examen et d'épreuve ; prendre sur soi de corriger l'Esprit-Saint serait usurper, et OSUNA, dans son *Abécédaire* va jusqu'à dire qu'à un supérieur capable d'une telle témérité, Dieu abrégerait la vie s'il ne revenait sur sa décision.

Malheureusement pour le P. Alvarez, deux incidents sérieux vinrent détruire l'apaisement

(1) ALVAREZ, ch. 40, p. 454.

que produisit son écrit sur l'esprit de son provincial. Le premier se produisit à l'intérieur de la Compagnie ; le second fut provoqué surtout de l'extérieur. Tous deux sont importants pour l'histoire des Exercices.

Le premier incident eut lieu dans la province d'Aragon (1). Nous connaissons déjà le P. Cordeses dont certaines opinions inquiétaient Gil Gonzalez : celui-ci avait participé aux travaux de la Congrégation générale et en était revenu pour gouverner sa province sans paraître avoir reçu la moindre observation défavorable de Mercurian. Bien plus, il se mit à recommander une sorte d'oraison qu'il appelait « oraison affective » et qu'il considérait comme une suite normale et un perfectionnement de celle qu'enseigne Ignace dans les Exercices. Il donnait des conférences sur ce sujet et écrivait des opuscules spirituels. Certains Pères s'en émurent, et en écrivirent à Rome, surtout le P. Antonio Ramiro qui envoya une relation circonstanciée le 2 avril 1574 en faisant remarquer que cela ne paraissait guère conforme aux Exercices. Mercurian répondit à Cordeses le 1er mai : « Que ni en public ni en privé, Votre Révérence n'enseigne l'oraison

(1) J'utilise A, 3, 181-186 ; CBE, 92, 63, signale une copie d'un traité de Cordeses.

autrement que ne le font les Exercices spirituels de notre Père Ignace, de sainte mémoire, sans rien y ajouter, sans rien en retrancher, puisque chacun peut y apprendre assez clairement le mode propre à la Compagnie ». Cordeses se soumit aussitôt et n'enseigna plus que la méthode des Exercices (3 août 1574), mais les Pères de sa province ne l'imitèrent pas et les discussions continuèrent d'autant plus vives que des visionnaires risquaient d'y perdre la raison. Mercurian se vit envoyer les écrits de Cordeses et, après les avoir examinés, envoya une lettre importante (novembre 1574) où il renouvelait ses instructions précédentes : « La Compagnie a sa fin propre : la méthode de Votre Révérence et certains de ses termes ne conviennent pas à notre Institut. Elle s'étend trop sur la faveur, les goûts et la dévotion que Dieu Notre-Seigneur donne dans la méditation. Qu'on se contente de la manière dont nous instruit Ignace dans les Exercices : cet enseignement est très simple, et il ne faut pas prendre occasion d'une ou deux paroles des Exercices pour insinuer une manière d'oraison qui ne soit pas conforme à notre Institut. L'oraison n'est pas la fin ni notre principale occupation, comme dans d'autres ordres religieux, mais un instrument universel dont nous nous servons, ainsi que des autres exercices, pour acquérir les vertus et exercer les ministères con-

formes à notre Institut. Si avec le temps il faut donner quelque direction dans les exercices spirituels ou la méthode d'oraison de la Compagnie, il semble plus conforme à l'ordre de la Providence que ce soit de Rome qu'on envoie ces instructions aux provinces et non pas dans le sens inverse, des provinces à Rome ».

Cette instruction fut, dans la suite, communiquée à d'autres parties de la Compagnie et l'on ne peut guère douter que Suarez n'en ait eu connaissance ou du moins que ses préventions contre Alvarez ne fussent réveillées. Les défauts signalés sous le généralat de Borgia ne sont pas encore corrigés (1) : certains sont trop portés à s'occuper des choses extérieures ; d'autres au contraire, écrit le recteur d'Oropesa, le 7 août 1574, pèchent « par excès de recueillement sous prétexte d'oraison et de commerce avec Dieu. On voit de ces contemplatifs qui passent la plus grande partie de la journée, enfermés dans leur chambre à lire des livres ou à s'adonner à leurs dévotions ». Ils se donnent même un nom spécial, celui de « récollets » : ainsi le P. Francisco Vasquez, recteur de Montilla, ainsi le P. Alonso Sanchez qui transporte ces germes de division jusqu'au Mexique (2). Ce

(1) A, 3, 75-85.
(2) A, 3, 147-148.

n'est plus seulement la Chartreuse qui attire les tenants de cette doctrine rigoureuse et « ruine » (1) des communautés comme en Aragon ; mais le Carmel réformé commence à séduire de saintes gens comme le P. Gaspar de Salazar « qui priait ordinairement cinq ou six heures par jour grâce à la très grande miséricorde de Notre-Seigneur, comme aussi parce qu'il dormait peu et n'avait pas beaucoup d'occupations » (2).

Un second incident vient aggraver ces difficultés spirituelles de la Compagnie en Espagne : il a rendu célèbre Llerena, bourg d'Andalousie et demeura longtemps comme un épouvantail qu'on agitait pour effrayer les mystiques. Racontons brièvement les faits et notons leur répercussion sur le monde des spirituels.

Depuis Melchior Cano, les rapports des jésuites avec les dominicains s'étaient améliorés : les grandes controverses *de Auxiliis* ne devaient éclater que dix ans plus tard, et si, ici ou là, à Tolède par exemple, certains conflits de proprié-

---

(1) A, 3, 77-78 : la Chartreuse de Valence est « notre teigne », *polilla nostra*.

(2) Lettre de ce Père à Mercurian le 3 septembre 1579 pour répondre au reproche de s'être laissé entraîner au Carmel, et par Sainte Thérèse en particulier : publiée par Zugasti, *Santa Teresa y la Compañia de Jesus*, 2de éd., Madrid, 1914, p. 277-280.

tés surgissaient, l'on peut dire que l'entente était assez générale. A Séville spécialement, les Pères de l'Inquisition confiaient souvent l'étude des cas difficiles aux jésuites : ainsi, en 1569, le P. Jean Suarez (1), alors visiteur d'Andalousie, fut prié d'instruire le cas d'un certain « Jean Vileverd, député par les siens pour conférer avec les Hérétiques, qui estaient lors couverts en Espagne » ; de cette expérience, Jean Suarez avait gardé une forte prévention contre les illuminés, et cela peut expliquer bien des détails de ses rapports avec Balthasar Alvarez. « La seureté n'est pas ès sentiments et gousts spirituels, ny en la satisfaction de soy-mesme, ains en la vraye obedience à l'Église, et à nostre Religion : car nous en avons veu plusieurs fort resjouis interieurement, fondre en larmes, et sentiments qui étoient pipés, à raison qu'ils suivoient comme Saul leur propre jugement, qui est un démon volontaire, seminaire d'erreurs, source d'hérésies. »

Jean Suarez n'était pas seul à rechercher ces hérétiques « couverts » ou à démasquer les sentiments « pipés » des *alumbrados :* un dominicain, Alonso de la Fuente, s'était donné cette mission(2).

---

(1) Alvarez, ch. 43, § 2, p. 484 et sq.

(2) Le chapitre de Menendez y Pelayo, Historia de los heterodoxos espanoles, doit être refondu et ne peut plus être écrit sans tenir compte du mémorial d'Alonso de la

Dès l'abord, il s'était inquiété des fruits de sainteté que les Jésuites d'Andalousie, malgré leur étroit rigorisme et leur petit nombre, multipliaient dans ces régions. Quelques années auparavant, un certain P. Gonzalez, — probablement le rigoureux et opiniâtre Gonzalo Gonzalez, longtemps supérieur dans diverses provinces d'Espagne et plus tard adversaire acharné d'Aquaviva, — avait gagné la confiance de l'évêque de Badojoz, Don Christobal de Rrojas en faisant l'essai de « l'art magique que l'on appelle les Exercices » sur deux disciples du bienheureux Jean d'Avila :

Fuente, donné à l'Inquisition de Madrid en décembre 1575 et publié pour la première fois par Mir (probablement ce qu'indique CBE, 92, 136) dans la *Revista de Archivos,* Madrid 1903, t. 9, p. 203-206 ; 1904, t. 10, p. 64-67 et t. 11, p. 179-191 ; 1905, t. 12, p. 459-463 et t. 13, p. 57-62, 262-271. Évidemment Mir n'a pas été poussé à cette publication par un sentiment de sympathie pour la Compagnie ; évidemment encore cet ex-jésuite se figure trop aisément qu'il suffit de ne plus être de la maison pour être impartial, et sa documentation très riche est éclipsée par ces *Monumenta historiae S. J.* dont il a été un des initiateurs. Mais il a posé un certain nombre de problèmes de psychologie surnaturelle au sujet des origines de la Compagnie, et tous ces problèmes ne se résolvent pas d'un trait de plume : par exemple, comment comprendre cette facilité avec laquelle Ignace, le futur théoricien de l'obéissance de jugement, se soustrayait à la juridiction de ceux dont les ordres paralysaient son apostolat ?

« Le proviseur de l'évêque, de qui dépendait le clergé devint si entêté, si aveuglé, si désorienté dans cette secte (de retraitants) qu'il ne consentait à donner les ordres sacrés qu'à ceux qui adoptaient cette doctrine : il ne voulait même pas regarder la figure de ceux qui s'y refusaient ». Curieux témoignage à verser à l'histoire des retraites du clergé : les méchantes langues n'épargnaient pas Don Christobal, et quand celui-ci fut promu à l'archevêché de Séville, les dévots des Exercices durent quitter la ville et se réfugier près de lui et de son successeur, le bienheureux Juan de Ribera.

A partir de 1570 les jésuites étendirent le bénéfice des Exercices au peuple des campagnes, grâces à de bienfaisantes missions ; deux Pères surtout s'y firent remarquer, — tristement connus dans la suite par leurs mémoires contre l'Institut de la Compagnie et contre son obéissance aveugle, — les Pères Diego de Santa Cruz et Gaspar Sanchez (1). Alonso de la Fuente les suivit à la piste et ne tarda pas à remarquer dans sa propre parenté des suites fâcheuses de l'apostolat de ces « théatins ». Appels à l'Inqui-

(1) Pour Gonzalo Gonzalez, cf. Astrain, 2 et 3, table onomastique ; Santa Cruz, à moitié fou, déblatérant contre l'obéissance aveugle, A, 363-364, 418 et 480 ; de même Sanchez, A, 3, 365 et 412.

sition, mémoires, marches et contremarches, démêlés avec les franciscains, épisodes plus ou moins burlesques, voyages répétés à Madrid, tout cela aboutit en décembre 1575 à un procès monstre contre les *alumbrados* de Llerena, qui agita toute l'Espagne autant que l'autodafé des protestants de Valladolid en 1558. Quel que soit le jugement à porter sur les inculpés, — et un dominicain, le P. Colunga, est fort indulgent pour eux, — ces condamnations de l'Inquisition provoquèrent de formidables remous dans les cloîtres : à ce moment, Carranza sortait enfin des prisons romaines, après 17 ans de prévention, et c'était pour mourir ; fray Luis de Leon était sous les verrous des juges espagnols, sainte Thérèse avait ri en 1559, quand on l'avait menacée de l'Inquisition : mais cette fois, dénoncée elle aussi, elle s'en trouvait à la fois terriblement oppressée et merveilleusement consolée par le Seigneur. (1)

Sainte Thérèse était entrée à Séville le 26 mai 1575. Son séjour qui devait être d'une année entière fut marquée de très âpres tribulations. Un an auparavant le *Livre de la vie* avait été déféré par la princesse d'Eboli à l'Inquisition de Tolède ; la sainte attendait, et non sans anxiété, le jugement qui en serait porté. Cette fois, c'est une novice congédiée qui, par vengeance également, accuse la fondatrice et ses filles d'être affiliées à la secte des *alumbrados* de

(1) Ste Thérèse, 2, 185-189.

Llerena. En novembre 1575, l'orage s'annonçait menaçant; en janvier 1576, il avait éclaté. Un Inquisiteur vint au couvent faire une information et reconnut la fausseté des ridicules accusations portées par la novice. Restait la question de la doctrine spirituelle de la sainte : il importait de s'en éclaircir, et de la condamner s'il y avait lieu.

A Séville résidait un Père de la Compagnie de Jésus, d'un âge mûr, renommé pour sa prudence et ses lumières qui avait démontré dans un important traité sur le discernement des esprits, que les dons dits extraordinaires sont sujets à de nombreuses illusions, particulièrement chez les femmes. On le nommait Rodriguez Alvarez (1). C'était à ce religieux que les Inquisiteurs s'adressaient d'ordinaire quand des matières de cette nature étaient portées à leur tribunal. Ils firent choix de lui, cette fois encore, pour l'examen de la doctrine incriminée. Or, il se trouvait précisément que ce religieux, si connu déjà pour sa réserve, était particulièrement incrédule relativement aux dons surnaturels attribués par la renommée à la mère Thérèse de Jésus.

Le P. Alvarez se prépara par le jeûne, la prière et d'autres bonnes œuvres. Il s'adjoignit le docteur Henri Enriquez, de la même Compagnie, auteur d'ouvrages théologiques très estimés, et que la sainte elle-même a nommé « un des meilleurs théologiens de la Compagnie ».

Cet Henri Enriquez, devait par ses intrigues désoler le généralat du successeur de Mercurian, cherchant à détacher la Compagnie en Espagne

---

(1) Ste Thérèse, 2, 276, note 1 : né 1523, admis au noviciat malgré ses difformités en 1568 par Diego de Avellaneda, mort en 1587.

de toute attache avec Rome, ou du moins à modifier de fond en comble l'Institut de la Compagnie : « homme d'extérieur paisible et de rapports aimables, mais faux et dissimulé comme personne, aussi habile à se gagner des amis au dehors qu'à esquiver les préceptes de l'obéissance et à faire tout ce qui lui était possible sous le couvert de la légalité », dit le moderne historien de la Compagnie en Espagne ! (1)

Le P. Enriquez connaissait la fondatrice qui l'avait choisi pour confesseur ordinaire lors de son arrivée à Séville. Au reste, lui-même l'avoue, il n'était pas sans éprouver une vive curiosité de connaître de plus près la vie et les révélations de sa pénitente. Les deux religieux, de l'assentiment du P. Gratien, lui firent écrire en détail tout ce qui s'était passé en elle, lui demandèrent des explications approfondies, l'examinèrent, l'interrogèrent à plusieurs reprises, contrepointèrent ses livres, ses paroles, ses écrits. Ces examens furent longs et réitérés. Le provincial de la Compagnie, le P. Diego de Acosta, auquel le P. Rodrigue Alvarez rendait compte de tout, vint également conférer avec la sainte, et enfin tous deux se déclarèrent entièrement convaincus de son innocence.

Si sainte Thérèse était exposée à de vives inquiétudes parce que « une grande béate qui passait pour très sainte » et qui n'avait pu rester au couvent des carmélites « les accusait auprès

(1) A, 3, 359-360 et table onomastique.

de l'Inquisition de participer aux erreurs des *alumbrados,* parce que les sœurs allaient communier sans avoir le visage couvert » (1), l'on peut s'étonner que les Exercices n'eussent pas été une fois de plus déférés au tribunal des juges de l'orthodoxie. Mais les jésuites, en 1576, occupaient une situation autrement forte que lorsqu'ils entraient presque timidement en Espagne vers 1540 : c'était à eux que l'on confiait la très désagréable mission de réformer les autres (2).

Aussi Alonso de la Fuenta n'osa-t-il pas les attaquer de face : sans doute il était absolument persuadé et il confiait sous le secret à l'Inquisiteur de Madrid que (3) :

« les religieux théatins et les *alumbrados* tiennent la même doctrine ; ils ne sont qu'un, ils sont frères et de même avis : ceci est absolument certain, et peut se prouver par tant d'arguments et de témoignages que de le mettre en doute ce serait commettre un grand péché et offenser gravement ce Dieu qui m'a découvert un tel mystère pour que je le dise à l'Église. L'Église, pendant longtemps, l'a tenu pour douteux et n'a pas osé le croire jusqu'au jour ou Dieu me l'a écrit dans l'âme en lettres majuscules *(con letras goticas)* en m'enlevant toute possibilité de douter. Et je n'ose plus en douter pour ne pas être incrédule envers Dieu Notre-Seigneur qui a fait une si grande faveur à

(1) Ste Thérèse, 4, 406.
(2) A, 3, 54-58.
(3) Mir, *Rivista de Archivos,* 1905, t. 13, p. 267.

notre Espagne en découvrant à l'Église un péril si grave et si caché, auquel peut remédier celui à qui il est révélé maintenant ».

Pendant que l'Inquisition prenait les dernières dispositions pour condamner les *alumbrados* de Llerena (mars 1576), Alonso de la Fuente se rendit secrètement en Portugal (1) pour y rédiger en toute sécurité trois mémoires qu'il n'osait adresser aux autorités espagnoles et qu'il fit passer aux principaux personnage de Portugal; puis le coup fait, il rentra en Espagne. De longues années se passèrent avant que les Jésuites obtiennent justice contre lui, et d'ailleurs ces attaques n'influencèrent pas la situation extérieure de la Compagnie en Espagne. L'un de ces mémoires, adressé au Cardinal Infant Don Enrique était intitulé : *Mémoire qui contient l'hérésie et l'astuce très subtile qu'enseignent les alumbrados de Castille et cette doctrine découle des théatins, qui ont pour autre nom la Compagnie de Jésus et en Portugal les apôtres*. Il y est déclaré que le principe de cette hérésie, c'est le fait de s'adonner à de longues oraisons et d'y attendre les goûts et les délices du Seigneur, ainsi que les visites sensibles de l'Esprit-Saint. Les jésuites sont accusés de

(1) Tout ceci est raconté en détail par A, 3, 58-65 qui n'a pas utilisé les documents de Mir.

« dire que les frailes ne sont pas spirituels, ni hommes d'oraison ». Et la conclusion : « Ce mémoire ne doit se montrer à aucun apôtre ni à Fr. Luis de Granada, car de cela pourrait résulter un très grave inconvénient et il pourrait arriver que les ennemis s'effarouchent et s'enfuient en sachant qu'ils sont dépistés ».

Quels procédés de petit guerre ! On croit rêver en suivant les détails de ces controverses ! Fr. Alonso de la Fuente découvert, les jésuites ne crurent pas nécessaire de vider les lieux pour s'abriter contre l'Inquisition, mais, si le moine dominicain ne leur causa aucun effroi, l'espèce de terreur qui suivit les incidents de Llerena affecta vivement la spiritualité des Pères espagnols. On se préoccupa d'abord de préciser la saine doctrine d'Ignace en face des excès vrais ou exagérés des *alumbrados*.

« Le troisiesme Dimanche du Caresme de ladite année (1576), on publia à Cordoue contre les Heretiques Illuminés d'Andalousie un Edict, par lequel on condamna ces langages et façons de parler tres préjudiciables, comme contraires au vrai esprit de nostre Seigneur Jesus-Christ, de l'Eglise et des Saincts. Pour cette occasion, le Pere Jean Suarez, Provincial de Castille, desireux qu'entre les nostres qui font profession d'oraison mentale et traitent des choses spirituelles, il n'y eut aucune odeur de ce mauvais langage, il commanda au Pere Baltasar Alvarez, qui avait une si grande lumiere et intelligence des choses interieures et spirituelles, de faire un petit traite de la ma-

nière qu'il en fallait parler conformement à la verite et à l'esprit de l'Eglise. »

Tour à tour, en ce petit écrit (1), Baltazar ALVAREZ expose le « vray devis humble et simple des choses spirituelles » au sujet des principales questions qui étaient alors controversées : l'oraison, les sentiments spirituels et la communication de Dieu aux âmes, la vraie mortification Ecclesiastique, l'Obedience, la Confession et la Communion, le Mariage et la chasteté ès religions, et l'on voudrait savoir jusqu'à quel point les nostres sont tombés dans les « fautes que d'aucuns ont tasché d'introduire sous un langage spirituel, et pretexte d'oraison et mortification ». Nulle part, Balhasar Alvarez ne parle des Exercices spirituels, pas même des Règles d'orthodoxie auxquelles son biographe, le P. DU PONT, nous renvoie aussitôt (2).

Rome d'ailleurs était toujours beaucoup moins préoccupée des écarts des *alumbrados* que de la restauration du vrai esprit de la Compagnie dans l'oraison. Quand Jean Suarez envoya ce second mémoire de Balthasar Alvarez à l'assistant

(1) ALVAREZ, ch. 33, p. 350-369. BOUIX ne l'a pas donné dans sa traduction de la *Vie d'Alvarez,* mais COUDERC l'a rétabli.

(2) DUDON, *art. cit.,* dans RAM 1921, p. 42 sq.

d'Espagne, Gil Gonzalez, celui-ci jugea qu'il était superflu d'imposer au général l'ennui de lire un aussi long écrit : Mercurian fut mis au courant par un rapport oral du P. Paul Hernandez, procureur de la province de Castille à Rome, ordonna de s'en tenir aux méthodes d'oraison en usage dans l'Ordre et enseignées par saint Ignace, et c'est la commission expresse qu'il donna au visiteur de Castille, le P. Diego de Avellaneda (mars 1577).

Cependant Jean Suarez, de son côté, insistait pour exclure de sa province ce que l'on appelait la « manière extraordinaire *(modus peregrinus)* » de faire oraison. A Salamanque (début 1577), après que Balthasar Alvarez eut quitté cette maison pour le noviciat de Villagarcia, il recommanda fortement les Exercices dans les exhortations publiques et les conversations privées, et même, disaient certains, « en exerçant une rude pression » : un voyageur du P. Baltasar amena un échange de vues qui sembla conclure à une entente dans les jugements, mais purement apparente. Quand le P. Avellaneda débarqua de Rome, la question fut sérieusement discutée entre le Provincial et le Visiteur, et tous deux s'accordèrent pour obliger le P. Baltasar à ne plus enseigner que la méthode des Exercices. Ils jugeaient tous deux que dans ce que celui-ci avait dit jusqu'ici « se trouvait quelque erreur,

ou quant à la substance de la manière de méditer, ou quant à l'extension avec laquelle on l'appliquait à toute sorte de personnes, ou quant aux termes où on la proposait, et comme allaient les choses, il pouvait en résulter une grave dissension dans la Compagnie ».

Alvarez accomplissait ce qu'on lui ordonnait (1), il confessait bien des impropriétés d'expression, mais ne faisait aucun changement, quant au fond et à la substance de son mode, *in re et substantia* (décembre 1577). Mercurian approuva la conduite de Avellaneda et Suarez (20 février 1578), mais déjà ceux-ci avaient poussé leur enquête. Ils sont décidés à en finir : plus grande est la sainteté de ce religieux respectable et respecté, plus il convient que son nom ne soit pas attaché à un mouvement préjudiciable à la Compagnie. On procéda avec sincérité et désir de rencontrer le point juste ; cependant comme l'examen de son mode d'oraison fut très rigoureux et fut poussé très avant, quelqu'un qui n'aurait pas eu sa vertu aurait pu s'échapper en paroles de plainte. Une personne à laquelle il se

(1) Le P. DELLA TORRE en rééditant la *Vie d'Alvarez*, Madrid 1880, a publié ce 3e rapport en appendice ; il est intéressant à comparer avec le 1er, pour les appréciations sur les alumbrados, p. 442 et 663, ou sur les Exercices de S. Ignace, p. 449-450 et 621.

livrait beaucoup ne l'entendit jamais se plaindre à ce sujet. Et comme elle lui demandait ce qu'il ressentait au fond de son âme, il se contenta de répondre : « Je sens » ; mais il n'ajouta pas un mot d'amertume. Admirable spectacle d'une âme très sainte, mais en même temps preuve tangible de la sagesse d'Ignace qui sut si bien harmoniser dans son Ordre les divers facteurs d'équilibre que, malgré son extrême nouveauté, il parvint à surmonter ces crises de croissance auxquelles ne résistèrent pas d'autres congrégations de Clercs réguliers !

Les deux supérieurs immédiats de Baltasar Alvarez étaient d'autant plus pressés de régler la question (1) que certaines de ses expressions divulguées au dehors pouvaient provoquer un nouveau Llerena. « Ses manières de dire sont exposées à être interprétées calomnieusement et en termes malsonants ». Avellaneda pria donc Alvarez de rédiger un troisième rapport, et de préciser nettement en quoi il se distingue de ces *alumbrados ;* le P. Paul Hernandez avait été qualificateur du Saint-Office à Séville ; on lui demanda son avis : « il saurait quel péril pouvait engendrer ce langage » ; le fameux théologien François Suarez juge que le mémoire du P. Bal-

(1) Les pièces dans A, 3, 189-195.

tasar est « mauvais et dangereux » ; le P. Ripalda rédigea lui aussi une censure. Fort de tous ces avis, le Visiteur donna ses instructions par écrit au P. Baltasar Alvarez, puis informa de tout ce qu'il avait fait Éverard Mercurian en lui transmettant les documents. Jean Suarez commença dans les diverses communautés, une sorte de campagne de conférences et le jeune P. du Pont alors étudiant à Valladolid a reproduit le texte de cette exhortation qui ramène tout à la pure et simple spiritualité des Exercices (1). Toute la conduite de ces deux Pères fut absolument approuvée par Mercurian (20 mai 1578) et la méthode d'oraison du P. Baltasar Alvarez fut pleinement condamnée. Bien plus, on avait tellement confiance dans la vertu de celui-ci, qu'en étant nommé visiteur de la province d'Aragon il reçut commission de « veiller à ce que le courant vers la Chartreuse de Valence cessât, et de faire en sorte que pour la manière de prier tous suivent la méthode des Exercices, en laissant de côté l'oraison affective » (2) qu'avait enseignée le P. Cordeses. C'est de cette visite que date la coutume de consacrer tous les ans huit jours aux Exercices ; Alvarez l'avait imposée pendant sa

(1) Alvarez, ch. 43, § 2.
(2) A, 3, 79.

visite, mais Mercurian ne voulut pas que cela devint une prescription ; plus tard (1608) la sixième Congrégation générale établit cette loi (1).

Baltasar Alvarez avait aussi reçu l'ordre de modérer les rapports des jésuites avec les béates et les religieuses en Aragon ; lui-même s'était vu interdire de « passer trop de temps avec les femmes, spécialement les religieuses carmélites, par visites ou par lettres » (2). Cette consigne fut généralisée par une circulaire de Jean Suarez à toute la province de Castille (23 janvier 1579) :

« Plusieurs fois, de vive voix et par écrit, j'ai fait connaître que le P. Général veut que les nôtres retranchent de leurs rapports avec les religieuses carmélites tout ce qui pourrait excéder la mesure de notre Institut... Maintenant j'ai appris que Sa Sainteté a donné pour supérieurs aux carmélites les Pères carmes déchaussés, et par conséquent je compte bien que ces religieuses trouveront dans les religieux de leur ordre assez de supérieurs, de prédicateurs et de confesseurs pour les instruire, les conseiller et leur administrer les sacrements. Étant donné que ces Pères sont supérieurs du nouvel ordre et qu'ils connaissent la théorie et la pratique des fins, des moyens et de la méthode dont Dieu Notre-Seigneur veut que cet ordre se serve, étant donné aussi que nous ne connaissons pas cette théorie ni cette pratique, et que ni notre fin ni nos moyens

(1) Résumé de A, 3, 78-79 : écrit en 1577.
(2) A, 3, 193-194.

ni notre méthode n'ont été donnés par Dieu et approuvés par son vicaire pour ces religieuses, je suis persuadé que nous ne parviendrons pas aussi bien que les Pères carmes à les aider à se perfectionner suivant leur méthode, et j'ai confiance en Dieu et en sa Providence que par les Pères religieux de leur ordre, les religieuses atteindront mieux la fin de leur salut et de leur perfection. »

Suivent des prescriptions qui sont un véritable adieu donné à la direction habituelle des carmélites, mais aussi un signe manifeste que la volonté très ferme du P. Général et des Supérieurs responsables de la Compagnie est qu'on s'attache de plus en plus et même uniquement à l'esprit de l'Institut et en particulier aux méthodes des Exercices Spirituels (1). Rien d'étonnant dès lors si les provinces espagnoles de Castille et d'Aragon réclament à grands cris le Directoire des Exercices (1579) (2). Mercurian répond à la première : «Quand on enverra la méthode pour bien donner les Exercices de notre Père Ignace, nous prendrons soin de faire imprimer aussi ces méditations qui manquent dans les Exercices », et à la seconde : « L'on a déjà donné des ordres pour confectionner le Directoire des Exercices d'après l'usage d'Ignace de sainte mémoire et d'après les

(1) Zugasti, *Santa Teresa y la Compañia de Jesus,* Madrid, 1914, p. 288-290.

(2) II, 756.

traditions de la Compagnie : ce directoire sera édité en son temps ». Mercurian ne put achever son projet : on sait qu'il composa des Instructions, et probablement sous son inspiration furent composés plusieurs de ces Directoires ou méditations dont nos archives ont conservé les traces. Infatigablement, il pressa les diverses provinces pour intensifier l'usage des Exercices : Hoffée lui écrit le 2 février 1579, d'Ingolstadt, que les Juristes ont fait les exercices : il lui répond en exprimant sa joie (11 mars 1579) : à Coster pour la province du Rhin, il envoie cette exhortation : « Je souhaite ardemment que les Exercices Spirituels chez vous et partout soient hautement estimés par les Nôtres et très employés par eux, car le profit qu'on en retire et qu'on en retirera est extraordinaire » (1). La mort le surprit sans que le Directoire fût achevé.

III. — Le Père Aquaviva

(1581)

Plût à Dieu qu'en Espagne le P. Gil Gonzalez Davila eût réussi aussi aisément à réduire les opposants à l'Institut de la Compagnie, que

---

(1) Duhr, 466.

Mercurian était parvenu à exclure les « contradictions » à la spiritualité des Exercices ! (1) Peut-on conclure du fait que les Pères Cordeses et Balthasar Alvarez se soient soumis religieusement aux prescriptions de leurs supérieurs, que la pratique des Exercices était alors très répandue en Espagne ? Ce serait pour le moins hasardeux. Quelqu'un qui a fouillé attentivement les archives de la Compagnie l'avoue « ingénuement : dans les lettres annuelles du cinquième généralat, n'apparaît pas aussi souvent qu'autrefois la mention des Exercices » (2). Pourtant en une seule année à Alcala (1589) 122 personnes firent les Exercices, dont 26 embrassèrent l'état religieux. Suffit-il de répondre que le fruit des Exercices est si discret qu'il prête difficilement aux descriptions brillantes ? Il est incontestable qu'un certain nombre de jésuites adhérait étroitement aux méthodes des Exercices : témoin le P. Arias, l'un des plus rigides Pères d'Andalousie, témoin encore le fécond écrivain spirituel P. du Pont, mais même dans ce milieu il semble que Luis DE GRANADA plus encore que les Exercices soit employé pour régler le développement de l'oraison mentale (3).

---

(1) A, 3, 623 : en 1597, le visiteur d'Aragon ne trouve plus de traces des anciennes divisions au sujet de l'oraison.

(2) A, 4, 781.

(3) La lecture en est recommandée pendant les Exer-

D'une manière générale, on peut dire que les Exercices ont conquis droit de cité. Personne ne suspecte plus leur orthodoxie, et le *Praenotandum* qu'Ignace y avait ajouté pour détourner les soupçons n'a plus de raison d'être (1) ; tous les jésuites signeraient volontiers les lignes par lesquelles RIBADENEIRA, dans sa réédition de la *Vie d'Ignace* (1582), exalte les mérites de ce petit livre, et le temps n'est pas loin (1595) où d'autres essaieront de s'approprier le mérite de sa composition en le faisant dériver de l'*Exercitatorium* de CISNEROS (2).

Pourtant certains jésuites croient pouvoir écrire, — et le livre paraîtra avec l'approbation du provincial de Tolède en 1605, — que « de tous les ouvrages écrits en notre langue qui traitent de l'oraison mentale je n'en connais aucun qui ait pour objet d'enseigner à l'âme à faire oraison, depuis qu'elle commencera jusqu'à ce qu'elle achève » : pas une mention des Exercices (3). Un autre prétend bien écrire un Directoire

---

cices : II, 194, 896, 1050 et 1151 ; cf. BROU, *S. Ignace, maître d'oraison*, p. 19.

(1) II, 168-170 et 910.

(2) II, 95-97.

(3) DUDON, *Le livre de l'oraison mentale du P. Melchior de Villanueva* (1608), RAM 1925, 51-59.

des Exercices ; — c'est un Portugais, et il se donne pour disciple du fameux P. Villanova, — mais quelles libertés ne prend-il pas avec le texte pour la distribution des exercices de l'élection et le reste (1) !

Le comble de cette insouciance semble atteint par un ouvrage que nous ne possédons pas, mais qui provoque l'indignation d'un jésuite de la première heure, Miron peut-être (2). N'y dit-on pas que les Exercices en règle générale ne doivent pas être donnés aux Nôtres ni aux hommes de bien ou aux parfaits, parce qu'ils sont destinés plutôt aux séculiers qui sont en état de péché, ou qui veulent changer d'état et reformer leur vie ? Un exemple des méditations qu'ils accumulent en première semaine pour obtenir la contrition de leurs fautes : noblesse de l'âme, vocation, annihilation, mauvaises habitudes, jugement particulier, ingratitude, expropriation de soi-même, oblation, donation, etc. « Heureusement, notre Père Général a consulté les plus anciens Pères de la Compagnie afin de confectionner le Directoire des Exercices... En ce point jusqu'ici, on a erré de manière différente : pour donner les Exercices, on a usé d'une trop grande

(1) II, 772, note 1.

(2) Ce jésuite a écrit un longue apologie, II, 576-577, éditée II, 684-698.

liberté, si bien que chacun les a souvent livrés suivant son inspiration. »

Qu'on ne croie pas seulement à la mauvaise humeur d'un « ancien » qui est scandalisé par les manières d'agir des « jeunes » ! Gil Gonzalez Davila, après l'élection d'Aquaviva, quitte ses fonctions d'Assistant d'Espagne et va de nouveau dans son propre pays donner aux diverses provinces l'appoint de son expérience et de sa sagesse consommée. Personne ne connaît l'Espagne comme lui, et il enregistre (1) ce fait que :

« L'usage de donner les Exercices est partout très rare ; là où il est conservé, le fruit en est médiocre, et cette espèce d'armes spirituelles qui a rendu tant de services au début de la Compagnie a perdu son efficacité et son fruit, faute de dextérité pour s'en servir. Parmi nous, quel est celui qui sait rendre compte des Exercices ? La plupart n'ont salué du seuil même de la porte ni les règles, ni les annotations des Exercices. Nos *operarii* s'emploient avec beaucoup moins de fruit au salut du prochain, — ce qui est l'unique but fixé à notre Compagnie —, pour cette seule raison qu'ils sont privés de cette sorte d'instruction spirituelle, et c'est pour ainsi dire avec des mains impures et non lavées qu'ils viennent remplir ce ministère. »

Ceci est écrit entre 1583 et 1585, en Andalousie. Cinq ou six ans plus tard il informe de Castille qu' « on voit peu de résultats de l'oraison,

(1) II, 904-905.

parce que beaucoup n'en font pas, d'autres ne savent pas la faire, d'autres ne savent pas en tirer profit car ils en font une fin et non un moyen pour la pratique des vertus ; je m'aperçois qu'on y perd son temps, parce que les plus âgés et les supérieurs n'en ont pas souci. Dès le noviciat, les Nôtres sont élevés dans un si grand amour de leurs aises, avec tant d'exceptions, qu'on en voit les effets dans la suite : ils restent dans leur chambre une ou plusieurs heures de plus que le convenable, et cela par pure paresse, et rarement de tels religieux font bien leur oraison. Les dormants et les nonchalants auraient besoin qu'on les aide, par exemple en les envoyant à l'église pour faire leur oraison » (1). Évidemment les Visiteurs et les Provinciaux ne sont pas obligés d'écrire leurs lettres au P. Général sur le même ton qu'on rédige des Lettres édifiantes : mais qu'on relise la lettre humoristique (2) où un jeune Père décrit le troisième an qu'on appelle couramment « l'année de la mélancolie » (3), et ensuite ces mots de Gil Gonzalez au sujet du noviciat de Villarego (4) (23 avril 1592) : « Aucun

(1) A, 3, 494.

(2) DE SCORAILLE, *François Suarez*, I.

(3) Cf. encore la citation que donne A, 3, 351 et ce qu'il dit du « Cristo frayle » que s'imaginaient certains jésuites.

(4) A, 3, 501-502.

novice n'a fait les Exercices en entier, mais seulement la première semaine. Les Pères du troisième an sortent tels qu'ils sont entrés, parce qu'ils le quittent sans avoir fait quelques Exercices, contrairement à ce qui a été ordonné et à ce que les Constitutions insinuent ».

Hors d'Espagne, la situation ne paraît pas très brilllante non plus. La France se relève un peu : un Provincial de France, — lequel, on l'ignore, — rédige un Directoire (1). En 1600, à Verdun, le futur cardinal de Bérulle trouvera un maître pour le diriger dans la carrière des Exercices. Le *Pèlerin de Lorette* du P. RICHEÔME (1602) fait en cheminant les Exercices (2) : méditations banales auxquelles est soudé un roman (3), et le P. Coton anime d'une éloquence vivante les contemplations : « après saint Ignace, après le Christ, le P. Coton réalise, avec une netteté saisissante, les acteurs et les scènes du monde invisible » (4). François de Sales n'est pas sans avoir connu les Exercices (5).

En Flandre et Belgique, je trouve une édition

---

(1) II, 763.

(2) BRÉMOND, 1, 31 sq. On connait encore la retraite d'André Duval à Pont-à-Mousson, CBE, 39, 48.

(3) BRÉMOND, 2, 111 sq.

(4) BRÉMOND, 2, 15-20.

(5) II, 24 ; CBE, 39, 40.

nouvelle des Exercices (Douai, 1586) (1), et surtout un disciple d'Ignace, le P. Manare qui enseigne les Exercices et leurs méthodes, mais revues et comme repensées à la suite du P. Arias et de Louis de Grenade (2). L'Évangile médité du P. Nadal paraît enfin à Anvers, chez Plantin Moretus, orné de magnifiques gravures qui rendent sensible aux yeux les préludes des contemplations.

La Germanie supérieure et inférieure (3) paraît avoir conservé assez bien les traditions de Le Fèvre : en 1582, réédition des Exercices à Dillingen. Le P. Manare, ici encore agit effectivement, en Autriche (1584), dans la province du Rhin (1585), pour développer leur pratique, mais il réprouve l'usage de les donner à plusieurs à la fois (4 novembre 1585) ; en cela il s'accorde avec les directions d'Aquaviva qui, un an plus tôt, avait refusé au recteur de Landen de grouper les retraitants (8 août 1584). Le P. Hoffée rédige un Directoire intéressant (4). A Spire, en 1588,

(1) Le *Breve Directorium,* découvert à Bruxelles, s'inspire de Miron : II, 768-770, publié II, 972-985.

(2) Manare, *Exhortationes,* 37a-40a, Bruxelles, p. 638-678, expose toute une théorie de l'oraison d'après Arias : p. 638, note.

(3) Duhr, 467, 504, 530, 533-535.

(4) II, 771, publié II, 987-1001.

dix-huit retraitants : treize prêtres, un diacre, deux étudiants, deux assesseurs de la chambre de justice. Les travaux des Directoires et les directives d'Aquaviva accentuent le mouvement : à Spire, en 1596, il y a 26 retraitants ; certains ennemis de l'Église se convertissent dans la province du Rhin (1592) ; autour d'Ingolstadt, certains Pères se font une spécialité des retraites de monastères (Recteur de Graz, 1583 : Augustins de Fribourg, 1590 ; surtout le P. Julius Briscianensis, en Souabe, 1596, 1600).

Somme toute, c'est encore en Italie que semble s'être le moins mal conservé l'enseignement d'Ignace, et un jésuite éminent, le P. GAGLIARDI nous a laissé un commentaire remarquable sur les Exercices. Pourtant s'il faut en croire un autre Italien, le P. Fabius de Fabiis, la situation est critique (1) : « Le souvenir de notre Père Ignace est encore récent, et cependant c'est à peine s'il y en a un seul parmi nous qui sache parfaitement donner les Exercices ; il faut donc redouter qu'avec le temps, tout ne soit oublié ». Lui-même s'essaie à rédiger un Directoire (2), et il prouve par son propre exemple qu'on ne peut guère compter sur ses contemporains pour

(1) II, 939.
(2) II, 766 publié II, 938-947.

retrouver l'interprétation authentique. Bellarmin, pendant qu'il est Père spirituel au Collège romain et durant son cardinalat, ne semble pas s'être signalé par la fidélité scrupuleuse aux prescriptions des Exercices (1). Par contre, son successeur, le P. Ceccotti écrira de nombreux traités de spiritualité, en particulier il donnera des retraites de huit jours où ne seront plus conservées que les méditations rédigées par Ignace, et d'où seront exclus tous les mystères de l'Évangile (2) !

Aquaviva avait lui aussi rédigé certaines adaptations des Exercices (3), mais il fut promptement absorbé par les soucis de sa charge et dut s'en remettre à d'autres pour mener à terme l'entreprise de Mercurian. Du moins y tint-il la main et il semble que Miron encore une fois joua en ce point un rôle important.

---

(1) CBE, 37-38, ne démontre qu'une dépendance assez lointaine : cf. encore Raitz von Frentz, *Les œuvres ascétiques du bienheureux Robert Bellarmin,* dans RAM 1923, p. 243-255 et 1925, p. 66-70.

(2) Sa retraite de 8 jours pour les nôtres a été éditée dans CBE, 91 ; de nombreux écrits de spiritualité sont restés de lui, son *Directoire* entre autres, CBE, 35 : cf. CBE, 92, 55, etc.

(3) La CBE, 92, 15, mentionne une traduction italienne des Exercices qui est suggestive, même si elle ne correspond pas à la retraite de S. Louis de Gonzague comme le prétend une note annexée au manuscrit.

Ce ne fut point celui-ci pourtant qui imprima au Directoire son cachet presque définitif ; ce fut Gil Gonzalez Davila (1) à qui l'on envoya de Rome en Espagne (avant 1585 probablement) les *Directoires* de POLANCO, du Provincial de France, le premier directoire de Miron et un directoire anonyme qui a été reproduit par les éditeurs espagnols. Sur les uns et sur les autres, Gil Gonzalez exprime son avis en toute liberté : Polanco a toute ses préférences, mais on le voit préoccupé d'en exclure tout ce qui pourrait prêter au reproche d'illuminisme, par exemple l'interprétation de l'application des sens d'après S. Bonaventure (2), ou bien il désire qu'on explique bien des mots dont on pourrait abuser, « l'âme *sent* qu'elle n'aime que Dieu » (3). A un directoire anonyme, il demande plus de modestie quand il loue le rédacteur des Exercices, ou bien il reproche d'instituer l'élection entre « deux vertus ou deux degrés d'humilité » ! (4) Le provincial de France ne l'arrête pas longtemps, et Miron lui paraît incomplet. Puis, à son tour, il

(1) II, 763-765.

(2) Explication des sens d'après S. Bonaventure, II, 901, n° 66 ; cf. les textes réunis par BROU, *S. Ignace, maître d'oraison*, p. 203-210.

(3) II, 901, n° 91.

(4) II, 902, n° 365 et 424.

indique le plan d'ensemble et les détails du futur Directoire (1), toujours en cherchant à atténuer ce qui serait mal interprété en Espagne par les ennemis des *alumbrados* (2) ou bien en motivant par l'Écriture et les docteurs les affirmations d'Ignace. De là résulte un ensemble d'indications précieuses, modérées, d'où l'originalité des Exercices sort un peu affaiblie : Ignace n'avait voulu traduire que ses expériences propres et celles de ses dirigés ; il ne s'était aucunement préoccupé d'apologétique.

Tout fut renvoyé à Rome, et à son tour Miron revisa (3) l'ensemble des écrits qui avaient été

(1) Publié II, 935.

(2) II, 926-927 : « l'ange de Satan se transfigure en ange de lumière et vend de la monnaie fausse pour de la bonne, donnant ainsi principe à tous les alumbramientos par lesquels le démon a fait une grande guerre à l'Église de Dieu ».

(3) Ce 2[d] *Directoire* de Miron est édité en note du 1[er], II, 846-881. « Cela sent le pédagogue qui prescrit en détail chacun des mouvements, en répétant souvent les mêmes choses et les mêmes mots comme si le directeur de retraite n'avait pas retenu ou ne pouvait rien modifier. Minutieuse désignation des heures, des exercices et de toutes choses qui ne semblent guère s'accorder avec le livret d'Ignace. Au moment de l'élection, il demande une hâte qui n'aidera pas à la bien faire et ne cadre pas avec les annotations sur l'élection. On donne à méditer les trois modes de prier comme si c'était des mystères de la vie du Christ. A moins que Miron, trop désireux de retrouver les fruits

recueillis : le second *Directoire* de MIRON renchérit sur le premier par son esprit méticuleux et ses prescriptions trop détaillées : peut-être était-il guidé par un désir excessif de revenir aux traditions anciennes, et il pensait que ce chemin était le bon ! On ne le crut pas autour de lui, car ce ne fut pas sa rédaction qui fut adoptée, mais celle d'un autre Père dont le nom est inconnu, mais qui devait jouir d'une grande autorité dans l'entourage d'Aquaviva.

Son œuvre manuscrite nous a été conservée(1) : c'est une sorte de centon où les paroles originales d'Ignace dans ses divers papiers, les paragraphes et parfois les chapitres entiers de Polanco et de Gil Gonzalez ont été en quelque sorte cousus bout à bout. Des références précises indiquent la source de chaque extrait, qu'il vienne de Polanco, de Gil Gonzalez, et aussi parfois de Mercurian, de Miron et de deux anonymes (2). Ce travail présente déjà à peu près la physionomie du Directoire définitif : il est moins strict que Gonzalez pour tout l'antiilluminisme, et se

---

primitifs des Exercices, ne pense qu'il faille procéder de cette manière, mais cet excès de minutie n'a pas été adopté par notre Directoire définitif. » II, 762-763.

(1) II, 772-773 ; éditée II, 1003-1078, en note quand son texte diffère de celui qui a été adopté pour l'édition imprimée en 1591.

(2) II, 758-759.

rattacherait plus volontiers à la tradition de Polanco. Enfin on approche du terme : le *Directorium variorum,* — c'est le nom que l'on donne à ce manuscrit, — est édité en 1591 après avoir subi un certain nombre de retouches, dont quelques-unes très importantes, par exemple le chapitre qui traite *De la manière de donner les Exercices aux Nôtres* (1). La lettre du secrétaire de la Compagnie qui lui sert de préface explique que le Père Général « désire que les Nôtres s'en servent pour bénéficier davantage de ce divin bienfait, comme nous pouvons certainement appeler les Exercices, et pour que non seulement les Nôtres s'en servent pour eux-mêmes volontiers, mais aussi pour qu'ils y amènent et excitent les autres ». De plus, il ne considère cette édition que comme provisoire et demande que des observations soient communiquées à Rome (2).

Le dernier appel est médiocrement entendu : ce sont les provinces du Nord qui envoient le plus grand nombre de suggestions : un maître des novices de Riga, le P. Quadrantini (3) et un Polonais, le P. Theoboltius (4), ainsi que la

(1) II, 1028-1031, à comparer avec II, 1031-1033.

(2) II, 1007.

(3) II, 774 censure éditée II, 1079-1091, tenir compte des corrections II, 1282.

(4) II, 775, publié II, 1091-1093.

province de Cracovie (1). Déjà en 1587 la province de Pologne avait réclamé « que pour conserver l'uniformité, le P. Général envoie une méthode de donner les Exercices, en y ajoutant les exercices et les méditations conformes à notre Institut » (2); c'est dans ces régions que se formeront deux insignes commentateurs des Exercices, les Pères LANCICIUS et DIERTINS. La province de Naples envoie aussi quelques remarques, et elle se réfère à l'autorité du P. Achille GAGLIARDI (3). Bref, avec quelques notations d'anonymes, on peut constituer un petit dossier, et quand la cinquième Congrégation générale se réunit, elle nomma une commission de dix Pères au sujet des Exercices (4). A côté de Laurent Maggio, le conseiller préféré de Mercurian, de Gil Gonzalez que nous connaissons bien, d'Alphonse Rodriguez, le célèbre ascète, de Louis Gagliardi, siégeaient Jean Dominique Candela, Fabius de Fabiis, Bernardin Rossignoli, Barthélemy Ricci, Joseph Blondus, Pierre Majorius.

Ces Pères devaient d'abord ajuster plus étroitement la version Vulgate avec l'Autographe

(1) II, 775, publié II, 1100-1102.
(2) II, 756.
(3) II, 775, publié II, 1093-1097.
(4) II, 159.

espagnol des Exercices ; ils ne trouvèrent que « peu de discordances » ayant quelque importance et corrigèrent vingt-sept endroits « un peu obscurs » de la Vulgate (1). Puis ils prirent l'édition du Directoire (1591) et n'y introduisirent que quelques légères modifications en tenant compte des observations qui avaient été envoyées à Rome (2). L'impression définitive tarda encore un peu, mais enfin le secrétaire de la Compagnie pouvait l'envoyer à toute la Compagnie en 1599 avec ces mots : « nous espérons que ce travail ne sera pas seulement estimé de ceux qui doivent donner les Exercices, mais encore qu'il leur sera très utile. Il reste, qu'à cette occasion les Nôtres — comme il en a été écrit plus au long aux Provinciaux — se livrent avec plus d'ardeur dans l'avenir à la pratique des Exercices Spirituels, et travaillent à les donner aux autres avec une plus grande utilité » (3).

Par cet acte officiel se clôt la première période de l'histoire des Exercices : de fait le renouveau des retraites se traduit par une multiplication des éditions des Exercices (4) : de 1599 à 1620 treize dont trois à Rome, trois à Paris (1619), et

(1) Décret d'Aquaviva du 27 juin 1596; II, 158 et 219-220
(2) Jugement édité II, 1105-1110.
(3) II, 1111.
(4) II, 710-716.

les autres à Toulouse, Amacusa (Japon), Valence (Espagne), Mayence, Kalisz (Pologne), Pont-à-Mousson (France), Saint-Omer, Lille, Dillingen. On ne pouvait plus empêcher que le livret se divulgât dans le public et un imprimeur de Paris démontre par l'autorité de six docteurs en droit canon ou moralistes (1) que, même s'il édite les Exercices sans le consentement du Général de la Compagnie, il échappe aux censures qui ont été portées par Paul III. C'était donc une bonne affaire de librairie, et « lesdits Foüet et Huré » en imprimant *Les exercices spirituels du B. P. Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre de la Compagnie de Jesus. Ensemble la Guide ou directoire desdicts exercices* n'obéissaient pas seulement au désir de publier un livre qui était jugé par les Docteurs de la Faculté de théologie à Paris « très digne d'estre mis en lumiere pour le bien des ames devotes ». Le Directoire fut lui aussi réédité plus de dix fois entre 1592 et 1619 (2).

Le Directoire avait cru fixer une fois pour toutes la tradition primitive; en fait, il n'en avait fixé qu'un état. Une seconde étape sera parcourue de 1599 à la suppression de la Compagnie en 1773; la troisième commencera par les études minutieuses du P. Roothaan, général de la Compagnie ressuscitée.

(1) II, 714-715.
(2) II, 1179-1181.

CONCLUSION

De 1521, date de la conversion d'Ignace à Rome, à 1599, date de la publication du Directoire définitif, l'histoire de la Compagnie naissante se reflète dans l'histoire des Exercices. A son tour, l'histoire des Exercices peut nous aider à comprendre l'histoire de la spiritualité de la Compagnie : dans l'amas touffu des écrivains spirituels qui se sont bientôt multipliés, elle aide à tracer un sillon, et suivant que tel ou tel personnage prendra une attitude ou l'autre vis-à-vis des Exercices et de leur répercussion sur tout l'ensemble des rapports avec Dieu, nous pourrons plus aisément discerner la trempe de son esprit ; donc nous pourrons établir une classification plus lumineuse des divers courants qui se sont partagé les premiers jésuites. Ce travail, — il est inutile de le dire, — nous n'avons pas tenté le moins du monde de le faire, nous nous sommes contentés de le suggérer à plusieurs reprises. Il se complique d'ailleurs par le fait que l'interprétation des Exercices a varié : nous l'avons vu à propos de l'Espagne et des luttes antiilluministes ; nous le constaterions plus à loisir si nous entrions plus avant dans l'étude détaillée de chaque fragment des Exercices, du Fondement

par exemple, de l'examen particulier, de l'application des sens, des trois temps de l'élection (1)... Qu'il me suffise maintenant de citer

---

(1) Un exemple entre mille, parce qu'il est bref et parce qu'il dessine d'une manière graphique la courbe de l'évolution des idées. Polanco traduit certainement la théorie et la pratique d'Ignace et des premiers jésuites lorsqu'à la fin des Exercices, il écrit : « Il ne faut pas croire exclus d'autres modes d'oraison que le Saint-Esprit a coutume d'enseigner et que les hommes spirituels ont coutume de pratiquer *(in spiritu exercitati habere solent)* conformément à l'expérience, à la raison et à la saine doctrine, ou les modes d'oraison dont chacun aura éprouvé l'usage, l'utilité pour son progrès ». Ignace n'a jamais imposé aux siens une « méthode » ; et Miron ne parle pas autrement (II, 828 ; II, 877, n. 131). Oui, mais à l'expérience, après les incidents d'Espagne, après Llerena, on a constaté que cette tolérance n'était pas sans inconvénients : « Cela toutefois ne doit s'entendre que des étrangers à la Compagnie ; car il faut toujours recommander aux nôtres de ne jamais s'écarter de cette voie royale des Exercices, tout d'abord parce qu'elle est solide et sûre, ensuite à cause de l'uniformité qui doit être gardée parmi nous surtout en ces matières ». II, 1074, note c. Les défiances antimystiques commencent à se calmer : le Saint-Office espagnol (Col, 393), les dominicains eux-mêmes... La Compagnie de Jésus « qui au début parût si suspecte pour ses tendances mystiques, se montra plus prudente et plus défiante qu'aucun autre ordre et ses auteurs sont d'ordinaire ceux qui insistent le plus pour recommander le chemin commun ». (Cf. Rodriguez, *Ejercicio de Perfeccio*, t. V, cap. 4, 5 et 20 : Col, 227). Rome est moins effrayée que l'Espagne, et le

un témoignage particulièrement autorisé, celui d'un fervent des Exercices qui n'a jamais négligé de s'informer des débuts de la Compagnie auprès de leurs premiers témoins, en particulier auprès du P. Ribadeneira, je veux dire le P. de la Palma (1) : « Nous avons parlé des tempêtes qui s'élevèrent contre les Exercices ainsi que de leurs causes ; et je ne sais si la persécution la plus grave et la plus dangereuse ne s'exerce pas de nos jours contre eux alors qu'ils ne sont exposés à aucune persécution. — Il écrit ces

---

Directoire imprimé de 1591 biffe la phrase du *Directorium variorum* pour faire participer les nôtres à un peu plus de tolérance : « Ceci doit aussi s'entendre des nôtres eux-mêmes, mais toujours avec l'approbation et le consentement du Supérieur ou du Préfet spirituel, auxquels chacun doit découvrir le mode qu'il tient dans l'oraison et cela d'autant plus qu'il s'écarterait un peu du mode ordinaire ». Personne ne proteste contre cet élargissement qui sera confirmé par la lettre d'Aquaviva sur l'oraison, mais quelqu'un demande « des exemples de ces modes qui peuvent être concédés, pour éviter que la variété des esprits n'amène des erreurs en faisant imaginer de nouveaux et multiples modes de prier. La commission de Pères, présidée par Gil Gonzalez ne jugea point nécessaire de satisfaire à cette remarque (II, 1088 : en marge : O = omittatur) et la phrasé de Polanco est passée dans le Directoire définitif. *Dir.*, cap. 37, n. 13, avec l'addition de 1591.

(1) DE LA PALMA, *Via spiritualis*, t. II, lib. 5, cap. 16, p. 283-284, 287-289.

lignes en 1625. — Certains croient que les Exercices consistent uniquement en un ensemble de méditations sur nos péchés, sur la vie et passion du Christ Notre-Seigneur, et ils ne remarquent pas qu'entre ces méditations, il y a un ordre, une distribution des degrés de perfection et des pas de la vie spirituelle... Ils saisissent bien le corps des Exercices, mais sans la vie, sans le mouvement ; ils prennent les matériaux, mais sans l'ordonnance architecturale... » Paroles inquiétantes, surtout si l'on songe que « le monument admirable des Exercices possède un axe, et s'en écarter, à droite ou à gauche, c'est s'exposer à en fausser les proportions et à manquer le point d'où se révèle son merveilleux équilibre » (1). Grâce à Dieu, ces déformations, ou si l'on veut ces transformations d'interprétation n'ont pas tari l'admirable fécondité du livret d'Ignace. Celui-ci connaîtra encore de beaux jours, en particulier en France où il semble avoir été peu apprécié jusqu'alors : seulement, il ne faut pas oublier les paroles du P. de la Palma lorsqu'on aborde les commentateurs des Exercices. L'évêque Camus, ami de saint François de Sales, loue les Exercices : « C'est une

(1) De Grandmaison, *Recherches de science religieuse,* 1920, p. 402.

façon de spéculation si simple, si humble, si naturelle, si aisée et qui s'accommode tellement à l'esprit des plus grossiers qu'elle ne laisse pas d'être utile aux plus subtils, gardant une moyenne voie entre les trop sublimes élévations d'entendement et les considérations trop ravalées » (1). Ces éloges ne sont pas faux, tout en n'étant pas dans la manière banale ; mais expriment-ils exactement ce en quoi consiste la vertu des Exercices? A leur tour, les jésuites de la Province flandro-belge s'unirent en 1640 pour publier chez Plantin Moretus à Anvers l'*Imago primi saeculi Societatis Jesu* (2) et pour magnifier les mérites de leur mère : le soleil de la Compagnie illumine le monde : « *Non est qui se abscondat a colore ejus* » ou les excellences des Exercices : ici un menuisier aiguise la scie dont il fendra ensuite le bois, « *operosa quies* » ; là une marmite bien close laisse échapper les vapeurs d'un liquide en ébullition, « *clausus magis aestuat* » ; une divinité montre au voyageur un sentier étroit, semé de croix et d'épines, qu'il doit choisir de préférence au grand chemin jonché de roses et de verdure, « *hac monstrat eundum* » ;

(1) Brémond, I, 162.
(2) *Imago primi saeculi*, p. 43, 457-461.

au bord d'un lac immense, un homme se mire dans l'eau limpide,

Nuper me in litore vidi
Cum placidum ventis staret mare ;

enfin un heureux inventeur emporte le trésor qu'il a découvert dans une grotte obscure. La claire raison de l'évêque français, un peu simplificatrice il est vrai, tout comme les subtilités raffinées de ces fils de commerçants qui font venir des épices des Indes orientales et occidentales, traduisent à leur manière et pour leur goût les Exercices Spirituels de saint Ignace : le chevalier de Pampelune aurait peut-être été déconcerté si on lui avait expliqué sa propre retraite en ces termes ; mais qu'importe s'il est vrai qu'au cours des siècles l'essence des Exercices a animé aussi bien les uns et les autres, le moralisme mystique d'un P. Surin et le volontarisme ascétique d'un P. Roothaan.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE v
Brève introduction à l'étude historique sur les Exercices Spirituels de saint Ignace . . 1
Numérotation des titres et paragraphes des Exercices Spirituels d'après la Vulgate. . . 6
Bibliographie sommaire 14

CHAPITRE I

L'Élaboration du Livre des Exercices Spirituels

I. Clerc et Capitaine *(1491 ?-1521).* . . . 25
II. La Caballeria a lo divino : Loyola, Manrèse, Jérusalem *(Mai 1521 — Septembre 1523).* . 35
III. Les alumbrados et les érasmiens : Barcelone, Alcala, Salamanque *(Mars 1524 — Septembre 1527)* 55
IV. A la recherche de la « science acquise » : Paris *(2 Février 1528 — Avril 1535)* 71
V. Les œuvres de la Compagnie naissante en Italie : Venise, Rome *(1536 — 1541)* . . 86

CHAPITRE II

Le Généralat d'Ignace
(1540 — 1556)

I. La « pêche » des candidats à la Compagnie et les grands directeurs de retraite . . . 99

II. Attaques contre les Exercices en Espagne : remaniements du texte et approbation pontificale en 1548 114
III. La querelle des théologiens : Melchior Cano . 129
IV. Les Exercices dans la Compagnie pendant les dernières années d'Ignace (*1548-1556*) . . 150

CHAPITRE III

La Rédaction du Directoire des Exercices
(*1556 — 1599*)

I. Les deux premiers généraux : Lainez (*1556 — 1565*) et François de Borgia (*1565 — 1573*) . 170
II. Le P. Mercurian (*1573 — 1580*) . . . 202
III. Le P. Aquaviva (*1581*) 240
CONCLUSION 258

De licentia Superiorum Ordinis

IMPRIMATUR
Mechliniae, die 26 iulii 1926
F. TESSENS, vic. gen.

ÉDITIONS DU MUSEUM LESSIANUM

SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE :

[8] 1, 8, 11. — **La Prière de toutes les heures.** 3 séries de 33 méditations, par Pierre CHARLES, S. J., 45e mille. La série 5.00 fr.

[8] 2, 3, 4, 5. — **Lettres de saint François Xavier.** Nouvelle traduction française en 4 séries, par Eugène THIBAUT, S. J. La série 3.50 fr.

[8] 6, 7. — **Pratique et Doctrine de la Dévotion au Sacré-Cœur,** par Arthur VERMEERSCH, S. J., 6e édition, 2 vol. 16.00 fr.

9. — **Le Miroir de l'âme,** de Henri DE HEMBUCHE DE LANGENSTEIN; traduit et annoté par Emmanuel MISTIAEN, S. J. 2.50 fr.

10. — **Dieu est en nous, Vivons avec lui,** par Pierre CANISIUS de la T. S. Trinité, O. C. D., 2e édit. 2.75 fr.

12. — **Le Gage des divines Fiançailles,** par HUGUES DE SAINT-VICTOR; traduit et annoté par Michel LEDRUS, S. J. 3.00 fr.

13. — **Vers l'Union divine** *par les Exercices de S. Ignace,* par Louis PEETERS, S. J. *(épuisé)*

14. — **La Légende de Nostre Dame.** *Miracles du moyen âge;* traduit et annoté par Jacques NOTHOMB, S. J. 6.00 fr.

15. — **Autobiographie de saint Ignace de Loyola.** *Le récit du Pèlerin ;* traduit et annoté par Eugène THIBAUT, S. J., 2e édit. 4.00 fr.

16. — **La Montée de l'âme vers Dieu** *par l'échelle des créatures,* par le bienheureux cardinal BELLARMIN, traduit et annoté par Jean-Baptiste HERMAN, S. J. 7.00 fr.

17. — **Analyse des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola,** par Jaime NONELL, S. J.; traduit de l'espagnol par Eugène THIBAUT, S. J., 2e édit. 9.00 fr.

18. — **La Vision de Dieu,** par le cardinal Nicolas DE CUSE (1401-1464) ; traduit par E. VANSTEENBERGHE, professeur de théologie à l'Université de Strasbourg. 6.50 fr.

19. — **Sœur Émilie,** des Filles de la Croix. *Une âme mystique au temps présent,* par le P. Victor COUTY, S. J., d'après le P. Charles RICHSTAETTER, S. J. I. Vie. 6.00 fr.

21. — **Essai historique sur les Exercices Spirituels de saint Ignace** *depuis la conversion d'Ignace jusqu'à la publication du Directoire,* par H. BERNARD, S. J. 11.00 fr.

— **Recollectiones Precatoriae,** R. P. LEONARDI LESSII, S. J. 2.50 fr.

SECTION THÉOLOGIQUE :

1) **La Nouvelle Revue théologique.** Abonnement au T. 52 (1926) Belgique et France : 18.00 fr. Autres pays : 23.00 fr

2) **Periodica de re canonica et morali Religiosis et Missionariis utilia.** Abonnement au T. XV (1926) : 17.00 fr

3) **Revue des Communautés Religieuses.** *Texte et commentaire des documents du Saint-Siège. Consultations. Mélanges. Chroniques.* Paraissant tous les deux mois. Belgique et France : 8.50 fr. Autres pays : 11.00 fr

N^os 1, 2, 3, 4. — **Theologia moralis.** *Principia — Consilia — Responsa* — 4 vol. in-8°, auctore A. VERMEERSCH, S. J. Vol. I, 2^d édit. : 24.00 lires — Vol. II : 27.00 fr. — Vol. III : 35.00 fr. — Vol. IV : 6.00 fr.

N^os 5, 6, 7. — **Epitome iuris canonici,** auctoribus A. VERMEERSCH, S. J. et J. CREUSEN, S. J. Tomus I, 2^a edit., 22.00 fr. — Tomus II. 2^a edit., 20.00 fr. — Tomus III, 2^a edit., 17.00 fr.

N° 8. — **" La Robe sans Couture „ Un essai de Protestantisme catholique.** *La Haute Église allemande actuelle,* par P. CHARLES, S. J. 8.00 fr.

N° 9. — **L'Extrême-Onction,** *Étude de théologie positive,* par Jean-Baptiste BORD. 12.00 fr.

N° 10. — **Le Secret de la Confession,** par Léon HONORÉ, S. J. 10.00 fr.

N° 11. — **Religieux et Religieuses d'après le Droit ecclésiastique,** par Joseph CREUSEN, S. J., 3^e édit. 7.50 fr.

N° 12. — **Petit Catéchisme des Vœux solennels,** par Arthur VERMEERSCH, S. J. 1.50 fr.

N° 13. — **Les Moniales.** *Discipline des vœux simples et passage à la profession solennelle,* par Émile JOMBART, S. J. 1.50 fr.

N° 14. — **Tabulae fontium traditionis christianae,** auctore J. CREUSEN, S. J. 4.50 fr.

Editio altera paratur a F. VAN EYEN, S. J. (32×21 cm.)

N° 15. — **Catéchisme des Vœux,** par P. COTEL, S. J. ; 29^e édit. par ÉMILE JOMBART, S. J. 2.50 fr.

N° 16. — **Facultates Apostolicae** *quas S. Congr. de Propaganda Fide delegare solet Ordinariis Missionum.* Commentaria in Formulam tertiam, auctore G. VROMANT, C. I. C. M. de Scheut. 8.50 fr.*

— **L'Extension du Jubilé en 1926,** par J. CREUSEN, S. J. (Édition pour le clergé). 1.25 fr.

Le Jubilé Universel de 1926, par É. JOMBART, s. j. (Édition ur les fidèles). 1.25 fr.

SECTION PHILOSOPHIQUE :

1. — **Principes d'Économie sociale,** par Valère FALLON, s. j., édit. 10.00 fr.

2. — **Étude sur la Psychologie des Mystiques,** par Joseph ARÉCHAL, s. j. T. I : 12.50 fr. ; T. II (*en préparation*).

3, 4, 5, 7. — **Le Point de Départ de la Métaphysique.** *Leçons r le développement historique et théorique du Problème de la Connaissance,* r J. MARÉCHAL, s. j. — Cahier I : De l'Antiquité à la fin du moyen e : La Critique Ancienne de la Connaissance *(Nouvelle édition en éparation).* — Cahier II : Le Conflit du Rationalisme et de l'Empi- me dans la Philosophie moderne, avant Kant : 12.50 fr. — hier III : La Critique de Kant : 12.50 fr. — Cahier V. Le Tho- sme devant la Philosophie critique : 30.00 fr.* — Cahiers IV, VI : *paraître*).

9. — **De bonitate et malitia actuum humanorum doctrina Thomae,** auctore V. CATHREIN, s. j. 8.50 fr.

SECTION MISSIOLOGIQUE :

1. — **Un Jésuite Brahme,** *Robert de Nobili, missionnaire au Maduré* 577-1656), par Pierre DAHMEN, s. j. Avec phototypie et carte. 5.00 fr.

2. — **Saint François Xavier.** *Procédés et méthodes d'apostolat,* par lexandre BROU, s. j. 4.50 fr.

3. — **Manuel des Missions catholiques,** par Bernard ARENS, s. j. vec nombreux tableaux statistiques. 24.00 fr.

4. — **Les Aspirations indigènes et les missions.** *Compte rendu la Troisième Semaine de missiologie de Louvain.* 10.00 fr.

5. — **L'Évangile au centre de l'Afrique.** *Le P. Émile Van Hencxtho- n, S. J., fondateur de la Mission du Kwango (Congo belge)* (1852-1906), par ugène LAVEILLE, s. j. (*sort de presse*)

Vie de saint Amand, apôtre de la Belgique et du Nord de la ance, par É. DE MOREAU, s. j. (*en préparation*)

Imprimerie Bomans, rue des Flamands, 89, Louvain [Belgique].

B 457 BERNARD, HENRI, S. J.
AUTHOR
Exercises Spirituels
TITLE
de Saint Ignace

23977

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709